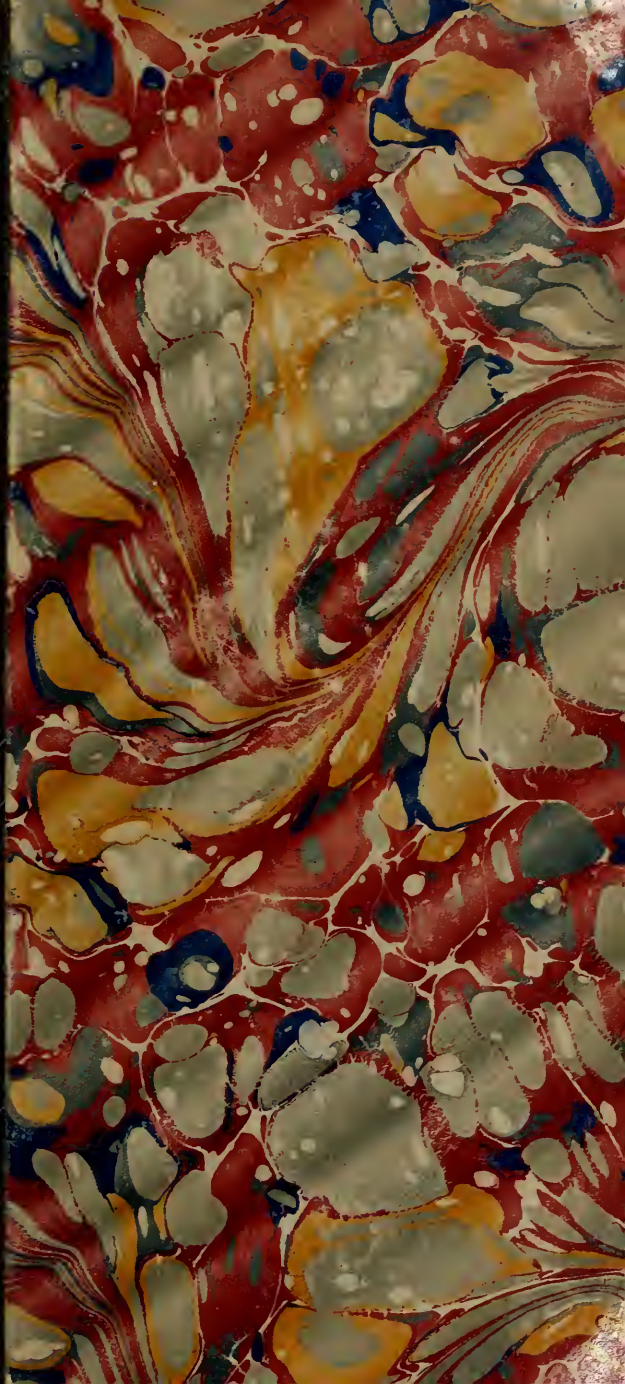

UNE

DOUBLE ÉPREUVE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

LES AMÉRICAINES CHEZ ELLES	1 vol.
AMOUR PERDU	1 —
UN CHATIMENT	1 —
CONSTANCE *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*	1 —
ÉMANCIPÉE	1 —
FIGURE ÉTRANGE	1 —
GEORGETTE	1 —
LA GRANDE SAULIÈRE	1 —
JACQUELINE	1 —
LITTÉRATURE ET MŒURS ÉTRANGÈRES	2 —
LE MARIAGE DE JACQUES	1 —
LE MEURTRE DE BRUNO GALLI	1 —
MISS JANE	1 —
NOUVEAUX ROMANCIERS AMÉRICAINS	1 —
L'OBSTACLE	1 —
LE PARRAIN D'ANNETTE	1 —
LA PETITE PERLE	1 —
LE RETOUR	1 —
LE ROMAN D'UN MUET	1 —
TENTÉE	1 —
TÊTE FOLLE	1 —
TONY *(Ouvrage couronné par l'Academie française)*	1 —
UN REMORDS *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*	1 —
UNE CONVERSION	1 —
LE VEUVAGE D'ALINE	1 —
UNE VIE MANQUÉE	1 —
LE VIOLON DE JOB	1 —
LA VOCATION DE LOUISE	1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 5688-3-96. — (Encre Lorilleux).

UNE

DOUBLE ÉPREUVE

PAR

TH. BENTZON

39402
24/6/97

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

PQ
2197
B6D6

UNE DOUBLE ÉPREUVE

I

. . . . . .

Jamais, avez-vous dit, tandis que, malgré vous,
Brillait de vos grands yeux l'azur mélancolique.

Jamais, répétiez-vous, pâle et d'un air si doux,
Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique.

— Ah! pour Dieu, qu'il ne soit pas question de médailles! s'écria en riant madame Danceny. Cela gâte tout, cela me reporte aux collections de mon mari. Mais le reste est si joli! Quand on pense que les admirateurs de M. Stéphane Mallarmé trouvent mal faits les vers de Musset!

Pierre, qui se souciait autant des symbolistes que des romantiques, ayant peu de goût pour la poésie en général, se dit que les admirateurs de M. Mallarmé n'avaient peut-être pas tort cette fois; la pièce qu'il détaillait en y mettant le plus d'intentions possible ne pouvait tout de bon passer pour un chef-d'œuvre; cependant il comprit qu'il ferait bien de retenir ses réflexions, puisque l'*auditoire* qui avait pris une pose attentive, le coude appuyé au bras d'un fauteuil, le menton sur la main, ne jugeait pas de même. Avec beaucoup de sentiment et un soupir qui paraissait sincère, il poursuivit :

Quel mot vous prononcez, marquise, et quel dommage!

Madame Danceny était évidemment persuadée que le regret allait tout droit vers elle. Ses yeux n'avaient rien de commun avec l'azur mélancolique, ses traits expressifs et délicats ne rappelaient que fort peu la régularité grecque, elle n'était point marquise; n'importe, ce langage lui plaisait mieux, mille fois mieux que l'aveu brutal qui avait fait, deux minutes

auparavant, tomber de ses lèvres ce *jamais* prononcé par tant de femmes et qui bien souvent n'est pas définitif. Elle y voyait une amende honorable, une humble excuse. De fait, Hercule, filant aux pieds d'Omphale, ne put se sentir plus humilié que ne l'était Pierre de Lavaur, en s'acquittant avec une docilité exemplaire de la tâche imposée par cette jolie femme dont il était devenu, depuis six mois environ, l'esclave fort peu désintéressé. Elle avait interrompu brusquement un périlleux entretien en lui disant :

— Lisez-moi plutôt quelque chose.

Mais l'agitation de sa voix montrait assez, pensait-il, qu'elle eût volontiers continué à l'écouter sans l'arrivée intempestive de ces maudites lampes.

L'entre chien et loup était si favorable! Grâce à lui, ils avaient oublié les pièges du petit salon bleu qu'une portière relevée sépare à peine d'un premier salon où des tapis épais étouffent traîtreusement le bruit des pas, tandis que l'autre porte donne dans le cabinet de travail, duquel, vers l'heure du dîner, pouvait sortir d'un moment à l'autre M. Danceny.

L'ombre propice noyait tout cela... Ne percevant plus rien que le parfum capiteux des branches de mimosa et de lilas blanc plantées alentour dans de grands bambous creusés, ils étaient libres de se croire au bout du monde, loin des fâcheux. On touchait à la fin de mars. Toute la journée il avait fait un de ces jolis temps gris perle, humides et indécis, où frémit un peu d'orage, un de ces temps perfides qui ajoutent de vagues influences printanières à l'intimité du coin du feu. Elle devait, Pierre en était sûr, se sentir plus attendrie, plus faible que de coutume, et il en avait profité pour lui adresser une audacieuse prière déjà plusieurs fois repoussée. Mais, presque au même instant, un domestique était apparu, une lampe dans chaque main, éclairant d'une lueur soudaine les détails les mieux faits pour raffermir la vertu chancelante, évoquant le cadre familier d'une vie d'honnête femme, longtemps sans reproche; après quoi, l'intrus s'était mis — avec quelle stupide lenteur — à fermer les rideaux. Ce fut alors que, pour sauver la situation, elle lui enjoignit de lire quelque chose, tout en jetant un regard effaré

d'abord sur la pendule qui marquait six heures et demie, puis vers le portrait de son mari : cette tête chauve, aux yeux si pénétrants, s'était soudain dessinée comme vivante sur la boiserie claire. L'une des deux lampes venait d'être posée juste au-dessous, et madame Danceny avait frissonné comme devant un spectre. Pierre s'en était parfaitement aperçu. Combien les femmes sont nerveuses! Celle-ci ne savait-elle pas que l'homme éminent et mûr dont elle portait le nom était de tous les époux le plus débonnaire, que sa pénétration s'appliquait uniquement à la numismatique ? Hélas, le charme était rompu ! Sans discussion, Pierre avait donc pris, en se recommandant au hasard, un livre dans la petite bibliothèque de peluche, qui, avec une table surchargée de bibelots, formait rempart entre la bergère où elle se retranchait et le tabouret en X où il était relégué. Le hasard fut bon camarade. Il ne pouvait lui fournir de meilleur complice que ce volume à la reliure usée, aux pages annotées çà et là d'un coup d'ongle; tout en lui indiquait le préféré auquel on revient à chaque instant. Madame Danceny n'était pas

de son époque; elle n'aurait su, en fait de poésie, se contenter d'une belle coupe vide, si bien ciselée que fût la coupe; il fallait qu'un enchanteur y versât les philtres qui enivrent ou qui font rêver; or, ce vieux Musset, à qui de prétendus raffinés ne pardonnent plus que sa prose, lui donnait cela, le lui donnait même dangereusement. Quelle femme, qui vient d'entendre sonner ses trente ans, ne goûterait cet exquis mensonge :

Vos yeux bleus sont moins doux que votre âme n'est belle,
Même en les regardant je ne regrettais qu'elle,
Et de voir dans sa fleur un tel cœur se fermer?
. . . . . .

Le dernier vers expira dans le silence comme se brise la corde d'une harpe. Nul bon génie n'a servi d'interprète entre les amoureux autant que le poète de *Ninon* et de *Barberine*; les nouveaux venus, qui n'émeuvent personne, ne lui retireront pas cette spécialité. Assez adroitement M. de Lavaur avait trouvé une réplique au *jamais* de madame Danceny et il traduisait en artiste consommé l'émotion qu'il n'éprouvait guère.

— Comme cela porte bien — pensait-il tout en lisant — la date de 1839, le temps des *berthes* et des *anglaises!* Je ne connais pas un homme qui oserait aujourd'hui dire à une femme qu'il n'aime d'elle que la beauté de son âme. On est devenu moins hypocrite. C'est toujours cela de gagné! D'ailleurs, la plupart de nos contemporaines éclateraient de rire; pas celle-ci pourtant! Elle est restée un peu provinciale au fond. C'est, en somme, ce qui fait son originalité.

Originalité piquante, car le provincialisme de madame Danceny, s'il existait, se cachait dans l'étui le plus parisien, et ce devait être un dédommagement à l'irruption malencontreuse de la lumière que de la regarder sous cette douce clarté tamisée de rose, si simple, si jeune dans sa robe blanche d'un tissu de laine léger, ses cheveux châtains, qui ondoyaient naturellement, relevés en un gros nœud souple et lourd au-dessus du cou dont la ligne gracieuse se perdait parmi des dentelles entr'ouvertes, — avec ces deux petites fossettes que le moindre sourire creusait au coin des lèvres, et ces dents incomparables, qui, sans tout le reste, eussent

suffi à rendre amoureux, des dents à croquer comme des amandes fraîches.

Oui, c'était une compensation, faute de mieux, et Pierre en usa longuement, penché vers elle, les deux mains jointes sur son livre au bord de la table qui les séparait, les yeux plongés dans ses yeux où passaient des ombres mystérieuses et veloutées telles qu'il en court à la surface des lacs profonds.

— Est-ce que ce sera *jamais* jusqu'à la fin? lui dit-il d'une voix d'enfant qui supplie.

— Oui, puisque vous demandez l'impossible.

— L'impossible? Cette pauvre petite visite dont personne, en admettant qu'on vous rencontrât, ne s'aviserait de médire! Vous connaissez tant de monde dans mon quartier du Bois de Boulogne. Et qu'y a-t-il de suspect à chercher sa voiture?...

— Me promener au Bois, dans les petites allées, soit... à la rigueur...

— Oh! ne recommençons pas les promenades, de grâce! s'écria Pierre, qui se souvenait d'avoir erré avec elle l'automne précédent à travers le Luxembourg, où il se faisait l'effet d'un caporal escortant sa payse.

— Rien n'est plus dangereux ! répondit-il à son regard étonné. Nous nous sommes heurtés une fois à cette peste de madame de Gèvres.

— Les petites expositions en ce cas...

— Elles sont fermées...

— Eh bien, le Louvre est si commode !

— Il a aussi ses inconvénients, quand ce ne serait que l'ennui d'être mis à la porte dès cinq heures ; et puis nous en avons vraiment abusé cet hiver, ne trouvez-vous pas ? Je commence à être d'une force sur les vases étrusques et les Tanagra...

— Tenez... s'il le faut, j'aime encore mieux le thé de la rue Royale...

— Parce qu'on n'y passe guère qu'un quart d'heure, mais cela ne me suffit pas à moi.

— Rien ne vous suffit plus, dit tristement la jeune femme, nous étions heureux pourtant... Pourquoi cela ne peut-il pas continuer toute la vie ?

— Parce que je vous aime toujours davantage... Et aussi parce que je suis soucieux de votre réputation plus que vous-même... Oui, vraiment, vous avez beau rire. Si je vous laissais faire, vous seriez d'une imprudence !

Toujours prête à vous perdre aux yeux du monde, à la condition de n'avoir rien à vous reprocher, comme vous dites. C'est tout le contraire qui serait raisonnable.

— Ah ! mon Dieu ! que vient faire la raison là dedans !... Ce qui serait raisonnable, ce serait de ne plus vous voir, et je n'en ai pas le courage. Si nous pouvions seulement causer ici tous les jours comme aujourd'hui... je n'en demanderais pas davantage, moi !

Elle promena en soupirant un long regard autour d'elle : rien ne lui plaisait autant que la sécurité de ce petit salon où le hasard d'une porte ouverte forçait de mettre le signet à tel passage tout près de devenir scabreux, avec le regret, qui n'était pas sans charme, de n'en avoir pu lire davantage. Coquetterie, peut-être, mais plutôt ruse instinctive pour conserver, sans déchoir à ses propres yeux, un amour devenu nécessaire à sa vie. Si elle devait être enfin forcée de capituler, — et de plus en plus elle admettait la capitulation comme possible, — ce serait du moins à la dernière extrémité. Jusque-là elle suivait avec délices son penchant qui la portait au respect d'elle-même, son goût

naturel pour cette pureté qui fait partie du beau.

— Et qu'est-ce que je vous demande après tout? s'écria Pierre, sauf de venir causer comme aujourd'hui, mais ailleurs... dans un endroit où nous ne serons ni épiés, ni dérangés?

— Chez vous, fit-elle en secouant la tête. Cela, je le répète, c'est l'impossible.

— Pourquoi, mais pourquoi?

Et comme elle gardait les yeux baissés d'un air grave:

— Oui, j'entends, ajouta-t-il avec l'accent de l'innocence méconnue, — malgré tant de preuves de mon respect, de ma soumission abjecte, vous n'avez pas encore confiance en moi.

Elle leva tout à coup ses longues paupières, le regarda bien en face et, avec un petit rire nerveux:

— Voyons... ai-je tort?

— Quand on apprendrait que vous êtes venue me donner votre avis pour l'arrangement de mon nouveau gîte! Après?... Bien d'autres se le permettront sans scrupule!

Elle murmura quelque chose qui lui fit

répondre avec un tel élan que la table chargée de bibelots en fut renversée presque, et la lampe avec elle :

— Non, mille fois non, je vous jure... Aucune femme n'en a passé le seuil... Croyez-vous que je serais capable d'une pareille profanation ?... Votre souvenir y restera intact, unique... Vous serez entrée la première.

Et, comme elle hochait la tête d'un air d'incrédulité jalouse :

— Vous savez pourtant bien que je suis à peine installé.

— Ah ! cela, c'est une raison en effet, je m'y rends, répondit-elle avec un éclat de rire si franc, si communicatif que M. de Lavaur se mit à rire de même, tout en baisant les deux petites mains qu'il avait saisies entre les siennes.

Mais il se redressa presque aussitôt, averti par un brusque mouvement de retraite.

L'instant d'après, la voix de M. Danceny disait du seuil de la porte :

— Vous riez?.. Qu'est-ce qui vous amuse ?... Tiens ! Bonjour, Pierre !

— Il s'agit d'un mot de comédie, répliqua madame Danceny, tandis que les deux hommes

échangeaient une poignée de main. Nous causions de *Froufrou.*

— Jolie pièce... pleine d'esprit... et touchante... extrêmement touchante...

— Oh ! votre jugement ne compte pas, vous n'écoutez jamais au théâtre et c'est à peine si vous regardez.

— Cela dépend des jours, protesta M. Danceny, s'excusant d'un air un peu confus. Quand j'ai quelque préoccupation en tête...

— Point du tout, c'est un parti-pris... Vous méritez que je vous dénonce. Figurez-vous, monsieur de Lavaur, — elle parlait avec volubilité pour cacher un reste de trouble, — figurez-vous que lundi dernier, à l'Opéra, au moment où je lui faisais admirer mademoiselle Mauri, il a cru que je lui parlais de je ne sais quel Achéménide... N'est-ce pas le nom de ces individus dont vous avez l'horrible effigie sur des monnaies quelconques ?

— Je crois que vous confondez avec les Sassanides, Germaine.

— Sassanides ou Achéménides, pour moi, c'est tout comme. Bref, il n'était pas à *la Korrigane*, il était en Perse ; à vrai dire, je crois

qu'il n'en est, à aucune époque, tout à fait revenu.

— Permettez, chère amie, j'avais vu dans l'après-midi un voyageur qui arrivait de ces pays-là, tout feu tout flamme... nous avions causé... cela m'avait reporté au temps...

— Dites au bon temps pendant que vous y êtes !

— Le temps de la jeunesse est toujours un peu le bon temps... Au temps de mes grands voyages... au temps de mes fouilles dans la Susiane... Les trouvailles de mon collègue me trottaient en tête, c'est assez naturel, et puis les ballets ne me disent rien. Mais il y a des choses que je sais regarder, que je sais écouter, que diable... Et *Froufrou* est du nombre. Pauvre petite femme ! Quelle sottise elle a faite ! Les enlèvements sont d'ailleurs passés de mode, règle générale, n'est-ce pas, Pierre ? Vous devez être mieux que moi au courant des mœurs du jour. A mon avis, qui diffère, je le sais, de celui de bien des gens, elles s'améliorent, les mœurs, plutôt qu'elles ne se gâtent.

— Pour voir les choses en beau à ce degré, il faut que vous ayez aujourd'hui enrichi vos

collections de quelque merveille, dit gaiement madame Danceny.

— Vous devinez juste, ma chère. J'ai eu le plaisir d'échanger des médailles que j'avais en double contre un document très curieux, l'appoint que je cherchais pour mon futur mémoire à l'Institut... ce mémoire qui me distrayait si honteusement des entrechats de mademoiselle Mauri. Une partie de ma nuit sera encore employée à travailler; il y a demain réunion de la Société des antiquaires.

Pierre, dressant l'oreille, interrogea du regard Germaine, tandis que le mari, semblable décidément à tous les maris de comédie et autres, ajoutait :

— Dînez avec nous ! Ce serait aimable. Vous tiendrez compagnie à ma femme, ou plutôt à ces dames, car nous attendons tout à l'heure madame du Luc.

— Ne la connaissez-vous pas ? Ma meilleure amie, dit madame Danceny sans se joindre à l'invitation.

Et Pierre, qui avait supendu jusque-là sa réponse, ne fut pas tenté par la présence d'un tiers; il gagna la porte :

— Un engagement, dit-il, à mon grand regret...

Madame du Luc entrait au moment même. Il s'effaça pour la laisser passer et prit congé presque inaperçu au milieu des effusions de tendresse échangées par les deux femmes.

II

La vicomtesse du Luc habitait presque toute l'année ses terres dans la Bresse, des terres fort réduites par les prodigalités et les folies d'un mari qui l'avait rendue malheureuse et que la nécessité seule mettait relativement à la raison. Elle ne venait plus à Paris que de loin en loin et y éprouvait toujours, disait-elle, d'indescriptibles étonnements, la vie du monde continuant à marcher grand train, tandis que la sienne s'était arrêtée une bonne fois. Très observatrice, elle se vantait d'avoir acquis, grâce à la solitude, une perspicacité de sauvage, d'avoir l'oreille fine et l'œil perçant

jusqu'à entendre pousser l'herbe, jusqu'à voir voltiger dans l'air l'atome le plus insaisissable ; aussi, en embrassant son amie, jeta-t-elle un regard de côté, très significatif, à M. de Lavaur qui s'éclipsait.

— Ce joli garçon était déjà ici quand je t'ai quittée, il y aura bientôt six mois, glissa-t-elle tout bas dans l'oreille de Germaine ; j'espère qu'il n'est pas resté tout le temps ?

— Oh ! presque ! répondit avec négligence madame Danceny. C'est un de nos fidèles.

Et on se mit à causer de ce qui avait pu survenir en ces six mois, incomplètement remplis par une assez active correspondance.

M. Danceny, une fois délivré des soucis ou des distractions qu'il attribuait à quelques lacunes, désormais comblées, dans les chroniques de l'ancienne Suse, lesquelles lui tenaient mille fois plus au cœur que celles du tout Paris, se montra aimable comme il savait l'être auprès des gens qui lui plaisaient ; or madame du Luc lui plaisait beaucoup, car elle témoignait un respect infini pour ses recherches savantes et le questionnait là-dessus avec tout le charme de cette ignorance modeste qui n'est

point de la niaiserie. Comme, de son côté, M. Danceny ne demandait apparemment qu'à s'instruire sur l'élève des moutons et de la volaille, qui était du domaine de la petite vicomtesse devenue fermière, la conversation ne tarit pas une minute pendant le dîner et ensuite, bien que Germaine y prît peu de part.

Il était dix heures quand l'historien de Suse se rappela que son mémoire l'attendait dans le cabinet de travail, où il passa en disant aux deux amies avec un bon sourire:

— Je vous ai importunées assez longtemps; pardon, mesdames.

— J'adore ton mari! s'écria Marianne du Luc, quand la porte se fut refermée sur M. Danceny.

— Parce qu'il nous laisse? Moi aussi en ce cas.

— Méchante! Je n'ai voulu rien dire de pareil. Il est pour moi l'un des hommes les plus intéressants qui existent.

— Oui, répondit froidement Germaine, c'est un savant très distingué.

— Oh! je ne parle pas de son mérite d'archéologue qui est partout reconnu, quoiqu'il soit assez beau déjà de s'être consacré à des

études arides, quand sa fortune aurait si bien pu le pousser vers la carrière d'inutile plus généralement suivie. Ce que je trouve charmant et rare, c'est qu'il ne s'absorbe pas dans une spécialité ; il parle de basse-cour et de jardinage à une campagnarde comme moi, il comprend les goûts un peu frivoles d'une mondaine de ton espèce.

— Bref, interrompit Germaine, railleuse, il se fait tout à tous. C'est assurément une fort belle qualité ; mais tu peux être certaine qu'il n'y a là que de la condescendance. Pour lui l'univers se borne à ses collections.

— Des collections qu'il a rassemblées en partie dans des voyages si difficiles, si périlleux, qu'ils ont fait de lui une manière de héros.

— Histoire ancienne... interrompit Germaine, une main devant sa bouche pour étouffer un tout petit bâillement.

— Quand son mariage avec toi y a mis fin, je crois qu'il t'a fait un très grand sacrifice, repartit madame du Luc avec quelque impatience.

— J'en ai fait un aussi en épousant un homme assez vieux pour être mon père.

— On ne m'a donc pas trompée! se dit madame du Luc, qui avait causé dans la matinée avec une de leurs amies communes, — Henriette de Gèvres, que M. de Lavaur traitait de peste.

— Sans doute, reprit-elle en avançant avec prudence, il était plus âgé que toi, mais tu déclarais alors que cela t'était indifférent, tu refusais de compter des années si noblement remplies, tu prétendais n'attacher qu'une médiocre importance à l'épaisseur de la chevelure qui ne pousse jamais plus drue que sur une tête de fou ; tu allais jusqu'à trouver que ce visage sculpté par la pensée, affiné par de saines fatigues, gagnait à être surmonté d'un front chauve. Oh! je me rappelle tout cela comme si c'était hier!

— Sculpté par la pensée, etc.? Étais-je aussi lyrique? Je ne reconnais pas mon style. Soit, je le trouvais très bien, et il n'a pas beaucoup changé en douze ans. Ces travaux-là conservent, pardon, j'allais dire momifient ceux qui s'y livrent...

— Bref, il te plaisait, si momifié qu'il fût.

— Est-ce que les jeunes filles savent rien de

la vie? Est-ce quelles se rendent compte seulement de ce qu'elles veulent? dit Germaine en roulant autour de ses doigts d'un air un peu embarrassé le ruban de sa ceinture.

— Tu ne regrettes rien, j'espère? demanda Marianne.

Elle regardait son amie droit dans les yeux. Celle-ci détourna la tête et se mit à redresser dans l'étui de bambou placé auprès d'elle une des branches de lilas qui y trempaient.

— Je ne regrette qu'une chose, répondit-elle très bas, et c'est le motif de regret le plus légitime que puisse avoir une femme quand sa jeunesse commence à décliner.

Marianne se récria :

— Le déclin! Jamais tu n'as été plus jolie. Les Parisiennes battent leur plein de trente à trente-cinq ans; ce n'est pas comme nous autres paysannes. Tiens!

Et d'un geste hardi, elle souleva ses bandeaux noirs pour montrer quelques mèches grisonnantes.

— Tu vois bien, dit Germaine avec un égoïste effroi, c'est l'heure décisive. Jeune ou non en apparence, on joue tout de même, à

notre âge, son dernier acte, et on le sent. Eh bien, je regrette, lorsque je regarde en arrière, de n'avoir pas eu la part d'amour à laquelle chaque femme a droit, qui ne t'a pas manqué en somme.

— Ton mari t'aime passionnément, interrompit madame du Luc d'un ton de reproche.

— Supprime cet adverbe excessif ou bien, si tu veux, applique-le à l'amour qu'il a pour ses médailles.

— Oh ! crois-moi, bénis le ciel de n'avoir pas eu d'autres rivales, ma pauvre amie.

— Oui, je sais, tu as beaucoup souffert... Mais pendant quelque temps tu avais été heureuse, follement heureuse.

— Follement, répéta d'un air morne madame du Luc. Ma folie a été courte.

— Bah ! qu'elle soit longue ou courte, on a vécu, tout est là.

— Mourir tout de suite eût mieux valu, je te jure.

Cette exilée dans un coin de province, qui consacrait ce qu'elle avait de finesse et d'énergie à tenir en bride un prodigue vingt fois venu à résipiscence, cette dépossédée guérie de

la jalousie par le mépris et forcée de fermer les yeux sur les grossiers caprices de son mari pour des bergères, le plus clair de son bien s'en étant allé d'abord aux filles d'opérette, cette victime si réellement à plaindre était irritée malgré elle contre la personnalité mesquine et envahissante des enfants gâtés qui dans l'univers ne voient rien qu'eux-mêmes. Germaine, à qui elle eût pu envier tant de choses, parler ainsi! Mais l'habitude invétérée de se vaincre arrêta une riposte sur ses lèvres. Elle reprit avec un calme affecté:

— C'était la vie aussi, une belle vie que celle des commencements de votre mariage, quand tu t'enorgueillissais des travaux de M. Danceny et que tu te vantais d'être pour lui le rayon de soleil qui brille dans la cellule du bénédictin.

Germaine accueillit ce souvenir avec une froideur marquée. Il y a plusieurs manières d'écrire et de raconter l'histoire, surtout lorsqu'il s'agit de celle qui nous concerne individuellement. Toutes nos appréciations du passé dépendent beaucoup de l'état présent de notre esprit et de notre cœur. Jamais les plus

sincères ne se rappellent que ce qui reste d'accord avec des sentiments dont il leur plaît d'expliquer après coup les évolutions toutes logiques. La mauvaise foi naïve qui nous aide agréablement à nous tromper est fort contrariée par l'apparition éventuelle, sans voiles ni retouches, de cet « autrefois, » naguère déguisé, corrigé à plaisir, si bien que le tableau que nous nous en faisions ne ressemblait presque plus à l'original.

— Je crois, répliqua madame Danceny avec un sourire désabusé, que le bénédictin pourrait parfaitement se passer du rayon de soleil qui se glisse, mal à propos, sur la poussière de ses parchemins, qui le distrait de ses méditations, qui l'empêche de se recueillir. Si j'ai pu supposer autre chose à dix-huit ans, c'était pure illusion.

— Germaine, j'ai grand peur que tu ne méconnaisses ton mari ! Mais, mon Dieu, il n'y a qu'à te regarder, toi, ta maison, ta toilette, tout ce qui t'entoure, pour voir que tu es traitée en idole.

— Je n'ai jamais dit qu'il ne fût pas très bon pour moi ; j'ai dit et je répète que la

bonté d'un mari ne suffit pas toujours à remplir la vie.

— Ah ! sans doute, il t'a manqué des enfants, fit madame du Luc, dont le sourire un peu ironique s'effaça aussitôt. Mais songe, pour te consoler, à la douleur d'en avoir un et de le perdre, ajouta-t-elle avec une frémissante allusion à l'événement le plus triste de sa triste existence.

— Ce qui m'a manqué surtout, repartit obstinément madame Danceny, c'est l'impression délicieuse d'être, même en passant, l'objet unique de la pensée, de la tendresse, de l'adoration de quelqu'un.

— Tu gardes rancune à ces pauvres collections! Va, elles t'ont rendu plus d'un service. Elles ont été avec toi les gardiennes du foyer ; elles ont peut-être distrait ton mari de ce qui lui aurait déplu, si elles ne l'eussent absorbé de façon à le rendre aveugle.

— Que veux-tu dire ? demanda Germaine en se troublant.

— Je veux dire que depuis mon arrivée j'ai fait quelques visites et que certaines bonnes âmes qui, celles-là, ne collectionnent rien, sauf

des médisances, m'ont un peu trop parlé de toi.

— Bah ! que peuvent-elles raconter ?

— Tu les entends d'ici, je suppose : « Vous n'êtes pas allée encore chez les Danceny ? Oh ! vous trouverez Germaine en beauté comme elle ne l'a jamais été. On prétend, du reste, que cela produit toujours sur nous cet effet-là. — Cela ? quoi donc ?... — Eh ! le bonheur... — Mais il y a déjà longtemps que ce ménage est heureux. — A deux, oui, sans doute, mais le bonheur à trois est de date plus récente. Le numéro trois est partout avec eux, au théâtre, au Conservatoire, partout enfin. Il la suit comme son ombre, et le mari est content. Que voulez-vous ? c'est tout simple... Le fils d'un vieil ami perdu de vue pendant vingt ans... On s'est retrouvé tout à coup à la campagne... M. Danceny, se rappelant avoir vu en robe courte ce garçon qui avait bien profité depuis, l'a de prime saut appelé Pierre en le recommandant aux bontés de sa femme. Celle-ci ne se l'est pas fait dire deux fois, et voilà ! »

— Tu imites bien madame de Gèvres, dit Germaine.

— Que ce soit par elle ou par une autre, je sais que tu te compromets avec M. de Lavaur. Sois au moins plus prudente.

— A quoi bon, puisque mes imprudences ont l'approbation de mon mari !

— Tu lui dis tout, absolument tout?...

— Une bonne partie de ce qu'on a pu te conter est faux, déclara madame Danceny en évitant de répondre. Mais quand il n'y aurait rien que de vrai, voyons, où serait le crime?... Le crime... reprit-elle avec un étrange sourire, eh bien, on pourra en être sûr, du crime, le jour où je ne commettrai plus aucune de ces folies qui me sont reprochées.

— Germaine! Mais sans être tout à fait coupable, tu finiras par te faire un tort sérieux...

— Aux yeux de qui? Aux yeux d'une Henriette, qui, pour mieux cacher son jeu, réunit chaque jour autour d'elle, sous prétexte de fumer des cigarettes en prenant le thé, cinq ou six amis de son mari... De sorte que le grand nombre trompe l'opinion... Je n'ai pas cette ressource, les amis de M. Danceny étant pour la plupart des gens graves, des membres de l'Institut ou tout au moins de quelque société

savante... les Antiquaires, la Géographie, que sais-je? S'ensuit-il que je doive être privée des plus innocentes distractions?

— Enfin, comment cette intimité s'est-elle nouée? Car elle est assez récente.

— Oh! il y a bien un an que nous l'avons rencontré à Andillac, chez les Sarmoise. Mon mari a été forcé sur ces entrefaites de me quitter pour aller recevoir à Paris un collègue étranger... Puis Pierre... M. de Lavaur, s'est retrouvé sous nos pas un peu plus tard aux Pyrénées. Il est très vrai que M. Danceny a connu toute sa famille... Ce n'était donc pas pour nous un étranger. Aux eaux, on est ensemble du matin au soir... M. Danceny buvait deux fois par jour à la Raillère et suivait un traitement sérieux qui rendait impossibles pour lui les excursions... Il fallait bien que je fusse accompagnée... Après cela, comment ne serait-il pas venu nous voir souvent à Paris?

Elle parlait d'un ton sec et résolu, bien décidée à esquiver de trop complètes confidences. Marianne sentit qu'elle se méfiait de sa perspicacité, de ses conseils. Allant droit au but :

— Peu importe, tout cela; tu l'aimes?

— Je crois qu'il m'aime... Oui, j'en suis sûre... répliqua Germaine à demi-voix.

— C'est très probable... Il t'aime comme le chat aime la souris.

— Comparaison quelque peu terre à terre.

— Elle est au moins très juste. Ah! si tu voulais m'écouter! En fait d'amour, vois-tu, je ne crois qu'au sacrifice. Le reste, affaire d'imagination ou de tempérament, une fièvre qui s'éteint après des phases aussi déterminées que celles de toute autre maladie.

— Tu es pessimiste.

— C'est que j'ai vu mon mari amoureux tant de fois! Et, tout bien considéré, je n'envie pas le sort de celles qui me l'ont pris.

Mais la sagesse désabusée de cette femme, qui n'avait plus ni fraîcheur ni beauté, n'était pas faite pour entrer dans l'âme d'une personne armée de pied en cap pour la séduction et sûre de son empire. Madame du Luc sentit cela aussi avec une amertume profonde; elle se rendit compte de l'inutilité des avertissements. Que faire pour venir en aide à cette égarée? Ouvrir les yeux de M. Danceny sur ce qui se passait tout près de lui eût été une trahison,

et d'ailleurs il n'en aurait pas fait probablement une seule maladresse de moins ; dans de certaines extrémités tout devient péril, tout concourt à précipiter la catastrophe ; on n'a qu'à retenir son souffle, à se taire et à invoquer la Providence, si l'on croit en elle. Et Marianne du Luc était fort croyante, bien que la Providence l'eût toujours mal servie. Elle était de ces âmes simples, affamées de justice qui, ne pouvant se résoudre à conclure que le mal triomphe partout, attendent avec ferveur d'un autre monde ce que celui-ci ne leur a pas donné. Elle embrassa donc son amie une fois de plus et promit de prier beaucoup pour elle, ce qui la fit un peu sourire : il est si difficile de supposer, quand l'amour nous tient, qu'il y ait un dieu plus fort que lui !

— Ne prie pas trop, répondit-elle cependant, car, à une sainte comme toi, le ciel ne doit pouvoir rien refuser ; de grâce, laisse-moi être heureuse !

Ce seul mot équivalait à l'aveu le plus complet. Elles se séparèrent avec le sentiment d'être unies beaucoup moins que par le passé. Une liaison, même très ancienne et très étroite,

entre femmes, ne résiste guère à l'apparition d'un intérêt de cœur plus vif, cet intérêt fût-il condamné d'avance à être éphémère ; or Germaine croyait tout de bon aimer pour la première fois et à jamais.

La morale que Marianne lui avait faite ne laissa rien dans son esprit, sauf la conviction qu'effectivement il fallait en finir avec les rendez-vous publics, pour ainsi dire, où sa vertu était protégée par les passants, mais sa réputation en revanche exposée à tous les périls. Puisque les imprudences faisaient plus de mal que des fautes graves, elle changerait de tactique, elle s'en remettrait à la loyauté de Pierre. Après tout, elle se croyait sûre d'être respectée tant qu'elle voudrait ; il était si parfaitement asservi, le pauvre garçon, si absolument tenu en laisse !

Pleine de cette chimérique certitude, elle lui permit, sans trop l'interrompre, la première fois qu'il revint, de développer plusieurs projets. Il avait visité un petit coin perdu, tout à fait à la campagne, bien que ce ne fut pas plus loin que la Muette, un débris presque intact du XVIIIe siècle, comme il en reste çà et là dans certains quartiers excentriques de Paris.

Leur vie à deux pouvait délicieusement s'abriter là sous les grands arbres et les glycines retombantes... On laisserait à cette retraite mystérieuse son apparence abandonnée au dehors, l'herbe qui envahissait la cour, la mousse qui verdissait les bas-reliefs mythologiques de la frise, un certain aspect de délabrement, de vétusté, qui en faisait le diminutif du palais de la *Belle au bois dormant;* personne ne soupçonnerait qu'au dedans la princesse, sortie de son triste sommeil, recevait le prince en cachette et oubliait comme lui qu'il existât autre chose dans l'univers que ce nid d'amoureux.

— S'il était possible d'oublier tout en effet et pour toujours! soupira Germaine, avec ce besoin d'éterniser la passion presque avant de l'avoir goûtée qui est particulier aux femmes.

— C'est déjà beaucoup que d'oublier quelques heures par semaines, répliqua Pierre avec une résignation non moins masculine à ce qui est praticable.

Puis, voyant qu'elle ne disait pas encore oui, il lui soumit un autre plan. Elle irait seule faire une visite à madame du Luc, qui l'avait invitée d'une manière pressante, et il la rejoin-

drait à Mâcon par hasard ; ils fileraient de là tous deux en Suisse pour huit ou dix jours.

Oh ! un voyage, elle l'eût préféré à tout! Mais tant de rencontres étaient à craindre!

Mon Dieu, non... avec des précautions... Et puis, en cas de scandale, n'était-elle pas prête, comme lui, à subir les conséquences? Que serait donc l'amour si l'on n'avait de ces courages-là?

Mais pourquoi pensait-il donc tout autrement la veille quand elle lui proposait de simples rendez-vous au Louvre ou ailleurs?...

C'est qu'il est absurde en effet de se perdre pour des enfantillages... Ceci du moins en valait la peine... Et puis rien n'arriverait de fâcheux, très certainement ; ce n'était pas la saison des voyages ; tout le monde était revenu du Midi. Madame du Luc serait chargée de garder les lettres qui pourraient arriver de Paris et d'envoyer une réponse ou deux préparées d'avance. Elle ne se prêterait pas à cela?... Ce n'était donc pas une véritable amie? Après tout, le pavillon de la Muette offrait peut-être plus de sécurité. Personne ainsi ne serait dans le secret.

Germaine resta perplexe et promit de réfléchir. Il est vrai qu'ensuite elle ne lui parla

plus de ses réflexions, ce qui le rendit fort triste, et cette tristesse sans paroles le servit mieux que ne l'eût fait une très vive insistance.

Pierre avait habilement manœuvré dès le début sans y apporter cependant aucun machiavélisme volontaire ; il était rompu à ce jeu de la galanterie, n'ayant jamais eu d'autre occupation en dehors de ses chevaux et du club. La machine, montée une fois pour toutes, fonctionnait à souhait. Il était si familier avec les écueils du flirt qu'il naviguait au milieu d'eux les yeux fermés, de façon à charmer toujours par son tact et son aisance les coquettes qui lui servaient de partenaires. C'est ainsi qu'à Andillac, où le hasard les avait d'abord rapprochés, il avait plu à Germaine par la franchise d'une cour inoffensive et gaie qui ne semblait être que l'accompagnement obligé des loisirs de la vie de château. Du reste, l'estime et l'admiration qu'il affichait pour M. Danceny eussent empêché Germaine de s'effaroucher ; Pierre paraissait faire plus de cas encore de son mari que d'elle-même. C'était un enthousiasme intarissable pour les prouesses de ce magicien qui,

d'un coup de baguette, reconstituait, rajeunissait les antiquités disparues ; c'étaient d'aimables plaisanteries à l'adresse de ce nouveau Faust soupçonné d'entretenir des intelligences secrètes avec Cléopâtre, Sémiramis et la reine de Saba. Mais que pouvait devenir pendant ces évocations, ajoutait Pierre, la simple mortelle qu'il avait associée à son sort ?

Dès que madame Danceny lui eut laissé entendre qu'il y avait bien quelques petits moments où elle se sentait un peu seule, il s'empara de ces moments-là, toujours occupé d'elle, à l'exclusion des autres femmes présentes, qui en séchaient d'envie. L'orgueil d'accaparer ainsi un homme que l'on se disputait autour d'elle redoubla, bien entendu, le goût subitement éveillé chez Germaine par son esprit, par sa figure, par cette légère mousse de champagne qu'il s'entendait à faire pétiller, et qui recouvrait chez lui plus de ressources que n'en ont d'ordinaire les jeunes gens à la mode. Il pouvait causer agréablement d'art, de littérature, de musique, y mêler un grain de philosophie, le tout à la portée de madame Danceny, qui, sur certains points, était même plus forte que

lui. Pierre le reconnaissait humblement, avec une sorte de déférence dont elle était flattée, ayant toujours eu l'habitude d'être traitée quelque peu en enfant par des gens supérieurs, qui avaient approfondi une question spéciale, au lieu de tout effleurer, et qui hérissaient leurs discours de termes techniques déconcertants. Durant leur visite chez les Sarmoise, dans la liberté de la campagne, et plus encore aux Pyrénées, grâce à ces tête-à-tête que permettent les excursions, fussent-elles entreprises en nombreuse compagnie, les deux nouveaux amis firent de la psychologie à perte de vue ; c'est une manière d'interroger adroitement les gens sur ce qui les concerne en particulier, sous prétexte d'analyser le cœur humain en général. Madame Danceny se montrait pleine de curiosité, d'indulgence et de sympathie. Il suffisait que Pierre lui racontât que, fils unique, il était resté indépendant de bonne heure, affranchi du moindre devoir et maître de céder à tous ses caprices, pour qu'elle se mît à le plaindre. Elle lui fit même, par sa compassion, découvrir qu'il avait l'âme vide et affamée d'un certain inconnu, ce que, selon

toute apparence, il n'eût pas trouvé sans elle. Les vendeuses d'amour lui inspiraient une répugnance invincible et, quant aux femmes du monde, vraiment aucune d'elles ne semblait comprendre la grandeur de cette mission de conseillère et de consolatrice qui devrait tenter pourtant les meilleures.

— Assurément, disait madame Danceny, pourvu qu'on ne leur demande rien de défendu.

Ils en vinrent assez vite à conclure que la fidélité à la lettre d'un serment est tout ce que peut exiger le devoir, que les mouvements du cœur ne se laissent pas enchaîner, que, même dans le mariage, la femme conserve le droit de placer où elle veut une amitié d'espèce particulière, conciliable avec l'honnêteté la plus stricte. Et il se trouva que c'était justement cette amitié d'espèce particulière qui avait toujours manqué à Pierre. Il lui marqua le prix qu'il y attachait en sacrifiant, une fois rentré à Paris, toutes ses habitudes et tous ses plaisirs au charme du sentiment nouveau qui était entré dans sa vie. Pour Germaine, le perpétuel *farniente* de Pierre était à lui seul une séduction. Du matin au soir il se mettait

à ses ordres, s'acquittait de toutes les petites commissions à travers Paris dont elle voulait bien le charger. Sa manière d'être envers M. Danceny était assez perfide. Il affectait de le considérer comme un mage infiniment vénérable, trônant sur des hauteurs sereines et inaccessibles. Il parlait de lui comme feu Saint-Preux put parler de M. de Wolmar, et Germaine, se voyant si jeune, embellie encore depuis peu par le reflet de cette ivresse intérieure qui transfigure toute femme amoureuse, commençait à se persuader que ses années les plus brillantes avaient été cruellement sacrifiées. Cependant elle se berçait encore de la fiction d'un fraternel attachement pour ce jeune homme qui était à peu près de son âge. Les quelques mois qu'elle avait peut-être de plus que lui autorisaient en effet des allures de sœur aînée ; elle le confessait, le sermonnait, le grondait doucement, et il la laissait faire, l'accusant tout bas, sans doute, d'être un peu « provinciale » et « autre temps », mais la trouvant malgré cela intéressante par ses illusions mêmes, et assez jolie d'ailleurs pour qu'on payât sa conquête

d'une longue patience. Vers le milieu de l'hiver, néanmoins, Pierre parut se lasser, se refroidir, mit des intervalles entre ses visites et, quand elle le lui reprocha, prétendit que cela valait mieux, sans plus d'explication, avec une ironie sombre de sceptique pris au piège qui, honteux de sa faiblesse, la raille tout le premier. Elle ne voulut pas comprendre les motifs inavoués de sa soudaine réserve.

— Soit, dit-il, si vous répondez de nous deux !...

Et, à partir de ce moment, il se sentit le plus fort, quoiqu'il fût toujours traîtreusement soumis. Il ne l'importunait plus, mais elle apprit qu'il avait perdu de grosses parties au cercle et renoué avec une ancienne maîtresse. Ne fallait-il pas s'étourdir ? Ce fut pour le protéger contre lui-même que, tout en se persuadant qu'elle s'acquittait d'une œuvre presque méritoire dont le but était de convertir à des sentiments héroïques un blasé revenu de tout, madame Danceny finit par promettre finalement de choisir entre la petite maison de la Muette et le voyage en Suisse. Elle y vint pas à pas, insensiblement, si bien qu'un peu avant le

Grand Prix, qui est le signal de la dispersion des Parisiens, Pierre lui annonça, pour brusquer les choses, qu'il avait loué le pavillon. Si elle persistait à n'y jamais pénétrer, il en serait quitte pour l'attendre avec une obstination invincible ; et il lui dit quels jours, à quelle heure il l'attendrait ainsi : « Sans espoir, ajouta-t-il hypocritement, qu'elle consentît à en tenir compte. »

III

— Germaine! appela M. Danceny du fond de son cabinet de travail, dont la porte était restée ouverte à cause de l'extrême chaleur.

Dans le petit salon voisin, la jeune femme, debout devant la glace, regardait l'effet d'un chapeau, si l'on peut nommer ainsi une simple touffe de violettes qu'elle venait de poser sur sa tête blonde. Elle fut frappée de l'altération de la voix qui prononçait son nom et courut vers M. Danceny, en disant avec une certaine sollicitude mêlée d'impatience :

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc?

— Rien, répondit-il tout en continuant à

brosser une pièce d'argent à l'effigie d'Artaxercès II.

Il la tournait, la retournait et par intervalles l'étudiait à travers une loupe.

— Rien, deux mots à vous dire, seulement.

Assis devant sa table surchargée de paperasses et de cartons, au milieu de la grande pièce, — meublée de bibliothèques, de médailliers et d'armoires vitrées, — où les domestiques avaient consigne absolue de respecter le désordre et la poussière, il parlait avec calme maintenant.

— Vous êtes si pressée?

— C'est que j'allais sortir.

Il releva la tête et, pendant quelques secondes de silence, sembla passer en revue tous les détails de sa toilette d'été, une de ces toilettes légères qui donnent l'impression du déshabillé, veste ouverte sur une guimpe flottante joliment chiffonnée, savant mélange de mousseline, de rubans et d'étoffe soyeuse, le tout d'un ton gris pâle très fin, à reflets changeants.

— Voilà, dit-il, une robe que je ne vous avais pas encore vue; elle vous va bien.

— Comment! vous faites attention aux robes! Je croyais que vous n'admiriez en fait de parures que ce qui est là dedans.

Elle indiquait le cabinet où il enfermait ses pierres gravées, ses bijoux historiques, les ornements coquets ravis dans quelque sarcophage à de jeunes beautés d'il y a trois mille ans.

Mais le rire de Germaine était un peu contraint, et elle avait rougi plus que de raison sous le regard observateur de son mari.

— Je n'ai que cinq minutes à vous donner, ajouta-t-elle, toujours debout, prête à partir. Dites vite... ma couturière m'attend. Et ce sont là des affaires graves, ajouta-t-elle, ennuyée de mentir.

D'ordinaire, il ne l'y forçait point, s'abstenant de toute question.

M. Danceny ne parut pas avoir entendu, car il reprit en se remettant à brosser Artaxercès avec un soin irritant :

— Un rendez-vous?.. Eh bien, pour une fois il vous attendra.

Était-ce par distraction, par erreur involontaire que le masculin s'était glissé sur ses lèvres au lieu du féminin ? En tout cas, si

madame Danceny se laissa tomber aussitôt sur un fauteuil, ce ne fut pas par pure obéissance ; ses jambes avaient tout à coup refusé de la soutenir.

— Allons, puisqu'il le faut, je vous écoute, dit-elle en affectant un air de résignation gaie ; mais franchement j'aurais préféré que l'envie de causer vous vînt un peu plus tôt ou un peu plus tard.

— Ma chère enfant, dit M. Danceny, toujours absorbé dans sa besogne, vous me rendrez cette justice de reconnaître que je n'ai pas été jusqu'ici un mari incommode, que je ne suis guère intervenu à l'encontre de vos projets et de vos amusements, que je vous ai laissé la plus complète liberté...

— Nous nous laissons une liberté réciproque, dit la jeune femme du même ton léger.

Mais elle changea de place pour tourner le dos au jour, craignant que, s'il s'avisait de la regarder une fois de plus, il ne la trouvât bien pâle.

— Je n'abuse pas de la mienne, fit M. Danceny avec un vague sourire.

— Vous en parlez bien à votre aise, s'écria-t-elle, décidée à employer toutes les armes qui lui tomberaient sous la main pour combattre le danger qu'elle sentait flotter dans l'air, prête à prendre même l'offensive au besoin. Si je voulais, je pourrais vous prouver peut-être que vous abusez très fort de la permission de m'abandonner au profit de ces grimoires...

Et, du bout de son ombrelle, elle fouillait un amas de feuilles éparses sur le tapis où elles étaient censées sécher.

— Pardon, riposta M. Danceny, en cessant de frotter sa médaille pour ne plus observer que la physionomie troublée qui, en face de lui, essayait vainement de se dérober sous un masque, mais je ne croyais pas vous manquer beaucoup. Vous avez toujours si nombreuse compagnie, sans compter M. de Lavaur.

Elle crut voir tourner autour d'elle tout le sévère mobilier d'acajou, les cartes accrochées au mur, quelques marbres sans tête placés dans les coins, et un Bouddha qui, sur la cheminée, contemplait du haut d'une perpétuelle extase les vanités de ce monde. Était-il

possible qu'il se doutât?.. Qu'il devinât par exemple qu'elle avait dans son corsage une lettre où était écrit : « Et vous allez commencer vos absences d'été ! ce sera fini... Oh ! tout plutôt que de ne plus vous voir... Je ne peux vivre sans vous. Venez causer des moyens de ne nous quitter que le moins possible. Et ne craignez rien, chérie. Je ne réclame qu'une preuve de confiance, l'occasion de vous prouver le culte respectueux, etc. »

Il lui eût à brûle-pourpoint demandé cette lettre qu'elle n'en eût été que très peu surprise. Le microscope qu'il paraissait braquer sur tout autre chose l'avait apparemment aidé à découvrir, en les grossissant peut-être, telles perfidies, telles trahisons complotées, sinon commises... La gorge serrée, la langue sèche, les oreilles bourdonnantes, elle attendit, comme on attend, dans le cauchemar, une catastrophe inévitable.

— Vous venez de convenir que je n'avais jamais eu à votre égard l'attitude d'un tyran. Alors pourquoi, depuis quelque temps, prenez-vous la peine de feindre, de ruser avec moi, vous si franche naturellement ? Cette trans-

formation de votre caractère date de loin déjà... oui, je l'ai constatée dès notre retour à Paris.

Germaine pensa : « Il ne s'est aperçu de rien, là-bas, aux Pyrénées. »

L'observation au microscope se révélait après tout moins aiguë, moins infaillible qu'elle ne l'avait craint. Il lui revint un peu d'espoir ; elle répondit d'un ton assez ferme :

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Peut-être comprendrez-vous mieux tout à l'heure. Mais vous me permettez, n'est-ce pas, au risque de vous ennuyer un peu... de remonter à notre mariage ?

Il s'était levé, tout en parlant, et lui avait pris des mains son ombrelle qu'elle tournait nerveusement, comme il eût dit : « Renoncez donc à vous échapper. »

Tandis qu'il rangeait l'ombrelle dans un coin, elle laissa tomber trois mots :

— Je vous écoute !

Ces trois mots lui coûtèrent plus d'effort qu'elle n'en avait jamais mis à aucune chose au monde.

— Je ne reviendrai pas, commença M. Danceny, debout auprès d'elle et en la regardant

avec une flamme étrange dans les yeux, je ne reviendrai pas sur les sentiments très complexes que vous m'avez inspirés autrefois, presque à première vue. C'est l'affaire de la jeunesse de parler beaucoup de son cœur ; les vieux risqueraient d'être maladroits ou ridicules s'ils en faisaient autant.

— Vous n'êtes pas vieux, dit Germaine, avec un élan involontaire de puérile charité féminine.

Et de fait, son visage maigre et basané frémissait en ce moment d'une émotion très jeune, encore qu'énergiquement contenue.

— Soyez sûre que là-dessus, du moins, je ne me suis jamais fait d'illusion, malgré toute la grâce que vous avez mise à me rassurer, malgré l'enthousiasme que vous montriez pour ce qu'il vous plaisait d'appeler ma supériorité. Je sentais très bien, en me mariant, qu'un homme prématurément vieilli par l'étude et par des voyages prolongés dans de mauvais climats ne fait pas preuve de raison lorsqu'il épouse une charmante fille plus jeune que lui de vingt ou vingt-cinq ans.

En disant vingt-cinq ans, il exagérait, mais

madame Danceny ne rectifia pas l'erreur, et se contenta d'étouffer un soupir de vague acquiescement.

— Que voulez-vous ? poursuivit M. Danceny, j'étais amoureux... amoureux comme on peut l'être quand on arrive à cette heure de la vie où les passions sont les plus fortes, sans leur avoir donné rien ou presque rien de soi-même.

« Bon ! pensa la jeune femme, il va se mettre, après dix ans de mariage, à me faire la cour. C'est l'effet de la jalousie, une jalousie vague, superficielle peut-être... S'il n'avait rien découvert après tout ?... S'il tâtait le terrain tout simplement pour s'assurer ?... »

Enhardie, elle interrompit avec une soudaine malice :

— Oui, vous aviez eu jusque-là autre chose à faire... Vous aviez l'unique passion des choses mortes... Une passion à laquelle vous êtes revenu depuis.

— J'ai cru, répondit-il, sans s'irriter, pouvoir concilier deux amours... Et vous ne m'en avez jamais fait de reproche avant aujourd'hui.

— Certes non, répliqua-t-elle, je respectais

la priorité des choses mortes, vous sachant gré de ne pas me témoigner trop haut, de votre côté, le dédain où vous teniez mon humeur futile.

— Moi, du dédain ! J'adore les femmes vraiment femmes au contraire; c'était mon plaisir que de vous voir passer avec votre gaieté d'oiseau, en lustrant vos jolies plumes fraîches, au milieu de mes bouquins, de mon bagage de pédant, de ce que vous appelez si bien des choses mortes; par le contraste, elles donnent encore plus de prix à ce qui est vivant.

— Mes jolies plumes ! Vous voyez bien, vous croyez parler d'une perruche, mais pourquoi en parlez-vous au passé, s'il vous plaît, comme si elle était, elle aussi...

— Morte, voulez-vous dire? C'est qu'elle l'est, en effet, répliqua M. Danceny.

Et il commença d'arpenter la chambre à grands pas, tandis que Germaine retombait dans ses perplexités, dans ses terreurs.

— Je parle de ce qui était, de ce qui ne sera plus, — disait-il, tout en marchant de long en large, comme pour donner le change à une agitation que révélaient des mouvements sac-

cadés, des gestes brusques. — Il vaut mieux, vous avez raison, ne pas m'attarder à ces détails inutiles. Tout ce que je voulais dire, c'est qu'à l'époque où je vous ai choisie comme l'unique femme qui pût me plaire, beaucoup d'excellentes amies à moi, voyant que j'étais disposé à jeter l'ancre, après mes courses errantes aux quatre coins du monde, m'avaient proposé des partis plus raisonnables à leur gré. J'ai toujours répondu que je considérais l'entrée d'une femme dans ma vie comme l'épanouissement miraculeux d'une fleur dans le désert, que je la voulais à tout risque jeune et belle, ne lui demandant que d'accepter le rôle souriant d'idole. Mes recherches m'avaient conduit à ne rien adorer si je m'intéressais à tout. Eh bien! il me fallait quelque chose comme une religion intime; j'en avais faim et soif. Cette religion, vous en avez été l'objet. Je ne m'abusais pas, je vous le répète; je savais que les grands bonheurs se paient, que j'aurais peut-être quelque peine à défendre le mien, je savais qu'un enthousiasme sentimental de jeune fille n'était pas pour résister longtemps à la disproportion de nos âges ni à la différence pro-

bable de nos goûts. Mais j'étais homme à me contenter d'une grande amitié, après avoir joui, tant qu'il durerait, du mirage délicieux de l'amour. Pour ce mirage que je vous ai dû, je resterai, quoi que vous fassiez, reconnaissant jusqu'à la fin.

Comme elle se taisait, un peu émue, il reprit en s'arrêtant tout à coup devant elle :

— Voyons, Germaine, vous rappelez-vous mes paroles le jour où je vous ai donné cette bague de fiançailles que vous portez là ?

Et il touchait, sur sa main dégantée, une pierre antique enchâssée dans un simple anneau d'or, qui s'effaçait parmi d'autres bagues plus riches et plus brillantes.

— Comment voulez-vous que, dans un moment aussi pénible que celui-ci, je me rappelle rien ? dit-elle en baissant les yeux pour ne pas rencontrer les siens.

Ils étincelaient plus que jamais, les yeux sombres de M. Danceny, sous les épais sourcils qui coupaient d'une ligne noire son vaste front dégarni de cheveux.

— J'aiderai donc votre mémoire, dit-il. Ce jour-là, j'ai promis de vous aimer de toutes

les manières, comme un mari et comme un père. Voilà pourquoi je vous reproche tant de dissimulations indignes de vous et de moi.

— Mon Dieu, que pouvais-je dire? balbutia-t-elle en se demandant avec stupeur s'il lui reprochait tout de bon de ne l'avoir pas pris pour confident de son amour pour un autre.

— Oh! rien en effet que je n'aie vu à mesure.

Et il se mit à lui raconter dans leurs moindres détails un certain nombre d'incidents récents, très significatifs, quoique sans gravité en eux-mêmes, qu'il semblait n'avoir jamais remarqués.

— Il eût été difficile de ne pas tirer de ces faits et de quelques autres encore la conclusion qui s'impose aujourd'hui, ajouta-t-il en s'asseyant délibérément auprès d'elle : M. de Lavaur vous aime et vous l'aimez.

Non, Germaine n'était ni fausse, ni hardie au fond, car à ces mots elle s'avoua coupable, en cachant entre ses deux mains son visage empourpré. Il lui parut qu'une voix lointaine

ajoutait à travers le bruit du sang qui sifflait dans ses artères :

— Ceci étant, je ne sais qu'un seul parti à prendre pour sauvegarder notre dignité à tous, et c'est sur ce parti que j'ai besoin de m'entendre avec vous.

Quel parti? Sans doute la reléguer dans un couvent. A quel autre parti pouvait-il faire allusion? Tout lui était égal du reste, sauf cette honte présente qui lui donnait la sensation d'être toute nue sous un regard critique, impitoyable.

— J'ai voulu douter, disait la voix de ce justicier bizarre qui faisait durer si longtemps son supplice, j'ai attendu, j'ai épié, j'ai compté sur un effort de votre vertu, sur la loyauté de ce jeune homme accueilli chez moi comme un ami; je n'ajouterai pas que j'ai souffert beaucoup; ceci est sans intérêt. Parlons de vous seule. Puisque vous n'avez pas su dominer cet entraînement, il était sans doute irrésistible.

— Vous ne croyez pas que j'y aie cédé, du moins! s'écria Germaine, oubliant qu'au moment même elle côtoyait l'extrême bord du précipice.

— Qu'appelez-vous céder ? demanda-t-il d'une voix brusque, avec une explosion soudaine de colère. Ce sont les dernières des femmes qui, dans l'abandon d'elles-mêmes, établissent des nuances, des distinctions, des degrés. Je fais plus de cas, je vous jure, de la malheureuse qui, entraînée par son tempérament ou son imagination, se donne du premier coup, dans un accès de folie, et qui montre, en se perdant, le genre de courage qu'il faut pour le suicide. Quant aux casuistes qui accordent ceci, refusent cela, et gardent à leur mari un reste de fidélité dont elles lui font l'aumône... si elles savaient le mépris qu'inspirent de pareils manèges à l'homme qu'elles croient épargner et à celui auquel faiblement elles se disputent, ces lâches créatures sans honneur et sans courage, également incapables de vertu et de passion, ne prendraient pas tant de peine !

Était-ce bien lui, était-ce bien un mari indifférent qui parlait avec cette énergie et qui lui broyait le poignet de ce geste emporté ?

Il la lâcha et changea de ton par un violent effort.

— Certes, reprit-il, vous n'avez rien de

commun avec ces femmes-là, vous êtes incapable d'infâmes compromis, autant que de ce qu'on appelle la dernière chute; mais la seule pensée du combat que vous pouviez avoir à livrer contre vous-même m'a quelquefois torturé. Quand vous accusiez ces innocents Achéménides de me donner des distractions dans le monde, je pensais peut-être à tout cela. Je me disais : « Elle ne m'appartient plus. » Et j'étais éperdument tenté de jeter à la porte le larron qui était venu convoiter mon bien, qui s'en était emparé de fait le jour où il avait, si peu que ce fût, occupé la pensée de ma femme. Mais quand je l'aurais chassé de chez moi, eût-il pour cela perdu sa place dans votre cœur? A quoi bon vous imposer d'être l'un et l'autre très malheureux quand il y avait un moyen simple et pratique de vous rendre libres?

— Un moyen? répéta machinalement Germaine.

— Oui; comment n'y avez-vous pas pensé? Vous voyez cependant tous les jours l'annonce de quelque divorce. De plus en plus la nouvelle loi fonctionne. On en usait timidement au

début; elle est maintenant presque à la mode.

— Mais... bégaya Germaine, éblouie et terrifiée tout ensemble par la perspective qui s'ouvrait devant elle, il faut des preuves...

Elle savait confusément que le divorce ne s'obtient qu'à la suite d'un procès. Prétendait-il se venger ainsi, la couvrir de honte?

— Vous voulez dire que vous n'avez pas de torts suffisants, dit M. Danceny sans ironie apparente. Fiez-vous à moi pour tout arranger.

Elle le regardait, toujours stupéfaite.

— Vous serez, répéta-t-il, sans que le moindre blâme vous atteigne, maîtresse de votre sort, et l'avenir pour vous est long... Vous me pardonnerez donc le passé sans trop de peine.

Elle joignit les mains, trouvant son arrêt magnanime autant qu'inscrutable et ne sachant ce qu'elle devait faire, repousser sa générosité suspecte, ou bien le remercier, le bénir. Il lui paraissait grand, plus grand que nature.

— Le meilleur côté du divorce, poursuivit M. Danceny, comme s'il eût parlé d'un cas qui ne le concernait en aucune manière, c'est la suppression forcée de beaucoup de choses atroces qui autrefois s'imposaient : la trahison

des complices, les lâchetés de l'amant, les vœux homicides qu'une femme liée à jamais pouvait former pour sa délivrance, les vengeances sanglantes, les crimes dits passionnels. Tout cela devient sans but et sans excuse. Pourquoi me tromperiez-vous? Pourquoi tuerais-je M. de Lavaur? Pourquoi ce brave garçon serait-il réduit à venir rôder dans ma maison, comme un voleur? Le divorce est là qui arrange et simplifie tout.

Épouser Pierre! Germaine n'y avait jamais songé. Mais cette idée s'emparait vivement de son imagination à son insu, malgré le sacrifice si noblement accompli par cet homme qui valait mieux que lui, mieux qu'elle, mieux que qui que ce fût au monde. — Les paroles de la lettre lui sonnaient dans l'esprit : « Tout plutôt que de ne plus vous voir! Je ne peux vivre sans vous! » Quelle joie il ressentirait quand elle lui dirait : « Rien ne nous séparera plus. Prends-moi, je suis à toi seul. »

Mais la pensée qui l'empêchait pour son compte d'être heureuse, qui lui broyait le cœur comme dans un étau, se fit jour, presque malgré elle. Les yeux baignés de grosses

larmes, qui ne demandaient qu'à déborder, elle murmura :

— Mais vous, mon ami, mais vous ?

— Oh ! ne craignez rien, dit M. Danceny, se méprenant sur son inquiétude. Moi, j'ai encore affaire du côté de Persépolis. Vous pensez bien que je ne vous exposerai pas à l'ennui que doivent éprouver certaines divorcées, lorsque, au bras de leur nouveau mari, elles se trouvent tout à coup face à face avec l'ancien, Non, nous ne donnerons pas la comédie au monde. Et je le connais, le monde ! Il sera pour vous, contre moi, sans discussion. Il n'aime pas ceux qui ne tiennent point à lui, et qu'il n'a jamais réussi à comprendre. Je m'attends donc à être condamné lestement. On dira : « Rien ne peut étonner de la part d'un tel original. » Ce sera là mon épitaphe. Vous seule, Germaine, vous saurez que je vous ai tenu parole : j'aurai été votre ami jusqu'au bout.

Un mélange de sentiments divers, qu'elle n'aurait su analyser ni même reconnaître, la fit éclater en sanglots.

— Mon enfant, dit avec bonté M. Danceny,

je vous demande la permission de vous laisser, après cette scène qui nous a certainement un peu secoués tous les deux. On ne prend pas sans trouble d'aussi graves résolutions. Je sors... mais que cela ne vous chasse pas de cette chambre... Restez chez moi si vous voulez... chez vous, jusqu'à nouvel ordre.

Il marcha vers la porte, puis, avant de l'ouvrir, se retourna comme s'il eût oublié quelque chose :

— Vous êtes plus riche que lorsque vous m'avez épousé. Je n'ai pas été trop mauvais administrateur de vos biens. Pourtant ce n'est pas ce qu'on appelle une fortune... Mais je ne fais point à M. de Lavaur l'injure de croire qu'il se préoccupe de ces questions d'argent.

Elle non plus n'admettait pas cela, n'ayant jamais songé de sa vie à l'argent, que pour le dépenser.

IV

Restée seule, Germaine s'abîma dans une sorte de stupeur; elle était physiquement brisée, hors d'état de comprendre sa situation nouvelle, et si embarrassée de cette liberté qui s'offrait *ex abrupto*, qu'elle restait hésitante devant la porte ouverte, comme un oiseau longtemps captif à qui l'on permettrait de s'envoler.

Très certainement la surprise l'emportait chez elle sur la joie. Avant cette foudroyante explication, elle s'était sentie presque justifiée par la nécessité d'esquiver la surveillance d'un tyran, — car le mari le moins

sévère est toujours, quoiqu'en eût dit M. Danceny, un tyran pour la femme qui ne l'aime plus. Maintenant, — contradiction bizarre, — elle reculait presque devant des démarches devenues permises et sans péril possible. L'attrait du fruit défendu étant supprimé, le roman, tout près de mal tourner, allait sans transition prendre un caractère vertueux. Quel changement! Nul obstacle ne séparait Germaine d'un avenir improvisé de toutes pièces et dont elle n'avait pas eu le temps de se faire la moindre idée : ces secondes noces sans veuvage, l'amant transformé en mari, le péché entrevu remplacé par un devoir nouveau qui s'imposait! Il y avait là de quoi dérouter un cerveau plus solide que le sien. Elle ne pouvait encore s'y arrêter ; c'était trop soudain, trop extraordinaire. En revanche, elle réalisait beaucoup plus nettement la rupture avec le passé : elle pensait à M. Danceny beaucoup plus qu'à Pierre : son étrange clairvoyance lui inspirait une admiration mêlée de crainte. Et, comme il l'avait aimée, pauvre homme, — tout autrement qu'elle ne l'avait cru! Comme il l'aimait encore pour s'effacer ainsi! Oh!

celui-là ne ressemblait à qui que ce fût au monde...

Elle sentait déjà que Pierre, se montrât-il le meilleur des époux, n'égalerait jamais son premier mari. Cette minute d'abnégation surhumaine valait à elle seule des années de dévouement ordinaire. M. Danceny passait d'emblée au premier rôle, au rôle héroïque. Oui, mais avec Pierre ce serait le bonheur, l'inclination réciproque, le parfait accord des goûts, la sympathie sur tous les points, — ce serait l'amour...

Le grand cartel, accroché au mur du cabinet, sonna six fois, d'un ton sec et impérieux, comme pour la réveiller. Six heures ! Où avait elle la tête? Quelle sottise de s'oublier là, dans ce fauteuil, à rêver inutilement ! Il fallait que Pierre fût averti sans retard. Peut-être le trouverait-elle encore là-bas, à la Muette. Il avait dit qu'il s'obstinerait... Écrire?... Non, elle n'aurait su comment s'y prendre pour expliquer, la plume en main, ce qu'il lui était encore presque impossible de concevoir. Et dans l'intervalle, grand Dieu, il pourrait venir! Les convenances exigeaient qu'il ne remît

jamais le pied dans cette maison qu'elle-même comptait bien quitter pour toujours le lendemain.

Précipitamment elle sortit, non pas avec le trouble qu'elle eût éprouvé en courant dès l'heure convenue au criminel rendez-vous, mais avec la hardiesse d'une femme qui n'a plus rien à ménager, rien à cacher. Elle oublia de nouer autour de son chapeau la double voilette préparée à cet effet, elle n'alla pas prendre dans le salon une grande mante qu'elle y avait laissée, sorte de domino léger qui devait dissimuler sa taille et sa toilette. A quoi bon? Montant dans le premier fiacre venu, elle nomma, sans se soucier qu'un passant pût l'entendre, le réduit mystérieux où elle allait pénétrer pour la première fois.

Chemin faisant, madame Danceny était à cent lieues des pensées qui accompagnent d'ordinaire un pareil voyage en dérive. Le divorce, cette admirable institution rétablie depuis peu, avait tout légitimé à ses yeux, bien qu'il ne fût encore, pour ce qui la concernait, qu'à l'état de projet; mais le consentement du principal intéressé donnait, pensait-elle, à ce projet

toute la valeur d'un fait accompli. Curieuse, elle se demandait comment son mari allait s'y prendre pour répondre aux exigences de la loi. Tandis que le fiacre roulait lentement, elle déplia une fois de plus le petit billet froissé dans son corsage : « Tout, plutôt que de cesser de vous voir... Je ne puis vivre sans vous... »

Germaine se dit : « Il n'en pensera pas si long, il sera heureux. »

Elle évoquait, pour se représenter ses transports, ceux de ses héros préférés, les héros de George Sand. Le divorce n'existait pas alors, mais aucun amant n'hésitait néanmoins à prendre la responsabilité d'une existence brisée. On emportait au bout du monde avec enthousiasme une femme délivrée par la fuite ou par le scandale. C'était la honte pourtant, et au fond le désordre... Combien valait-il mieux avoir recours à une loi secourable, épouser tout simplement, sans rompre avec le monde, sans choquer les convenances ni la morale ! Puis la figure d'un ami de son grand-père, un vieux M. de Sainte-Marthe, lui revint dans l'esprit ; elle ne l'avait connu que tout blanc, tout cassé, un peu ridicule ; mais on racontait

l'étonnante prouesse de sa jeunesse. S'étant épris en voyage, passionnément et à première vue, d'une belle jeune femme mariée à un négociant du Midi, il avait proposé à la dame de l'enlever. Elle y consentit et, le jour fixé pour leur fuite, vint au rendez-vous, suivie de ses quatre enfants qu'elle prétendait ne pas abandonner. Que fit M. de Sainte-Marthe ? Il enleva bravement tout le monde. Germaine se rappelait avoir raconté ce trait à Pierre, qui s'était borné à répondre d'un air pénétré : « Il l'aimait bien ! »

Mais l'avenir pourtant ? Car enfin ces gens-là se mettaient au ban de la société !... Conclusion : le divorce était un grand progrès, un progrès nécessaire.

Enfin le cheval poussif s'arrêta devant une porte cochère battue par les intempéries des saisons, ce qui donnait à l'immeuble un aspect abandonné. Cette porte reliait deux corps de bâtiments composés d'un rez-de-chaussée, d'un entresol et de lucarnes en pierre, le tout assez délabré. Lorsqu'elle sonna, l'un des battants, entre-bâillé avec précaution, permit d'apercevoir, au fond de la cour, un joli petit édifice

à fronton triangulaire orné de figures en relief, au-dessous desquelles courait une guirlande de pampres et d'amours. Derrière les hautes fenêtres à volets clos, on devinait toute l'élégante décoration aux lignes droites, élancées d'une petite maison du plus pur Louis XVI, que les démolisseurs avaient respectée par miracle. Cette apparence de *folie* choqua madame Danceny dans les dispositions singulièrement morales où elle se trouvait. Les galants souvenirs qu'abritaient ces murs salpêtrés n'avaient rien de commun avec sa propre aventure.

— Monsieur Pierre? dit-elle, comme il était convenu, au cerbère en lunettes qui semblait disposé à défendre la porte plutôt qu'à l'ouvrir toute grande.

Il lui jeta un coup d'œil significatif, qui la fit rougir ; elle songeait aux affronts qui l'eussent menacée si son mari n'y eût mis bon ordre.

— Monsieur Pierre est parti tout à l'heure, répliqua-t-il d'un ton rogue, qui impliquait : « Croyez-vous que mon locataire soit fait pour rester indéfiniment aux ordres d'une petite dame? »

Voilà ce que c'est que de prendre des airs de mijaurée et de se raviser trop tard. On se casse le nez !

Dieu merci, ces tacites insultes lui seraient épargnées dans l'avenir ! Mais il fallait qu'elle vît Pierre. Où le trouver ? Serait-il rentré chez lui ? Irait-elle l'y chercher tout de suite ? Valait-il mieux attendre le lendemain, s'annoncer ?...

— Vite ! dit-elle au cocher, qui, comptant attendre longtemps, s'était mis à lire son journal. Vite !

— Où donc, si vite ? demanda-t-il en maugréant.

Elle ne savait que répondre, n'ayant pas encore pris son parti.

— Remontez l'avenue droit devant vous, dit-elle enfin, tandis qu'il repartait au pas.

Si lente que fût son allure, il rattrapa près de l'Arc de Triomphe un passant, dont la vue fit pousser une exclamation de soulagement ineffable à madame Danceny, toujours indécise sur ce qu'elle devait faire.

Pierre s'en retournait de fort mauvaise humeur, dévorant un cigare plutôt qu'il ne le

fumait, pestant contre les hésitations et les repentirs des femmes du monde, et se promettant bien de faire payer tôt ou tard à celle-là son inconcevable caprice. Une journée perdue... deux heures dépensées à écouter de loin le bruit des voitures, à guetter comme un imbécile derrière les rideaux. C'était trop ridicule !

Tout à coup, il s'entendit appeler :

— Monsieur de Lavaur ! Pierre !

Rêvait-il ?... Cette tête à la portière d'un fiacre piteux entre tous les fiacres, tiré par une haridelle boiteuse !

— Eh ! là-bas ! arrêtez, qu'on vous dit ! ricana le cocher.

Il jeta son cigare, s'élança, non sans avoir préalablement regardé autour de lui pour s'assurer qu'il ne passait personne de connaissance. A cette heure, on pouvait compter d'un coup d'œil les équipages en retard qui rentraient.

— Vous ! s'écria-t-il, tandis qu'elle ouvrait la portière, vous ! Est-ce possible ?... Ah ! que vous m'avez tourmenté !

— Montez, mais montez donc, dit-elle avec impatience, en lui faisant place auprès d'elle.

— Eh bien? dit le vieux cocher toujours goguenard, de quel côté que nous allons maintenant?

— Au Bois, expliquez-lui... du côté du Jardin d'acclimatation, dit précipitamment madame Danceny. Au Jardin d'acclimatation, cria-t-elle sans attendre qu'il obéît.

« C'est amusant! pensa Pierre. Quand donc vais-je dîner, moi? »

Il avait, à travers son dépit, projeté de dîner au club, pour assister ensuite à la première représentation du nouveau ballet. Chaque chose doit venir en son temps, et il est des heures où la félicité des dieux elle-même semblerait inopportune. Du reste, ce fiacre sordide ne promettait rien de bon, ni la physionomie non plus de madame Danceny. Elle avait les joues rouges, un peu de fièvre dans le regard, et il était clair qu'elle avait pleuré.

Instinctivement il abaissa de son côté le store rouge.

— Oh non! pas cela, de grâce! s'écria-t-elle très nerveuse. Rien ne m'a jamais fait horreur comme ces ignobles stores, quand par hasard je les voyais passer.

— Je partage votre sentiment, mais la prudence...

Elle eut un geste intrépide qui signifiait : « Nous n'avons plus à compter avec la prudence maintenant. » Sa propre audace lui semblait surprenante, l'extraordinaire nouveauté de la situation l'absorbait aux dépens de tout le reste.

Pierre cependant s'était quelque peu ressaisi. Il lui baisait les mains en répétant :

— Si vous saviez toutes les choses folles et cruelles qui m'ont traversé l'esprit !

— Ah ! vous n'avez rien pu supposer qui approche de la vérité, gémit-elle, tandis qu'il essayait de l'entourer de ses bras.

Mais elle se dégagea d'un air qui lui fit sentir combien cette prétention était intempestive. Il se borna donc à demander très bas :

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?

— Il est arrivé que mon mari sait tout.

— Déjà ? s'écria Pierre inconsidérément. Vous aurez laissé traîner ma lettre ?...

— Votre lettre est là, dit madame Danceny en tirant de son gant la pièce accusatrice et en la déchirant pour plus de sûreté.

— Mais alors...

— Alors, répéta-t-elle comme irritée qu'il ne devînât pas tout de suite, — alors... il sait... il a toujours su. Nous ne l'avons pas trompé un seul jour. On ne trompe pas, voyez-vous, un homme tel que lui.

— Vraiment ? dit Lavaur abasourdi. Eh bien, je ne l'aurais pas cru jaloux. Il s'entend joliment à dissimuler. Et il vous a fait une scène, ce vieux nécromant ! Et vous n'avez pas pu vous échapper, pauvre petite ! Mais, en somme, il ne peut avoir que des soupçons très vagues, les preuves lui manquent. Tant qu'il n'y a pas de preuve, le plus mauvais cas est niable ; n'oubliez jamais ce principe élémentaire.

— Je n'ai pas songé une seule minute à nier, déclara-t-elle ; d'ailleurs, c'eût été bien inutile.

Il la regarda de plus en plus stupéfait :

— Vous avez avoué ?... Quoi ? Mais quoi ? Car enfin, malheureusement pour moi, chérie, vous conviendrez que nous n'avons pas grand' chose à nous reprocher.

— Ah ! Pierre, je me juge plus sévèrement

que cela, et les dernières heures que je viens de passer ont été terribles !

— Il vous a mise à la torture avec ses questions ?

— Lui ?... Par exemple ! Il ne m'a rien demandé. C'est le plus noble, le meilleur des hommes ! Il ne m'accuse pas, il comprend, il...

— Alors, tout se passera entre lui et moi, dit Pierre avec l'intrépidité d'un tireur émérite. Si vous êtes sauve, qu'importe le reste ? Soyez tranquille, je le ménagerai, reprit-il en souriant à la seule pensée de l'inégalité du combat.

Il eût été naturel de répondre : « Mais il n'est nullement question de vous mesurer avec mon mari. Le divorce est là pour tout arranger. Grâce à lui, je vous appartiens. »

Explique qui pourra la crainte qui arrêta Germaine. Elle voyait Pierre si loin de la réalité, si peu préparé à cette solution radicale qu'elle apportait ! Et, en même temps, il lui semblait que sa vie à elle était suspendue au premier regard, au premier geste qui accueillerait les paroles hésitantes sur ses lèvres.

— Ah ! murmura-t-elle, il faut m'aimer,

Pierre, il faut m'aimer beaucoup pour que je me pardonne!

— Je vous aime beaucoup, je vous aime trop, et ce sera toujours ainsi, répondit-il en l'attirant contre lui avec force.

— Ah! Pierre, dans cet abominable fiacre! dit-elle pour justifier un mouvement de résistance involontaire.

— Le fiacre ou autre chose, tout vous est prétexte...

— Non, je vous en prie, non... pas aujourd'hui, pas ici surtout! Nous avons la vie, la vie tout entière devant nous.

— La vie tout entière! murmura-t-il en resserrant son étreinte, quoique l'horrible vulgarité de ce tête-à-tête ambulant le frappât lui aussi.

Et Germaine pensait :

« Au fait, ne sommes-nous pas maintenant l'un à l'autre pour jamais? »

Cependant ces mots qu'une voix inquiète semblait prononcer au plus profond d'elle-même avaient l'accent d'une condamnation plutôt que d'une caresse. Peut-être faut-il admettre la vertu des pressentiments.

Elle répétait en s'essuyant les yeux :

— Non... il me semble, malgré ce qu'il m'a dit, que ce sont là encore des offenses envers lui. Attendez... attendez que je sois votre femme.

— Ma femme ? Vous l'êtes, chérie, puisque je vous aime et que vous m'aimez...

— Si nous descendions ? interrompit Germaine. Il y a des choses que jamais, je le sens, je ne pourrai vous dire dans ce fiacre. Son souvenir resterait mêlé trop désagréablement... Ce serait odieux !

En parlant, elle frappait la vitre du bout de son ombrelle pour enjoindre au cocher d'arrêter.

Pierre, un peu soucieux, regarda sa montre :

— Vous êtes pressé ?...

— Moi ?... Que puis-je avoir à faire ? Je voulais seulement vous rappeler l'heure...

— Oh ! personne ne m'attend... personne jamais ne m'attendra plus.

Et tandis que, stupéfait, il l'interrogeait du regard, elle tourna elle-même le bouton de la portière, sauta sur la route déserte, puis s'enfonça rapidement sous l'ombre des arbres, dans le petit sentier qui conduit à l'île des

Cèdres, l'endroit le mieux caché du bois, bien connu, par conséquent, de tous les amoureux.

— J'en ai-t'y amené par ici ! pensait philosophiquement le cocher. Dire qu'ils ont tous la même idée !

Pierre cependant interrogeait sa montre :

— Elle me fera manquer le premier acte ! Et il paraît que c'est le plus joli.

La réponse mystérieuse de madame Danceny augmentait son inquiétude. Quelque chose avait dû se passer qu'il ne savait pas encore.

— Quoi donc? demanda-t-il en la rejoignant.

Et il ajouta :

— Vous pleurez?... — Car la mélancolie du crépuscule verdâtre sous les pins qui longent la petite rivière avait paru gagner Germaine. Elle portait son mouchoir à ses yeux.

Dans le silence et la solitude, troublée seulement par les derniers gazouillis des oiseaux, il l'entoura de son bras une fois de plus :

— Pourquoi pleurer? Est-ce donc ce duel qui vous effraie? Quand je devrais payer de tout mon sang...

Elle l'interrompit presque avec impatience :

— Dieu merci, vous ne courez aucun danger... Pardonnez-moi mes larmes... Tout cela est venu si vite. Se trouver libre, maîtresse de recommencer sa vie à l'heure où l'on se croyait tout simplement perdue...

— Libre ? répéta-t-il en la laissant se dégager. Êtes-vous bien sûre que ce prétendu pardon qu'on vous accorde n'est pas un piège tendu pour nous mieux espionner ? Ce n'est pas à moi de vous reprocher la grosse imprudence que vous avez commise, ma Germaine, en venant ici après la catastrophe, mais rappelez-vous qu'à l'avenir nous devons redoubler de précautions : tenez-vous sur vos gardes, chérie...

— Quel intérêt aurait-il à cet espionnage, puisqu'il sait, puisqu'il prend tout sur lui ?... Mais vous avez raison, nous devons éviter de nous rencontrer, pendant que se poursuivra l'enquête.

M. de Lavaur devint très pâle :

— Vous seriez menacée d'une séparation ?... Mon nom y serait mêlé ! Et vous appelez cela sortir sauve du désastre ?

— Oh ! rien ne me menace, ni vous non plus, répéta Germaine, étonnée de la lenteur qu'il mettait à comprendre. Ce sont les formalités du divorce... Le jugement sera prononcé contre M. Danceny... Il y consent, il le veut... N'est-ce pas sublime ?...

Au mot de divorce, M. de Lavaur s'était arrêté brusquement.

— Expliquez-vous à la fin ! Que signifie ?... Que voulez-vous dire ? balbutiaient ses lèvres tremblantes.

— Je veux dire que je puis sans remords disposer de moi-même, répliqua madame Danceny aussi pâle que lui, je veux dire que je n'ai plus que vous au monde...

Et elle tendit ses deux mains comme pour lui consacrer cette liberté reconquise. Comptait-elle le voir tomber à genoux devant un pareil don ? Si la pauvre femme était naïve à ce point, sa confiance fut trompée. Tous les traits de M. de Lavaur s'étaient contractés ; sa physionomie ouverte avait pris une expression dure dont elle ne l'eût jamais cru susceptible. Il essaya de masquer son émotion sous un sourire contraint :

— Tout cela, n'est-ce pas, est une épreuve, une plaisanterie?

— Une épreuve peut-être, répondit-elle en appelant à son secours la dignité dont elle était capable ; mais quant à une plaisanterie... Je ne crois pas que l'on puisse rien imaginer de plus sérieux.

Un banc se trouvait là, elle s'y assit et lui fit signe de se placer auprès d'elle ; puis, sans le quitter du regard, avec un serrement de cœur qui devenait plus atroce de minute en minute, elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et son mari, exaltant le rôle magnanime de celui-ci à mesure qu'elle le comparait au triste personnage que faisait Pierre en ce moment. Il y avait entre eux toute la longueur du banc. L'amant, si emporté tout à l'heure dans les manifestations de sa tendresse, écoutait, le sourcil froncé, l'ironie à la bouche.

— Oui, oui, murmura-t-il, avant qu'elle eût achevé, comme s'il se répondait à lui-même, oui, c'est un malin décidément.

— Un malin ? répéta-t-elle scandalisée.

— Comment ne comprenez-vous pas, ma

pauvre enfant?... (Et Pierre se jugeait bien bon de la traiter en ingénue.) Il vous force ainsi à me congédier, sachant de reste que vous n'accepteriez jamais la situation inadmissible faite à une femme par cette sorte de mariage.

— Vous trouvez que... l'union libre lui en fait une meilleure? demanda-t-elle d'un ton chargé de mépris.

Mais il n'y prit pas garde et répondit avec la force que donne une conviction fondée sur le bon sens :

— Parbleu! à la condition, bien entendu, qu'elle soit cachée. Et encore! Nous pourrions nommer, n'est-ce pas, vous et moi, plus d'une femme dont les amours sont connues de tous, sauf de leur mari, et tolérées à merveille, presque consacrées par l'opinion, tandis que vous chercheriez en vain dans notre monde une divorcée...

— Votre monde n'est pas le mien, répondit madame Danceny, le reléguant, de très haut, dans le faubourg Saint-Germain, auquel il se piquait d'appartenir.

— Je sais que vous êtes un peu plus libre

penseuse qu'il ne convient, dit Pierre d'un air d'admonestation douce, qui la fit sourire douloureusement. Mais, au fond, malgré cela, nous sommes du même avis.

Comme elle ne répondait pas :

— Malin, je le répète, reprit-il en revenant à M. Danceny, puisqu'il a trouvé le secret de capter votre estime, mieux que cela, votre enthousiasme, tout en vous abandonnant à un autre. Son petit arrangement vous révolterait si vous réfléchissiez, Germaine. Car enfin... une femme se donne, mais elle ne permet pas que l'on dispose d'elle, surtout quand le *on*, que diable, est un mari ! Renoncer, au profit d'un rival, à l'épouse qu'il a lieu de croire infidèle, c'est piquant, c'est nouveau, à moins que ce ne soit renouvelé de Séleucus, d'Antiochus et autres princes en *us*, qu'un entrepreneur de fouilles et d'exhumations tel que lui a pu rencontrer en Syrie ou ailleurs, poursuivit Pierre, se cuirassant de railleries et redoublant de sécheresse. Il y a une histoire de Stratonice que tout le monde a vue en peinture et qui ressemble un peu à cela. Mais nous ne sommes plus aux temps primitifs, il

faut le lui apprendre une bonne fois ! Pourquoi, pendant qu'il s'y met, ne proposerait-il pas de venir vivre en tiers, paternellement, dans notre heureux ménage ? Ce serait le comble.

Elle l'interrompit, n'en pouvant plus, et se leva avec un violent effort pour réprimer l'attaque de nerfs qu'elle sentait proche.

— Eh bien, dit-elle d'une voix défaillante qui ne ressemblait point à la sienne, mon épreuve, puisque vous avez deviné que c'en était une, a mal réussi, avouez-le.

Il se rapprocha d'elle, à demi rassuré, mais fut tenu en échec par un mouvement de répulsion sur lequel sa fatuité même ne put se méprendre. Tout en restant à distance respectueuse, il répondit d'un ton qui voulait être léger :

— J'ai tenu à vous montrer, chère folle, que je lisais dans votre jeu, voilà tout. Prendre au sérieux une pareille fable, c'eût été vous faire injure. Vous êtes bien trop spirituelle et vous avez fait du mariage une trop triste expérience pour vouloir mettre à l'amour des chaînes inutiles. Il ne peut se passer du mystère et d'un consentement réciproque qui ne

dure qu'à la condition de n'être pas obligatoire. Le mariage, grand Dieu ! Mais vous savez bien que je l'ai en horreur !

— C'est vrai, répondit-elle toujours debout et avec le même calme, je sais que vous avez refusé l'an dernier, au risque d'être déshérité par votre tante de Sirey, certaine dot de huit cent mille francs que vous eût apportée une fille de bonne maison, pas trop laide, m'avez-vous dit. Vous prétendiez aussi l'avoir refusée parce que vous m'aimiez.

— D'abord, et avant tout, répondit-il, averti que l'arme de la raillerie était maintenant du côté de cette femme pâle qui le regardait d'un œil investigateur, comme si elle l'eût vu pour la première fois.

Et c'était bien là en effet ce qu'éprouvait madame Danceny ; elle ne reconnaissait plus un Pierre de Lavaur créé par son imagination, frère des héros de George Sand. Ceux-ci avaient-ils jamais existé ? Oui, peut-être, comme M. de Sainte-Marthe lui-même ; mais comme M. de Sainte-Marthe, ils étaient de 1830. L'espèce avait disparu ; un égoïsme raisonneur avait succédé aux généreuses extravagances.

— J'ai refusé d'abord parce que je vous aimais et aussi parce que je n'avais nulle envie de me marier.

— Vingt ans, huit cent mille francs tout de suite, et l'héritage de votre tante, c'était pourtant à considérer, disait madame Danceny, en gardant la même attitude énigmatique. Comment donc serais-je agréée, moi, sans aucun avantage de naissance ni de fortune, et avec mes trente-deux ans... car vous n'y avez jamais pensé, peut-être, mais j'ai bien dix-huit mois de plus que vous.

Il y pensait depuis peu et il les voyait gravés très lisiblement, ces trente-deux ans, sur des traits ravagés par les larmes, madame Danceny n'étant pas du petit nombre de privilégiées qui savent pleurer sans pour cela s'enlaidir. Cependant, il répondit, désireux d'effacer l'impression déplorable qu'avait dû produire son évidente terreur :

— Vous êtes jeune, vous êtes à mes yeux la plus belle de toutes les femmes.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Je me demande, poursuivit-elle tout en revenant sur ses pas sans le regarder, pendant

qu'ils marchaient côte à côte, je me demande ce qu'aurait dit votre tante de Sirey si vous lui aviez proposé pour nièce une divorcée?

Il ne put s'empêcher de rire en se figurant les anathèmes de la vieille fille.

— Mademoiselle de Sirey représente à elle seule votre famille, reprit Germaine, vous lui devez donc des égards. Tout cela est très respectable et vous avez mille fois raison : rien ne peut compenser les ennuis sans cesse renaissants que suscite dans le monde dont on fait partie une situation fausse. Je suis bien aise d'avoir causé à fond avec vous. Adieu.

— Adieu ? dit-il, saisi d'une nouvelle inquiétude. Vous me permettrez bien de vous reconduire...

— Jusqu'à ma voiture, soit...

— Pourquoi pas un peu plus loin ?

— Ne m'avez-vous pas recommandé la prudence ? J'ai encore le devoir de ménager M. Danceny. De toute cette plaisanterie, — elle appuya sur le mot très amèrement, — ne retenez qu'une chose, c'est que sa maison vous est fermée à tout jamais.

— Nous nous verrons pourtant, Germaine ?...

Nous nous verrons *chez nous*, où vous savez, dit-il, redevenu suppliant.

Car, si défaite qu'elle fût ce jour-là, elle lui plaisait toujours infiniment, mais à la condition de vouloir bien rester au rang qu'il lui assignait.

Jouait-elle par hasard une énergique comédie? Ne pouvait-elle plus tout de bon compter que sur lui qui se dérobait lâchement à l'heure critique? Il n'en savait rien et eut un instant l'idée de l'apaiser, de la ressaisir coûte que coûte.

Mais si elle l'eût pris au mot?... Non, le risque était trop grand... Cependant il avait encore l'espoir de lui faire accepter un compromis quelconque.

— Je vous ai attendue si impatiemment là-bas, dit-il d'une voix tendre, en songeant à l'ennui de s'être mis en pure perte sur les bras le pavillon loué pour elle. J'étais si heureux ce matin à tout préparer dans ce nid qui vous appartient! Ne voulez-vous pas, puisque vous êtes venue, y jeter un coup d'œil? Cela ne vous retardera que bien peu.

Un frisson d'horreur la parcourut tout en-

tière à la seule pensée de ce qui aurait pu être. Elle secoua la tête, incapable de parler, et hâta le pas vers son fiacre.

— Au revoir... Vous m'écrirez, n'est-ce pas? Vous réglerez l'avenir. Vous savez que je reste à vos ordres en toute circonstance, que vous ne serez jamais aimée comme je vous aime.

Le baiser qu'il essayait de lui donner glissa sur ses cheveux. Elle balbutia : « Merci... Adieu... » sans savoir ce qu'elle disait et sortit, en courant, de l'obscurité croissante qui s'épaississait sous les arbres. Au milieu de l'allée relativement claire, elle respira, soulagée à demi; elle avait tremblé qu'il ne la retînt, elle craignait encore un peu qu'il ne s'acharnât à la suivre. Réveillant son cocher endormi, elle se jeta dans la voiture qu'elle referma brusquement, tandis que Pierre restait debout sur la chaussée dans une attitude de respectueuse politesse, son chapeau à la main, le corps plié par un salut correct.

— Ainsi, vous défendez que je vous reconduise?

D'une voix brève, elle répondit :

— Absolument... Oh ! pour rien au monde... Adieu... adieu.

Et elle donna au cocher narquois son adresse, l'adresse de son mari, ne redoutant plus rien de tout ce qui pouvait tourner contre elle, n'ayant plus peur que de M. de Lavaur ; non pas cette peur qui, lorsque nous aimons, nous vient du sentiment de notre propre faiblesse, mais la peur qu'on peut ressentir d'un ennemi dont la perfidie, l'indignité, les trahisons nous sont apparues tout à coup.

Pierre regarda le fiacre s'éloigner pendant quelques secondes, après quoi il brandit d'un geste irrité le jonc qu'il tenait à la main et le fit siffler dans l'air. Ses lèvres étaient méchamment serrées.

— Est-ce fini entre nous, oui ou non ? se demanda-t-il. Je gagerais que non ! Attendons demain matin... et les petits billets réparateurs. Mais, quant à présent, voilà ma soirée manquée ! Le temps de passer un habit... (Rumières m'aura attendu inutilement au cercle)... le temps de dîner... Dieu sait à quelle heure... — Il tira encore sa montre : — Absurde ! Rien n'est plus malsain... Je m'en ressentirai plusieurs jours !

Pierre n'eût pas été l'homme élégant qu'il était si, à trente ans, il n'avait dû compter quelque peu avec ses facultés digestives.

— Enfin je verrai toujours le dernier acte !... ajouta-t-il en philosophe qui prend son parti de l'irréparable.

V

M. Danceny avait annoncé, avant de sortir, qu'il ne rentrerait pas dîner. Dans la situation où les deux époux se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre, c'était assez naturel ; mais au soulagement qu'éprouva Germaine de se sentir seule se mêla un sentiment d'abandon absolu plus affreux cent fois que la mort, pensait-elle. A combien de peines éphémères l'a-t-on préférée, en passant, cette mort qui est l'unique malheur sans remède ! La pauvre Germaine ne manqua pas à la tradition de tous les affligés. Elle souhaita de mourir, elle songea au suicide, puis, n'étant qu'une femme, elle

donna un dérivatif à ses sombres pensées, elle écrivit. L'encre et les larmes se brouillaient sur le papier glacé où madame du Luc ne put lire le surlendemain qu'avec beaucoup de difficulté :

« Ma chère Marianne, comme tu avais raison ! J'ai été bien aveugle, bien coupable, mais le châtiment que je me suis préparé dépasse pourtant ma faute. Oh ! que ne donnerais-je pas pour te tenir là, près de moi, pour me confesser à ta raison, à ta douceur et pour recevoir les conseils que tu aurais encore, j'en suis sûre, la charité de me donner dans la situation désespérée où je suis ! Le reste de ma vie va être tout au repentir ; elle est finie, ma pauvre vie, si longtemps paisible et, — j'avais beau prétendre le contraire, — si heureuse ! Je ne me vois plus rien à faire au monde. Un mot qui me dise que j'ai encore quelque part une amie, que ta chère pitié me reste. Je meurs en attendant ! »

Elle fit porter ce billet à la poste, et commença, pour s'imposer une occupation quel-

conque, à réunir les objets qui lui étaient particulièrement précieux, des souvenirs de sa mère, des bijoux de jeune fille, résolue qu'elle était à ne rien emporter de ce qui lui venait de son mari. Tout en faisant ces préparatifs, elle se jouait à elle-même un drame douloureux où l'imagination avait encore sa part à côté de la réalité.

Lorsqu'elle eut choisi sa robe de voyage, une robe sombre et sévère en harmonie avec ce que devait être son existence future, elle entra dans le cabinet de M. Danceny, s'assit un instant à la place qu'il occupait d'habitude devant la table à écrire et, détachant quelques violettes fanées de son corsage, les éparpilla au hasard dans un *Lexicon chaldaicum* qui se trouvait là : « Tôt ou tard, pensa-t-elle, il les trouvera entre ces feuilles jaunies, et il plaindra peut-être la pauvre femme si légère qui a été un instant la joie de ses yeux. »

Elle pleura encore longtemps sur l'in-folio en parchemin dont les pages arides, qui n'avaient jamais été contemplées avec une semblable émotion, eurent l'étonnement de sentir un baiser se poser sur elles, en manière d'adieu.

Ce fut une glorieuse revanche après les malédictions que cette convertie de fraîche date avait jadis décernées à toute la bibliothèque. Germaine s'attardait devant la table où s'était si assidument penché l'infatigable travailleur qu'elle n'avait su, hélas ! ni aider ni comprendre. Elle faillit se recommander à l'intercession compatissante du Bouddha de bronze, elle qui était pourtant, — M. de Lavaur le lui avait reproché, — un peu libre penseuse. Peut-être cet ami de son mari consentirait-il à plaider sa cause ?... Ce qui semblait plus sûr encore, c'était de prier, comme on lui avait enseigné à le faire toute petite, comme priait la bonne Marianne, avec une entière simplicité de cœur. Elle pria ainsi, lorsque la crainte d'être surprise l'eut enfin décidée à rentrer dans sa chambre où elle ne put d'ailleurs trouver le sommeil.

Le lendemain matin encore, M. Danceny ne parut pas ; il était rentré tard et sorti de bonne heure, lui dirent les domestiques.

Elle se demanda, cette absence se prolongeant, s'il n'était pas capable en vérité des froids et cruels calculs que lui attribuait M. de Lavaur,

s'il n'avait pas imaginé un moyen sûr de l'expulser sans bruit, de supprimer les agitations vaines, les scènes qu'il détestait par-dessus tout : il attendait sans doute qu'elle eût quitté la place pour reprendre ses habitudes, qui seraient dorénavant celles d'un célibataire ; leur explication — bien des choses semblaient l'indiquer — avait été définitive. Germaine se rappelait la permission qu'il lui avait donnée de rester chez lui, chez elle jusqu'à nouvel ordre, et elle trouvait à cet adieu, d'abord interprété moins rigoureusement, tout le caractère d'une rupture accomplie qui ne supposait pas de nouvelles entrevues, de nouveaux pourparlers. Les moindres détails étaient réglés. N'avait-il pas fait allusion même aux affaires d'argent desquelles, sans doute, il allait charger son notaire de l'entretenir ? Tout commandait à Germaine de s'éloigner sur-le-champ, de quitter cette maison d'où sa présence d'intruse chassait l'hôte légitime. Mais où aller ? Elle n'avait plus de famille et, si repentante qu'elle fût, le couvent l'attirait fort peu. Il n'y avait pourtant pas d'autre parti à prendre : la retraite dans un cloître dont elle se représentait

les grilles et les verrous, en exagérant leur aspect sinistre. Soit, elle consentait à s'emprisonner derrière tout cela ; elle le dirait à son mari, car il fallait absolument, quoi qu'il pût avoir résolu, qu'elle lui parlât une dernière fois.

Après une mortelle journée de solitude anxieuse, elle était prête, faute de mieux, à écrire ce que vraisemblablement son juge ne se souciait pas d'entendre, quand, vers l'heure du dîner, M. Danceny entra dans le salon comme à l'ordinaire, parfaitement calme et maître de lui, en expliquant son absence de la façon la plus naturelle. Du reste, il ne paraissait point étonné de la trouver là et, à table, parla de questions générales suggérées par la lecture des journaux. Elle ne savait que répondre, comptant toujours qu'il reprendrait l'entretien au point douloureux où il l'avait laissé. La pauvre créature souhaitait et craignait à la fois d'en finir.

Cette étrange situation se prolongea entre eux pendant plusieurs jours. M. Danceny lui témoignait les mêmes égards, les mêmes soins que par le passé. Il semblait que rien ne fût changé à leur vie, sauf une nuance marquée

de réserve expectante pour ainsi dire de la part du mari et une humilité insolite, une soumission triste et douce, répandue dans toutes les manières et toutes les paroles de la jeune femme.

Pour une personne spontanée autant que l'était Germaine, ce *statu quo*, cette ignorance prolongée du lendemain représentaient le pire de tous les supplices. Réflexion faite, elle avait prémédité un plan d'attente silencieuse, impassible; mais il était trop contraire à sa nature, elle ne put le réaliser plus de trois ou quatre jours. Brusquement, tandis que M. Danceny achevait de déjeuner en face d'elle, elle produisit une lettre de madame du Luc, lettre souvent relue déjà.

— Marianne m'a écrit, dit-elle les yeux baissés sur son assiette. Je lui avais demandé... Elle me propose de venir passer auprès d'elle tout le temps que je voudrai.

— Ah! fit M. Danceny avec insouciance. Et vous comptez vous rendre à cette invitation?

— Si vous le permettez, répondit-elle, très attentive à ranger symétriquement avec sa cuiller des fraises qu'elle ne mangeait pas. Verriez-vous quelque inconvénient?...

— A cette visite? Aucun. Vous connaissez mes sentiments pour votre amie; c'est une vaillante petite personne qui a tiré le meilleur parti possible du mauvais lot qu'elle avait en ce monde. J'approuve absolument que vous la voyiez... — Il dégusta une gorgée de café. — Elle est de bon conseil, ajouta-t-il en s'essuyant la bouche.

— Oui, répliqua Germaine, d'un conseil excellent; aussi ai-je l'intention de m'en remettre à elle pour le choix de ma retraite future, à moins que vous ne jugiez à propos de m'indiquer...

— Une retraite? répéta M. Danceny en achevant son café à petits coups.

Puis il regarda très attentivement le fond de la tasse comme pour éviter de remarquer la confusion de sa femme.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut vous convenir. Mais vraiment est-ce que vous y tenez beaucoup à cette retraite, dites?... et même à ce voyage chez votre amie?...

Elle balbutia :

— Je croyais... je supposais... Vous devez être surpris...

— De quoi donc, Germaine?

— Mais que je sois encore ici, dit-elle en étouffant un sanglot.

Ils avaient fini de déjeuner. M. Danceny prit le bras de sa femme et le serra contre lui d'un air de possession tranquille, tout en passant de la salle à manger dans le petit salon.

— Qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, je vous en prie, dit-il d'une voix grave et presque tendre. Si vous croyez ne pas devoir renoncer à une intimité que je blâme, qui me peine à tort ou à raison, vous êtes libre, je vous l'ai dit, et je tâcherai de ne vous paraître jamais importun; mais si, comme j'ai pu l'espérer ces jours-ci, Germaine, il a suffi pour nous mettre d'accord de faire appel à votre raison, à votre cœur, je ne vois pas pourquoi vous formeriez tant de projets auxquels je ne suis pas mêlé.

Elle le regarda fixement. Était-il de tous les hommes le plus habile ou le meilleur? L'un et l'autre peut-être. Quoi qu'il en fût, elle ne voulut ni paraître dupe ni mentir.

— Écoutez-moi aussi, dit-elle. Je veux tout

vous raconter; après, vous ne consentirez peut-être plus à...

Une main se posa vivement sur la sienne.

— Moi, je ne veux rien entendre. Vous êtes condamnée au silence. J'ai la prétention de connaître ma femme beaucoup mieux qu'elle ne se connaît elle-même.

Il lui retira sa main qu'elle essayait de baiser et l'embrassa paternellement comme un enfant que l'on console, mais il se garda de lui dire qu'il l'avait traitée en enfant tout de bon, la poussant dans l'eau pour lui faire sentir le péril d'une noyade, la conduisant droit au feu pour lui ôter l'envie de s'y brûler, l'obligeant à toucher du doigt les fantômes trompeurs. Il avait risqué le tout pour le tout : la situation était désespérée, on n'y pouvait remédier que par une de ces tentatives désespérées aussi, devant lesquelles les grands tacticiens ne reculent pas. Veiller sur sa femme, la protéger malgré elle n'eût servi qu'à aggraver le mal; il fallait la forcer à se garder elle-même, à ouvrir les yeux, à se défendre toute seule, à trancher dans le vif. Réprimant de secrètes terreurs et des angoisses jalouses dont

il était résolu à ne convenir jamais, M. Danceny avait mis la pauvre abusée aux prises avec cet égoïsme masculin sur lequel ceux qui connaissent les hommes et la vie savent bien qu'on peut toujours compter. L'expérience avait réussi, mais en cette hasardeuse opération le chirurgien avait assurément souffert autant que la patiente.

— Je suis moins bon que vous ne pensez, mon amie, lui dit-il, un peu honteux au fond de s'être montré si malin, selon l'expression de Pierre, car je me sens une envie démesurée d'abuser de mes avantages.

— Abusez, essaya de prononcer Germaine, que la joie et le repentir suffoquaient.

— Eh bien, dans un de ces moments où l'on brûle ses vaisseaux, je vous ai confessé que j'avais envie, grande envie de retourner en Perse. Cette envie ne m'a pas quitté ; je ne me rappelle plus guère que cela de l'entretien auquel vous faites allusion.

— Ah! je comprends, vous voulez me quitter, fit Germaine reprise de défiance.

Elle s'imaginait qu'au lieu de la chasser de chez lui, il complotait de l'y laisser en son

absence, une absence indéfinie, ce qui reviendrait à peu près au même.

— Vraiment, répliqua M. Danceny, je n'y pense pas du tout, et voilà où commencent mes ambitions folles... si vous me permettez de vous le dire. Il me semblerait au contraire tout à fait délicieux de vous emmener avec moi. Nous choisirions une saison favorable, bien entendu, et je crois que le voyage est aujourd'hui beaucoup moins difficile...

Elle se jeta joyeuse à son cou en riant à travers ses larmes.

— Moi qui ne rêvais que de m'éloigner de cet affreux Paris!

— Pour un temps, reprit-il, n'exagérons rien... Paris a du bon, je vous assure. On ne travaille que là.

Ce divorce manqué finit donc par une excursion conjugale au pays de l'antique sagesse. M. de Lavaur fut oublié dès la première étape, ainsi qu'il méritait de l'être.

Après avoir flotté entre plusieurs hypothèses, il a décidé en lui-même que madame Danceny n'était qu'une coquette qui, au dernier moment, lui avait tendu un piège pour

s'esquiver. Il y était sottement tombé, tant pis pour lui. Si beau joueur qu'il fût, il avait manqué une fois d'*estomac*, comme on dit au club.

Paris. — Juin 1893.

LE TAUREAU

I

A la fin d'une journée de vendange, trois hommes se reposaient en buvant dans la métairie de Brax. L'un des trois était le métayer; vous l'auriez deviné à le voir déguster son vin du bout des lèvres, avec une évidente parcimonie ; ce vin lui appartenait, il représentait de bons écus sonnants : Noguès en était donc avare. Si le voisin Gentil se versait, au contraire, d'abondantes rasades, c'était encore moins pour reprendre des forces, — depuis le matin, il foulait dans le chai, — que pour se payer en nature, car il avait prêté jadis à Noguès six cents francs, que celui-ci, toujours

gêné, tardait fort à lui rendre. Quant à Jacquille, dit le Pistoulet, il apportait, à savourer ce bon petit vin léger au parfum de framboise, la modération qui le distinguait en toutes choses. C'était un philosophe que ce grand vieillard, sec et imberbe, au long profil anguleux, comme en peignirent les primitifs italiens, aux cheveux droits grisonnants sous le béret qui jamais ne quittait son crâne. Il vivait retranché dans ce qu'il appelait sa petite *tracasserie*, une maisonnette assez mal d'aplomb qu'il s'était construite au bord du chemin, en face du *castet* d'Engayrac, travaillant dur, n'attendant rien de personne, toujours prêt à rendre service, résolu à ne jamais monter pour la plus longue course dans un véhicule quelconque, tant qu'il pourrait user de ses jambes, riant de tout, du soleil qui brûle les champs, de la pluie qui noie les récoltes, de la grêle qui coupe les fruits. Ce rire perpétuel, un rire à lui, sans grande gaieté, mais fin, naïf et résigné à la fois, disait mieux que des paroles : « *Es atao*, c'est comme ça », le résumé par excellence de la sagesse gasconne, faite d'insouciance et de fatalisme. Elle était

bien du même terroir que le doute de Montaigne, la désillusion sereine de Jacquille, et le conduisait à passer le temps, en dépit des coups imprévus, aussi doucement que possible.

Ce soir-là, le philosophe avait bu tout juste assez pour être en verve et plaisantait mieux que n'aurait pu le faire un jeune homme avec deux ou trois jolies vendangeuses qui avaient la réplique leste. Il profitait ainsi de la chaleur passagère allumée dans ses vieux os, comme il profitait de toutes les bonnes choses de la vie, certain qu'elles feraient place très vite à la peine et au souci dont il lui semblait d'ailleurs inutile de se préoccuper d'avance. L'espèce de chevrotement qui, chez lui, était le rire, sortait de sa bouche narquoise, tandis qu'il se répandait en dictons du cru, bien appliqués pour la plupart. A Catinon, qui allait se marier, il disait : « Qui s'embarque en mer court danger de noyade » ; il rabattait le caquet de la grande Marinette, un peu trop fière, en lui apprenant « qu'homme de paille vaut femme d'or », et à Gentil, qui avait la tête près du bonnet, il répétait prophétiquement : « Celui qui se fâche paye tout. » Puis

c'étaient des anecdotes qui, pour n'être point nouvelles, n'en avaient pas moins de succès, les histoires salées où joue si souvent un rôle le fameux curé d'Aubiac, et qui perdraient trop à n'être point contées en gascon. La société ravie était suspendue au fil de ces gaillardises toujours drôles, jamais grossières, grâce au patois qui a sur ce chapitre d'intarissables ressources, grâce à l'accent, grâce au geste qui complète, souligne, et, au besoin, esquive le mot.

Tout à coup Jacquille, comme s'il se fût aperçu pour la première fois qu'un de ses auditeurs lui manquait, demanda, en s'interrompant :

— Mais où est donc Bernade?

Bernade était la femme de Noguès et la maîtresse de la borde.

— Maman est à donner le *millet* (le maïs) aux bêtes, répondirent d'une seule voix les deux petites filles, Rouseto et Janetoun.

— Je vais l'aider, dit Noguès.

Il alluma la lampe de cuivre, la vieille lampe romaine dont on se sert dans le pays, et tous les détails, mal éclairés jusque-là par

le feu, qui se mourait après avoir cuit le souper, apparurent distinctement l'espace d'une minute : le grand lit des époux sous ses rideaux de cotonnade bleue, et, de l'autre côté de la chambre, la couchette basse des enfants, le cabinet de chêne, la table longue autour de laquelle buvaient les hommes, tandis que les filles debout les agaçaient tout en servant. Sur la terre battue, que ne recouvrait ni plancher, ni carrelage, traînaient toute sorte d'ustensiles, la maîtresse de céans n'étant pas des plus soigneuses et, au milieu de ce fouillis, grouillait dans un coin quelque chose d'informe, un tas de chiffons sans couleur d'où sortaient des mèches de cheveux gris.

C'était la mère de Noguès, une très vieille femme, si vieille qu'elle ne pouvait presque plus se redresser et rampait sur le sol, à demi aveugle et impotente. On l'appelait la Togne, parce que, dans sa jeunesse, — si invraisemblable que cela parût, elle avait été jeune. — Cette ruine humaine répondait sans doute au nom poétique d'Antonia. Tout cela rentra bientôt dans la pénombre. Noguès était dehors maintenant, avec sa lampe qui fit briller la

blancheur de l'aire, bien ouverte et bien unie, comme elle l'est toujours devant chaque maison gasconne : l'aire où l'on bat le blé, où, tout en chantant, on procède à la *despeloucade*, et où sonnent en cadence les pas des danseurs qui, après l'épluchage du maïs, se reposent de leur peine par un rondeau, pendant les belles soirées d'octobre. Mais la lune n'éclairait pas cette nuit-là ; elle était cachée sous de gros nuages opaques qui formaient comme un banc de ténèbres troué subitement de loin en loin par le blanc zigzag d'un éclair silencieux. La chaleur avait été tout le jour étouffante, et maintenant l'orage se préparait derrière cette aile de chauve-souris gigantesque, éployée du côté du couchant.

Noguès hocha la tête, puis le projet d'aider sa femme lui sortit de l'esprit ; au lieu de se diriger vers l'étable qui bornait l'aire à droite, il prit à gauche et entra dans le chai.

Dès le seuil, il dut regarder à ses pieds, car la terre était partout inégale et crevassée ; avançant ainsi avec précaution, il arriva devant les deux énormes cuves cerclées de ces grosses poutres dont les fouleurs se servent

en guise d'échelle pour monter jusqu'au sommet de la montagne de raisins qu'ils veulent écraser. La vendange faite, ces espèces de degrés supportent, d'un bout de l'année à l'autre, les cannelles, les étoupes, les bouteilles et tous les outils nécessaires au vigneron. Un grand foudre, des barriques, des *comportes*, achèvent de remplir le chai toujours sombre, dans la journée même, puisqu'il n'a qu'une lucarne unique faisant courant d'air avec la porte.

Comme Noguès élevait la lampe à hauteur de son visage pour regarder les cuves, il crut être pris d'ivresse, si ce n'était de folie, et, de fait, le raisin foulé, celui surtout qui l'était depuis la veille, répandait une odeur forte à faire tourner toutes les têtes. Rêvait-il ou était-ce bien Bernade qui, de derrière les cuves, se précipitait à son cou, les bras levés, rouge, décoiffée, en désordre ? Dans cet élan brusque, elle renversa la lampe qui s'éteignit, puis elle entraîna son mari dehors en criant d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable :

— C'est lui ! C'est lui, *lou démoun*, *lou fatchillé!* (C'est le diable, c'est le sorcier !)

Au même instant, comme pour souligner ces étranges paroles, un premier coup de tonnerre ébranlait le chai.

— Où donc, mille *dioux !* demandait Noguès en bégayant. Où le vois-tu, ce sorcier, tonnerre de Diou ?

Mais elle ne répondait pas plus que si elle eût perdu l'esprit. Elle l'avait saisi à bras-le-corps, dans sa terreur, apparemment pour se protéger contre le malin ; comme elle était grande et forte, lui chétif et de petite taille, ils tombèrent ensemble, Bernade se tordant en proie à une furieuse attaque de nerfs. Le bruit avait attiré Gentil et le Pistoulet ; les femmes suivaient à distance avec des cris.

Bernade, ayant cependant desserré son étreinte, Noguès en profita pour courir droit sur une ombre qui venait de sortir furtivement du chai.

— Mort au *fatchillé !* cria-t-il.

— Mort au sorcier ! Tuons le sorcier ! répétèrent les deux autres sans s'inquiéter de comprendre davantage.

Et Jacquille, à demi goguenard, bien qu'il se gardât de contredire, partit de toute la

vitesse des longues échasses que lui avait octroyées la nature.

Gentil n'avait pas pris le temps d'abaisser son pantalon, relevé jusqu'aux genoux pour fouler. Ses jambes musclées et velues, toutes sanglantes de marc, se mirent à dévorer l'espace; mieux avisé que les autres, il s'était muni de son fusil, duquel, d'ailleurs, cet enragé braconnier ne se séparait guère. Quand, de grand matin, il se rendait à sa journée, ou quand il rentrait tard, il tirait toujours quelque chose, en ayant soin de jeter l'arme défendue dans une haie les 3, 13 et 23 du mois, avant de rencontrer la maréchaussée qui, trop régulièment, fait preuve de vigilance ces jours-là.

Gentil avait donc rejoint sans peine Noguès et le Pistoulet lancés à la poursuite de l'ombre, qui semblait avoir des ailes. Elle suivait, leste comme une chèvre, bien que courbée en deux pour dissimuler sa tournure, la route tracée à mi-côte et où se succèdent rapidement les montées et les descentes. Devant la première maison où elle passa, le chien fit entendre un jappement, puis, soudain, se tut, la queue serrée entre les jambes, — et le sorcier courait

toujours, hors du chemin frayé maintenant, à travers vignes, à travers champs, à travers les minces bouquets d'arbres bossus, tordus, laidement ébranchés jusqu'au faîte, dont la noirceur ressortait plus intense que celle de la nuit dans l'air embrasé d'éclairs. A la lueur de l'un d'eux, Gentil vit très distinctement la silhouette du sorcier se découper de dos; il s'était arrêté l'espace d'une seconde, le pied pris dans des ronces. Aussitôt Gentil épaula son fusil et fit feu. Chose incroyable, le coup ne partit pas.

— Mille noms de..., hurla-t-il d'une telle façon que Noguès et Jacquille, saisis, firent halte en tressaillant.

Quand ils reprirent leur course sous les grondements du tonnerre, qui, redevenus sourds après l'explosion insolite du début, se rapprochaient et grossissaient comme un accompagnement formidable aux jurons et aux menaces, le sorcier avait disparu; on n'entendait, on ne voyait plus rien que l'orage; il couvrait tout; le vent se levait avec une violence inconnue hors de ces régions méridionales; avait-il emporté le suppôt de Satan?... Il était dans

tous les cas contre leur poursuite, ce vent chaud, irrésistible qui les frappait au visage pour les forcer à rebrousser chemin.

Gentil maugréait plus fort que les autres; il ne pouvait admettre que son fusil eût raté; il en ressentait une blessure d'amour-propre; un pareil fusil, une arme de premier choix qui jamais, au grand jamais, ne lui avait manqué de parole! Il y avait de la diablerie là-dessous pour sûr.

— Hé! oui, dit Jacquille, avec son ricanement énigmatique, tu n'as donc pas vu, comme moi, que *lou fatchillé* avait le pied fourchu? *Es atao!*

Et cet éternel *es atao* des Gascons finit la chasse. A quoi bon s'obstiner? On aurait couru inutilement toute la nuit; l'orage protégeait la fuite du sorcier; ses éclats semblaient narguer le fusil impuissant de Gentil; c'était le canon, et pis encore, qui rugissait là-haut; des épées flamboyantes déchiraient en même temps l'épaisseur de la nue, couleur d'encre, et la bourrasque chassait devant elle les trois hommes ramenés, de gré ou de force, vers la métairie. Quand ils y rentrèrent en trébuchant,

étourdis par cette tempête qui affole les humains, comme les animaux livrés aux puissances occultes de la peur, Bernade les reçut d'un air tranquille.

Elle était parfaitement remise de la crise qu'elle venait de traverser. Dès leur départ, elle avait conseillé aux vendangeuses qui la secouraient de s'en retourner avant la pluie. Celles-ci, plus curieuses encore qu'épouvantées, — car en Gascogne, si d'aventure on se sert des sorciers, on n'y croit pas même à demi, — auraient bien voulu demeurer pour entendre l'histoire ; mais le ton boudeur de Bernade n'annonçait rien d'amusant ; elles lui avaient donc souhaité le bonsoir en se poussant le coude, avec des rires et des sous-entendus. Alors cette femme qui tout à l'heure se roulait par terre dans d'atroces convulsions, était allée avec un sang-froid surprenant, distribuer leur repas aux bêtes de l'étable et de la porcherie, fermer toutes les portes et assujettir tous les volets qui claquaient à se briser. Après quoi, elle avait attendu, en prêtant l'oreille, les deux coudes sur la table, le menton sur ses poings, le regard indéchiffrable de ses

grands yeux bovins fixé droit devant elle. Des pas retentirent sur la surface pierreuse de l'aire; elle saisit avec une certaine précipitation l'habit des dimanches de son mari, qu'elle se mit à raccommoder près de la lampe.

Les deux petites filles dormaient côte à côte, sur la couchette basse, sans rideaux; la vieille mère était toujours accroupie dans un coin, apparemment insensible à ce qui venait de se passer; personne ne se serait douté que ses prunelles à demi éteintes, qui n'entrevoyaient plus que si vaguement les choses sous la broussaille des sourcils hérissés, n'avaient pas un seul instant quitté Bernade tandis que celle-ci songeait. En poussant la porte, son fils la heurta par mégarde et elle fit entendre un grognement d'animal dérangé dans son repos. Noguès n'y prit pas garde, il était plus sombre, plus voûté, plus revêche encore qu'à l'ordinaire. Cette course frénétique succédant à une journée de travail en était cause, sans doute, et aussi l'ennui de n'avoir pas assommé le sorcier.

— Enfin, dit-il à sa femme, qu'as-tu vu pour crier si fort et te mettre en cet état?

Elle répondit que ce n'était peut-être après

tout qu'un *fantoumeto,* une illusion... elle n'en savait rien... mais que jamais elle n'avait eu pareille peur. Étant entrée dans le chai pour s'assurer que tout allait bien, elle avait été brusquement assaillie par une figure épouvantable sortie de l'ombre de la cave, un grand homme noir.

— Au pied fourchu, interrompit Jacquille sans qu'il fût possible de savoir s'il parlait sérieusement. Et avec des cornes peut-être?

— Comment voulez-vous que j'aie vu s'il avait des cornes? repartit Bernade assez aigrement. Il m'a empoignée dans l'obscurité.

— Hé! hé! il n'avait pas mauvais goût, le sorcier, ricana Jacquille.

— Pourquoi n'appelais-tu pas à ton secours? demanda le mari. Quand je suis entré, on aurait entendu voler un moustique.

— C'est qu'il appuyait sa main sur ma bouche pour m'empêcher de crier, de respirer seulement, répliqua Bernade, qui se remit à pleurer comme si le souvenir de cet affreux moment l'eût ramenée aux attaques de nerfs dont elle était tout à l'heure si vaillamment sortie.

Après deux ou trois secondes de silence pendant lesquelles Jacquille avait pris l'air satisfait et railleur d'un homme très fin qui devine petit à petit :

— Il ne t'a pas fait de mal au moins ? demanda Noguès inquiet. Il ne t'a rien fait, ce *démoun ?*

— Oh ! rien, répondit-elle, tu es venu !

Câline, elle se rapprocha de lui et passa un bras sous le sien de l'air d'une femme qui croit que, son mari présent, aucun danger ne peut plus l'atteindre.

— J'étais comme folle, reprit-elle, mais je me défendais bien tout de même, va !

Puis, avec un sourire craintif :

— Sais-tu ce que j'ai pensé, depuis ? J'ai pensé qu'il n'y avait peut-être personne dans le chai et que le soleil de la journée, avec l'odeur du vin nouveau, était cause de tout. J'aurai eu comme un coup de fièvre, j'aurai vu un *fantoumo* qui n'existait pas.

— Non, non, interrompit Gentil, nous l'avons tous vu courir, *cordiou !* Nous en avons tous sué une chemise, et pour ne pas l'attraper encore !

Et il recommença de pester contre son arme ensorcelée.

Jacquille paraissait plus que jamais se divertir en dessous :

— Quand on a le pied fourchu, dit-il de sa voix grêle et mordante, on ne se laisse pas attraper et les fusils ne partent pas. Ça s'est toujours passé comme ça depuis que Dieu a fait le monde.

Et il reprit le chemin de sa tracasserie en riant de ce rire bizarre et chevrotant qui ressemblait à un accès de pleurs.

II

Il eût suffi de faire pendant quelque temps le guet sous les torrents de pluie qui se mirent à tomber soudain avec fracas pour savoir au juste à quoi s'en tenir sur le compte du prétendu sorcier, mais personne ne poussa aussi loin la curiosité. On craint fort de se laisser mouiller dans ce pays de soleil ; bêtes et gens fuient devant l'orage qui éclate avec la fureur d'un cyclone, secouant les arbres jusqu'à les déraciner, brisant les branches que par hasard la serpe a oublié de *cuscoter* et transformant la poussière des chemins en une boue jaunâtre où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Celui qui,

par impossible, eût affronté volontairement ces horreurs au lieu de se retrancher dans sa maison bien close, aurait vu cependant, grâce aux rayons humides de la lune qui sortit enfin, blafarde, du chaos des nuages crevés, une forme humaine, très haute et bien découplée, se dresser avec précaution au-dessus de la haie dont l'épaisseur lui avait apparemment servi de cachette jusque-là ; puis, après avoir exploré le chemin d'un coup d'œil, le traverser avec l'agilité bondissante de quelque animal souple et robuste, descendre, à travers les taillis presque à pic, la pente qui conduit au ruisseau du Lioué, pour disparaître enfin sous le bouquet d'ormeaux et de chênes qui entoure la petite métairie de Massoulès.

Il n'y avait pas longtemps que Massoulès logeait un nouveau maître, Pierril, grand gaillard de superbe tournure, qui labourait avec l'aide d'une belle paire de bœufs, les terres situées tout juste en face de celles de Brax, au fond de la vallée, de l'autre côté des prés et du ruisseau. Naturellement, des rapports assez fréquents s'étaient établis entre les deux voisins, bien qu'ils ne parussent pas faits pour s'entendre.

Pierril avait toute l'insouciance dégagée d'un célibataire content de son sort, d'un propriétaire maître chez lui, qui ne rend de comptes à personne. Il était fort à son aise et assez joli garçon pour être sûr que les filles ne faisaient pas les yeux doux à ses écus seulement ; du reste, léger comme une plume, joueur comme on l'est volontiers dans ces villages du Midi où, le dimanche, baccara et roulette viennent élire domicile au cabaret ; beau parleur, fin chanteur, se piquant de turlurer sur le flageolet ni plus ni moins qu'un rossignol, gai de cette gaieté imperturbable qui tient à une santé de fer et à une tête vide, conduisant un rondeau avec désinvolture, la moustache retroussée, l'œil vainqueur, les dents éblouissantes, les épaules larges, l'encolure solide, toujours en chemise de toile rose avec une ceinture écarlate serrée autour des reins, comme s'il eût voulu faire valoir ainsi la coloration brune de son teint et le noir intense de ses cheveux frisés.

Noguès, au contraire, était déjà vieux, assombri par la préoccupation constante de joindre les deux bouts à la fin de l'année, ce qu'il ne

faisait qu'à grand peine. Sa métairie dépendait du petit château d'Engayrac, situé à quelques cent mètres, au sommet du coteau et depuis longtemps inhabité. Le propriétaire absent louait sa terre à un fermier qui avait pris lui-même pour métayer Noguès ; or, on connaît l'exigence, la dureté des paysans quand ils trouvent l'occasion de commander à leurs pareils. Sachant au juste ce qu'on peut tirer d'un homme, ils ne le tiennent pas quitte d'une goutte de sueur, ni d'un liard de redevance. Le pauvre Noguès peinait sans relâche pour nourrir quatre personnes qui ne l'aidaient guère : une femme passablement fainéante, une mère à qui l'âge avait pour ainsi dire cassé bras et jambes, et deux fillettes trop jeunes encore pour abattre beaucoup de besogne.

Certes, il ne manquait pas de soucis, et la formule vaguement consolatrice, inventée par la philosophie gasconne : *es atao*, ne lui venait pas en aide, car il n'était point originaire du pays. Dans la petite ville d'Astaffort où le hasard l'avait fait naître, il y a une rue des Espagnols dont la population se compose d'étrangers, pauvres diables chassés de chez

eux par la misère et qui durant la moisson viennent offrir leurs services, moyennant un mince salaire ; d'habitude ils s'en retournent, la besogne faite, quelques-uns restent. Deux générations de Noguès étaient demeurées ainsi, mais sans s'acclimater autrement, en gardant leur type et leur caractère.

Le bordier de Brax était marqué plus qu'aucun autre au signe de sa race : bilieux, basané, de courte stature et d'humeur taciturne. On l'entendait grommeler même quand les récoltes étaient bonnes, à plus forte raison quand elles manquaient ; tout tournait mal pour lui, à l'entendre. Il gardait rancune à ses filles de n'être pas des garçons. L'aînée, Rouseto, allait sur ses douze ans et un fils de douze ans lui eût rendu déjà bien des services. Pourquoi Bernade s'en était-elle tenue à ces deux chétives petites sauterelles, capables tout au plus de garder les vaches ? C'était là un grief contre sa femme ; il en avait d'autres : la paresse et la coquetterie de cette belle créature dont il se méfiait, tout en étant au fond mené à sa guise, soumis plus que de raison, malgré les reproches et les emportements, aveugle quand elle le voulait, quoique

jaloux. Aveugle, il le fut jusqu'à n'avoir aucun soupçon sur l'identité du prétendu sorcier qui s'était enfui du chai un soir de vendanges et jusqu'à ne jamais remarquer certain mouchoir rouge, attaché presque quotidiennement à un pied d'aubépine, près de la petite fontaine où s'abreuve le bétail de Brax. Cet arbre isolé dans un espace découvert, un peu plus bas que la métairie, semble planté là tout exprès pour transmettre des signaux de Brax à Massoulès. Dès que l'Espagnol partait travailler aux champs, l'appel rouge surgissait, guetté sans doute de l'autre côté du Lioué par des yeux attentifs, et Pierril ne perdait pas de temps pour franchir le ruisseau. Vite il gagnait par les prés et des sentiers de chèvres la cour du *castet* d'Engayrac où Bernade, impatiente, l'attendait. Ils étaient là, protégés contre tout regard curieux, derrière les murs d'enceinte qui donnent un air de bastide, dans le sens de forteresse, aux vieilles maisons bourgeoises du pays.

Figurez-vous une bâtisse haute et massive en pierres apparentes, d'un beau ton roussi ; elle couronne une de ces collines modestes qui

ondulent à perte de vue et qui suggèrent l'idée de petites vagues courtes, battant la base des Pyrénées, le plus souvent invisibles dans le lointain, où le bleu de l'horizon se confond avec les nuages. Du côté de la route, l'absence de toute ouverture, la corniche saillante, l'espèce d'échauguette qui décore l'un des angles produisent un effet relatif de grandeur architecturale. La façade donne sur un vaste carré herbeux encadré par les communs et enfermant, outre le vieux puits pittoresque à margelle brisée, une tour que l'on prendrait pour tout autre chose qu'un pigeonnier, si quatre oiseaux de terre cuite mutilés par le temps n'en décoraient la girouette rouillée. Les plantes sauvages qui croissent partout et envahissent le seuil témoignent d'un abandon qui d'ailleurs n'a rien de triste, — l'été, du moins, — car de perpétuels gazouillements remplissent les deux ormeaux plantés devant l'entrée principale, et les abeilles bourdonnent autour des roses, dont la floraison privée de soins n'en est que plus luxuriante : roses mousses blotties dans tous les coins, roses *simplifiées* qui déploient leur large cœur jaune au milieu

d'une corolle d'incarnat, roses grimpantes escaladant les murs, apposant un sceau parfumé, rouge, blanc ou de couleur aurore sur les volets hermétiquement clos, attachant même un bouquet audacieux plus haut encore, jusque sous la saillie du toit de tuiles brunies, toutes rongées de lichen. Elles sont les seuls témoins que des amoureux puissent avoir à redouter; il n'y a nulle raison pour que la porte vermoulue de cette habitation soit poussée par personne. Les broussailles qui l'obstruaient eussent suffi à rassurer les deux amants; du reste, le dernier sorti avait toujours soin de ramener avec précaution et d'entrecroiser, de manière à barrer le seuil, les branches d'épines un instant écartées pour leur livrer passage. Quant aux traces de pas, l'herbe épaisse en gardait le secret. Les vendanges avaient eu lieu de bonne heure cette année-là, le 20 septembre; pendant le mois d'octobre, il y eut des journées plus belles que celles de l'été dont la chaleur ardente dessèche, brûle et dévore tout.

Pierril se montrait en chaque occasion bon voisin pour le bordier de Brax et, le sachant om-

brageux, ne semblait pas regarder sa femme plus qu'il ne l'eût permis. On lui avait parlé de l'aventure du sorcier, et il s'était mis à rire d'un rire un peu contraint, en déclarant qu'il croyait plutôt à un voleur.

— Voleur ou sorcier, il l'a échappé belle, répliqua Noguès avec une sourde rancune contre l'inconnu malencontreux qui l'avait fait courir.

Et, tandis que Pierril pâlissait un peu sous le hâle de ses joues, Bernade avait été secouée tout entière par un fol accès de gaieté.

Elle était toujours gaie dans ce temps-là, elle si souvent apathique et comme endormie ; il lui était venu, depuis peu, un regain de jeunesse qui frappait tout le monde. Du matin au soir on l'entendait chanter et elle dansait comme à vingt ans aux despeloucades. Il faut reconnaître que parmi les filles de vingt ans il n'y en avait point qui pût lui être comparée ; grande, forte et portant haut la tête, la poitrine ample et ferme, la démarche comme rythmée par le balancement harmonieux des hanches, elle faisait songer, avec son fier profil de médaille et l'opulente floraison de sa

chair vermeille, à une Cybèle, à la personnification même des forces de la nature et de l'instinct tout-puissant. Son petit front étroit, sculpté dans le marbre, ne pensait à rien sous la toison qui le couvrait, contenue avec peine dans un mouchoir toujours noué coquettement et prêt à s'envoler. En revanche, ses narines nerveuses, sa bouche sensuellement entr'ouverte semblaient, d'un souffle avide, aspirer au passage les effluves de la vie animale et ses yeux changeants, tantôt clairs, tantôt presque noirs, luisaient comme ceux d'une chatte entre des cils beaucoup plus foncés que les cheveux qui étaient blonds, — ce blond chaud du Midi, nuancé d'or et de fauve, qu'on croirait allumé à un rayon de soleil. Le regard de Bernade pouvait rentrer tout son feu en lui-même, s'éteindre, devenir morne et stupide quand il n'était pas dilaté par l'attente ou enfiévré par le souvenir ; Noguès l'avait souvent vu se fixer sur les choses, sur les gens, sur lui-même, avec une expression d'ennui et de lassitude que, par bonheur, il ne savait pas comprendre, pas plus qu'aujourd'hui il n'était capable d'interpréter le brusque réveil d'une certaine

flamme qui remplaçait cette atonie. Il se brûlait à la flamme comme les autres, voilà tout. Sa femme avait alors plus de trente-deux ans ; mais elle n'avait encore rien perdu de la beauté d'autrefois devenue seulement un peu plus massive et brutale, ce qui n'était point un défaut aux yeux de Pierril, son pareil sous tous les rapports.

Ces deux êtres de même espèce et de même tempérament avaient été poussés l'un vers l'autre par un attrait irrésistible ; ils s'étaient entendus avant même de se parler ; leur union s'était faite fatalement, sans scrupules et sans remords, en vertu d'une loi presque aussi impérieuse que celle qui décide de la fécondation des plantes et de l'accouplement des bêtes. Pas plus l'un que l'autre, ils n'avaient d'âme ; c'étaient la rencontre de deux éléments destinés à se confondre.

III

L'hiver ne contraria pas trop leurs rendez-vous ; il vint, d'une douceur extraordinaire en ce pays où il n'est jamais bien rude, — pluvieux, mais sans neiges. La vieille grange abandonnée qui ouvre sur la cour d'Engayrac les abrita suffisamment ; des bottes de paille et de foin la meublaient à souhait ; et puis ils se rencontraient aux veillées qui ont lieu tantôt dans une métairie, tantôt dans une autre. On se chauffe ainsi tous ensemble, au même feu ; les femmes travaillent autour de la même lumière et les amoureux trouvent moyen, comme partout, de se rapprocher. Si Pierril

eût été hardi autant que sa maîtresse, les mauvaises langues n'auraient pas tardé à jaser ; mais il ne se prêtait que fort peu à ses imprudences et même avait grand'peur de la voir se trahir.

— Quand tu auras découvert notre jeu, tu seras bien avancée ! disait-il très sagement. Ce sera partie perdue.

Elle aurait pris, cependant, à tout risque, l'habitude de venir le chercher jusqu'à Massoulès ; il fallut, pour l'en empêcher, une remarque significative de la Togne :

— Tes souliers sont pleins de boue, s'avisa de dire la vieille chouette, comme l'appelait volontiers sa bru.

Puis, avec son rire cassé qui ressemblait en effet à une espèce de hululement :

— On se mouille, ajouta-t-elle, à passer le Lioué.

Sans doute cette créature presque en enfance avait parlé au hasard ; il ne fallait pas s'y fier pourtant. Son visage tanné comme un vieux cuir, hérissé de poils gris, labouré de sillons, couturé de rides, au point de n'avoir presque plus rien d'humain, prenait parfois une expression singulière, lorsque Bernade approchait

d'elle, une expression de haine et de malice profonde. Jamais elle n'avait aimé cette dépensière qui n'apportait rien dans le ménage; d'autre part la belle Bernade ne tolérait qu'avec peine le voisinage d'une si repoussante décrépitude.

— Ça n'est bon à rien et ça se trouve toujours sous vos pieds partout où ça n'a que faire, disait-elle en haussant ses épaules sculpturales. Je ne sais pas, ma foi, pourquoi les vieux s'entêtent à rester dans le monde !

En tout cas, cette vieille-là tenait peu de place dans le monde et ne coûtait pas cher. Elle dormait sur un grabat, passait le jour pelotonnée dans les cendres, le menton sur ses genoux, à essayer encore de filer, malgré la résistance de ses pauvres doigts noueux et tordus comme des paquets de corde, se contentant d'une assiettée de soupe, car ses gencives édentées ne pouvaient plus broyer le pain. Depuis des années, on n'avait pas remarqué qu'elle eût changé de vêtements ; les haillons déteints qui la couvraient se confondaient avec le sol. Cet hiver-là, elle aurait bien pu trépasser inaperçue ; l'amoureuse du beau Pierril avait autre chose en tête.

Du reste, elle ne s'occupait guère davantage de ses petites-filles. La cadette, Janetoun, fut malade vers le nouvel an et elle en eut de l'impatience plutôt que du chagrin, l'impatience d'être obligée de la soigner au lieu de courir librement, selon son habitude. Rouseto gênait à sa manière ; elle semblait avoir pour le voisin de Massoulès une antipathie instinctive, lui faisait froide mine, répondait à peine lorsqu'il la taquinait amicalement et, d'un œil soupçonneux, épiait tous ses moindres gestes chaque fois qu'il venait à Brax. Bernade s'imaginait parfois qu'elle devinait leur entente ; ce n'était guère possible... une *gouyate* de douze ans ! Mais celle-ci était fort rusée, curieuse en outre, autant que dégourdie. La petite sœur n'avait pas non plus, comme on dit, les yeux dans sa poche ; l'une et l'autre remarquaient d'abord tout ce qu'elles ne devaient pas voir. Bernade ne pouvait se coiffer d'un mouchoir neuf ou mettre un bout de ruban à son corsage sans que ces petites espionnes en fissent l'observation, et devant leur père encore, qui, lui, n'eût rien vu, ne sachant pas seulement ce qu'il fallait à une femme pour s'habiller !

Alors elle était obligée d'inventer des histoires, d'expliquer tant bien que mal comment elle avait acheté ceci ou cela, sans aller en ville, sans dépenser un sou. Et elle se vengeait, en brusquant ses filles, de l'embarras où les pauvrettes l'avaient mise innocemment.

Le crime impardonnable à ses yeux, c'était tout ce qui pouvait faire obstacle à sa passion. Autrement, elle n'eût pas été méchante, adoucie plutôt par cette joie de vivre qu'elle ressentait dans une suprême plénitude, qui éclatait dans son rire fréquent et sonore, même dans certaine façon caressante d'appeler sa chèvre, ses vaches, ses volailles.

— Eh ! Rougé ! Bermé ! Eh ! crabo ! crabetto ! Liro ! liro ! liro ! picou ! picou !

C'étaient comme des cris d'allégresse et de triomphe qui lui échappaient. Non, certes, elle ne voulait de mal à personne, pourvu toutefois que nul ne mît un grain de sable, un fétu de paille entre elle et son plaisir. Tant pis pour celui-là ! Elle l'eût traité comme l'ouragan traite tout ce qui s'avise de lui barrer le passage.

Heureusement son mari ne la tourmentait

pas ; il était plutôt content de la voir active et laborieuse, elle qui ne l'avait jamais été, fraîche, bien portante et tout de bon rajeunie ; il subissait l'espèce de puissance qui se dégageait d'elle à son insu. Avec un peu d'adresse, elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Il s'était lié avec Pierril plus qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'un sauvage tel que lui.

— Amis comme deux grillons, disait gaiement Bernade, camarades comme chair et ongle.

Cela tenait sans doute à ce que le propriétaire de Massoulès donnait volontiers un coup de main au métayer de Brax et s'efforçait de gagner ses bonnes grâces par tous les moyens. Ce bellâtre était au fond aussi couard qu'il était hâbleur et fanfaron. Il savait fort bien que le petit Espagnol, qui prenait tout sérieusement, ne ferait de lui qu'une bouchée, malgré la disproportion apparente de leurs forces, le jour où il se mêlerait de le châtier, et la crainte de cette correction grandissait tous les jours à mesure que s'émoussait la furieuse fantaisie qu'il avait eue pour Bernade. Car elle devenait fatigante à la longue avec

ses exigences et ses folies! On aurait cru vraiment qu'il n'avait rien à faire que regarder du matin au soir dans la direction de cette aubépine où s'attachait de plus en plus souvent le mouchoir rouge. Et il y avait des mois que cela durait; Pierril ne voyait aucune raison pour que cela dût jamais finir. Or, l'idée lui venait qu'il y avait pourtant dans le monde, et pas bien loin, d'autres femmes que cette enragée, des filles avenantes à leur manière et bien pourvues, qu'il pourrait épouser en arrondissant ses terres du même coup : Margalido, par exemple, la fille du meunier. Il lui eût fallu certainement une ménagère pour tremper la soupe et pour l'aider aux champs. Mais le moyen de faire entendre pareille chose à Bernade !

Celle-ci ne se doutait pas des pensées qui roulaient dans la tête de son amant, quand il la quittait après leurs rendez-vous dans la grange, car rien ne marquait qu'il l'aimât moins, tout au contraire ; et, de fait, Pierril retombait facilement en son pouvoir, gagné par ses ardeurs toujours renaissantes. La différence entre eux, c'était qu'elle le quittait

chaque fois avec plus de regret et en croyant l'aimer davantage, tandis qu'il se sentait chaque fois, en lui échapant, plus porté aux partis raisonnables.

Mais la raison ne tient guère contre les influences capiteuses d'un printemps de Gascogne. De très bonne heure les haies épaisses et hautes, qui sont la gloire de cette contrée sans ombre, se couvrent d'une verdure légère, que suivra bientôt la pluie nacrée des églantines ; un vert non moins tendre, le vert des blés naissants, court, moiré par un clair soleil, sur la croupe des collines que coiffent les tours imposantes de Sainte-Mère, le clocher aigu de Barbonvielle, la blanche église de Sempserre ; et, au fond des prés, tout bleus de jacinthes, là-bas, sur les bords du Gers, le frisson argenté des saules accompagne les sinuosités de l'eau trouble, couleur de sable.

Un vent tiède promenait à travers l'espace, sous forme de poussière odorante, les germes du renouveau ; la sève faisait éclater les bourgeons ; les arbres, réduits à l'état de plumets dégingandés, dépliaient lentement leurs premières feuilles, des feuilles lustrées comme du

satin et si rares encore qu'elles représentaient çà et là une douzaine de papillons tremblants à la fine pointe des branches. Tout fleurissait d'ailleurs avec une sorte d'exubérance heureuse, tout s'ouvrait à la vie, comme si le vieux monde eût été créé de la veille. La Togne elle-même prenait machinalement exemple sur les insectes engourdis jusque-là au fond de leurs trous, sur le grillon, prisonnier tout l'hiver entre les pierres de la cheminée ; elle était sortie de son antre et se réchauffait au soleil, étirant ses membres endoloris, trouvant encore une certaine jouissance à se dire : « Je vis » ; à sentir que les dernières gouttes de son sang, figé naguère par le froid, coulaient encore dans ses veines presque taries ; à constater que ses yeux n'étaient pas tout à fait éteints, ainsi qu'elle l'avait cru durant les longs crépuscules de la mauvaise saison. La preuve, c'est qu'elle voyait... oui, elle vit très distinctement le rouge signal flotter à une branche tel qu'un drapeau que gonfle la brise.

Longtemps elle resta comme hypnotisée par cette tache éclatante. Ses paupières clignotaient sous les touffes de poil gris ; puis elle allongea

un doigt de squelette pour faire part de sa découverte à Noguès qui, assis auprès d'elle sur le pas de la porte, raccommodait une fourche cassée.

— Hé bé, quoi ? dit-il, répondant à ce signe, c'est un mouchoir !

La vieille ricana :

— Oui, un mouchoir... un mouchoir à ta femme.

— Elle l'aura étendu pour sécher, reprit Noguès avec insouciance.

— Oh ! il y a beau jour qu'il sèche... Il a séché tout l'hiver, il séchait déjà aux vendanges.

— La mère radote, pensa Noguès, qui la croyait parfaitement capable de divaguer, vu son grand âge.

Et cependant, à de certains moments, il lui demandait encore son avis, se rappelant qu'elle avait été une femme de tête, une rude travailleuse, une bonne mère. Fût-elle devenue tout à fait idiote qu'il eût cru encore que sa présence, comme celle d'un fétiche, portait bonheur à la maison. Mais elle n'était idiote que par intermittences. Les longues stupeurs qui précédaient chez elle la stupeur sans fin de la mort étaient

entrecoupées de réveils, rares de plus en plus, il est vrai, durant lesquels sa pauvre cervelle obscurcie était encore capable de raisonner et de se souvenir.

Ce jour-là, par exemple, on eût dit que le soleil d'avril l'excitait, la grisait et que la terre où, écroulée sur l'herbe, elle grouillait faiblement, lui avait communiqué des forces, en attendant qu'elle la reprît et l'absorbât comme un atome de plus. Ce magique printemps allait, de prodige en prodige, jusqu'à faire tressaillir ses vieux os, jusqu'à galvaniser le parchemin de sa chair, et l'allégresse tout animale qu'elle ressentait se traduisait en gloussements qui étaient du patois gascon mâchonné, presque inintelligible.

— Il devrait avoir séché depuis le temps pour sûr, répétait-elle avec insistance, cramponnée à la même idée, un doigt toujours tendu vers le mouchoir rouge. S'il n'est pas encore sec, il ne le sera jamais, cordiou ! C'est vrai qu'on ne l'accroche là que quand le maître est sorti. Demande plutôt aux gens de Massoulès, demande à ta fille ; oui, demande à Rouseto !

Noguès continuait de raccommoder sa fourche sans accorder aucune attention apparente aux propos de la Togne ; mais il n'en perdait pas une syllabe et un travail lent se poursuivait peut-être dans sa tête, car ses sourcils se rapprochaient de plus en plus.

— Les voleurs ont des signaux, répétait-elle, gare aux voleurs, Noguès ; veille à ton bien ; il n'est pas trop tôt !

Noguès, le sourcil toujours froncé, acheva, sans mot dire, de rajuster la dent de fer qui s'était détachée de sa fourche ; après quoi, il la ficha en terre violemment, puis regarda sa mère d'un air de colère et de menace qui lui rendait le visage noir.

— *Biel carcan !* gronda-t-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Une histoire ! répéta la vieille en reculant et en s'aplatissant comme un chien que l'on va battre. Je t'ai conté une histoire, moi qui ne vois rien ni personne et qui ne m'occupe jamais de ce que font les autres, de qui vient et de qui s'en va ! Quelles histoires veux-tu que je sache ? On peut bien devant moi faire et dire tout ce qu'on veut. Les galants ont des

manières à la mode d'aujourd'hui... Moi, je ne suis pas née d'aujourd'hui ni d'hier... (Et elle se remit à rire, de son rire faible et rauque.) Mais il y a des choses pourtant qui ne changent pas beaucoup. L'oiseau se prend toujours au même lacet. Voilà tout ce que je dis, et que Massoulès est juste en face. Y a-t-il de quoi te fâcher ? Une histoire ! *bou Diou !* une histoire !

Noguès s'était dirigé d'un air sombre vers l'arbuste complice et regardait au-dessous de lui les champs de Massoulès, le toit d'où s'élevait un filet tournoyant de fumée bleuâtre.

— C'est vrai, dit-il, qu'on doit le bien voir de là-bas.

Et il se mit à réfléchir, son long menton abattu sur sa poitrine creuse, se rappelant sans doute, rassemblant des indices, des preuves.

— Non, non, marmotta-t-il entre ses dents, ce sorcier-là n'avait pas le pied fourchu !

La Togne l'observait et sa mâchoire inférieure pendante, d'où coulait un filet de bave, exprimait l'attention profonde.

Rouseto survint au moment même avec un fardeau de linge qu'elle avait lavé à la fontaine voisine. Noguès l'appela.

— Qu'est-ce que c'est que ce mouchoir? demanda-t-il. Un épouvantail pour les moineaux? Il n'y a pas encore de cerises à manger.

Rouseto changea de couleur comme si elle eût été prise en faute.

— Ne mens pas. Ce serait trop tôt. Tu as parlé du mouchoir à ta grand'mère. Pourquoi lui en as-tu parlé?

La petite regarda d'un air de reproche le tas informe d'os et de chiffons qui se tournait au soleil, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec des grognements d'aise comme si, étant assez cuite d'un côté, la Togne voulait se faire griller un peu de l'autre. La dernière jouissance qu'elle fût encore capable d'éprouver l'avait reprise tout entière, après l'explosion de méchanceté que lui avait procurée un fugitif réveil de mémoire.

—Je ne sais pas, balbutia Rouseto, je ne me rappelle pas... et je croyais bien qu'elle avait oublié aussi... Je lui ai dit, une fois cet hiver, peut-être, que ma *may* attachait quelquefois à l'arbre un mouchoir rouge et qu'après cela elle s'en allait toujours.

— Où donc? demanda Noguès.

Puis, honteux soudain d'invoquer le témoignage d'un enfant contre sa mère :

— Va-t'en ! cria-t-il à Rouseto effarée ; va-t'en vite, malheureuse !

Et la petite, qui, en réalité, ne savait rien, sauf qu'elle avait fait à son aïeule par besoin naturel de bavarder une remarque dont elle ne concevait pas l'importance, se sauva en laissant tomber le paquet de linge. Lorsqu'elle revint timidement sur ses pas, pour ramasser les pièces éparses, elle vit son père qui avait arraché le mouchoir rouge et qui le piétinait violemment. (Au reste il était déjà fort déchiré, ayant fait un long service.) La Togne regardait très attentive, mais ne témoignait rien. Tout à coup, Noguès ramassa le mouchoir, en secoua la poussière et le rattacha où il était d'abord, après avoir montré le poing à Massoulès dont la porte et les volets clos indiquaient l'absence du maître.

Bernade avait été mal inspirée ce jour-là. Son mari, qu'elle croyait aux vignes, était rentré à l'improviste, et l'amant qu'elle appelait avait, au contraire, abandonné son poste.

Noguès revint d'un pas lent vers la Togne et lui parla :

— Tu m'as dit de veiller à mon bien...

Mais elle dormait ou faisait semblant de dormir.

— J'y veillerai, acheva-t-il en s'adressant à lui-même.

Et il y veilla, en effet, prenant ses mesures avec lenteur et précaution afin de ne pas effaroucher « ceux qui le volaient ».

Rouseto s'était gardée de rien dire à sa mère des questions qui lui avaient été faites ni de la colère du père ; elle aurait eu trop peur d'être battue.

Les amants se croyaient donc en sécurité autant que jamais. Ils eurent, le jour où Pierril avait, par hasard, manqué au rendez-vous, une assez forte querelle, mais le raccommodement qui suivit parut augmenter encore, plutôt qu'il ne le diminua, leur grand appétit d'amour.

IV

Jamais le carillon des cloches de Pâques ne sonna dans un ciel plus bleu ; la nature et l'église semblaient d'accord pour célébrer joyeusement la fête. Avant de se mettre au lit, le samedi soir, Noguès dit à sa femme qui préparait coquettement sa toilette des dimanches :

— Cela va te contrarier, Bernade, mais j'aurais envie d'aller demain à la grand'messe avec les petites. Qu'en dis-tu ?

Elle eut une rapide rougeur et se retint pour ne pas sourire à la perspective aussitôt entrevue. Hypocritement, elle plia sa robe neuve d'un air de victime qui se sacrifie et répondit :

— Fais ce qui te convient, c'est juste, tu n'as pas trop de bon temps! Moi j'irai à l'église de grand matin; une messe en vaut une autre.

— Merci bien, dit Noguès, sans la regarder.

La vieille mère répéta : « Une messe en vaut une autre », comme si, depuis des années, elle n'eut pas été trop décrépite pour se traîner à aucun office. Son chapelet lui tenait lieu de tout; elle l'avait constamment en poche, ressassant les *Ave*, jusqu'à ce que les grains de buis se fussent presque usés au frottement de ses doigts, aussi durs qu'eux et de la même couleur noircie par le temps.

Bernade courut, dans les ténèbres, hisser le signal, afin que Pierril pût l'apercevoir dès la première lueur du jour. Le lendemain, avant que son mari n'ouvrît l'œil, elle le retira, en se demandant s'il avait été remarqué.

Pour s'assurer de la chose et fixer l'heure du rendez-vous, elle serait allée, excitée par sa folle passion, jusqu'à Massoulès, si le hasard, propice aux amoureux, ne lui eût fait rencontrer Pierril au retour de la messe basse.

En quelques mots, ils furent d'accord, riant

tous les deux de l'accès de dévotion fort opportun qui avait saisi cet époux débonnaire.

Les cloches carillonnaient à toute volée, Noguès et ses deux petites filles leur obéirent sur le coup de dix heures. A peine eurent-ils atteint le premier tournant de la route que Bernade sortit, ferma la maison à clef sur la vieille en train de dire son rosaire et courut droit à Engayrac dont elle poussa d'un geste énergique la grande porte vermoulue, sans serrure, qui ne tenait plus que par un gond presque détaché. Elle arrivait la première et se jeta tout de son long sur l'herbe blanche de pâquerettes. La gorge rasant le sol, appuyée sur ses deux coudes, dans une posture de sphinx, elle resta là, irritée d'attendre, à cuver un courroux et une impatience où n'entrait aucune crainte d'être surprise ; l'impunité l'avait enhardie jusqu'aux suprêmes audaces. Un grand lilas lui envoyait ses parfums capiteux, les premiers rossignols chantaient dans le bouquet d'ormeaux.

Enfin, le retardataire arriva, en chemise rose fraîchement repassée, sanglé dans sa ceinture rouge, le béret sur l'oreille, une fleur aux

dents, sans se presser, se dandinant d'une jambe sur l'autre, et elle lui jeta pour commencer une volée d'ironiques reproches.

— D'où venait-il encore de si grand matin ? On lui avait bien raconté qu'il passait sa vie au moulin de Chéri, dit Pattofino ; il y avait là une fille grêlée, un vrai monstre, mais les hommes ont de drôles de goûts. Et puis une laide se marie toujours, pourvu qu'elle ait du bien !

Pierril niait, avec les serments les plus effroyables, en montrant toutes ses dents blanches. Il niait d'autant plus haut que la chose était vraie ; mais, tenant beaucoup à ce que sa maîtresse n'en sût rien, vu qu'elle était femme à faire manquer le mariage, il s'assit auprès de Bernade, un bras autour d'elle, et s'appliqua consciencieusement à la convaincre qu'il l'aimait, ce qui, d'ailleurs, était vrai aussi pour le moment, car elle était superbe, l'impudique créature, avec ses cheveux d'or en désordre autour de son visage enfiévré, où brûlaient des yeux irrésistibles, des yeux fous.

Pierril n'était guère capable de reconnaître en elle l'incarnation toute païenne de ce prin-

temps du Midi, qui vibrait, frissonnait, gazouillait, embaumait autour d'eux, imposant sa loi à toutes les créatures ; mais il n'en perdit pas moins la raison encore une fois, il la perdit au point de ne pas voir une tête se glisser avec précaution par la porte entre-bâillée, une tête de justicier, une tête d'assassin. Les misérables ! Ils se croyaient sûrs de n'être pas surpris après l'avoir bravé si longtemps, — sûrs à ce point qu'ils ne prenaient plus aucune précaution ; leurs libres amours s'étalaient en plein soleil comme celles des bêtes. Eh bien ! soit, tous les deux seraient écrasés comme des bêtes venimeuses et maudites.

Une fourche de fer, la fourche récemment raccommodée, solide, à toute épreuve, et dont les dents de fer pouvaient autant qu'aucune arme devenir un instrument de mort, s'abattit sur le couple enlacé. Ce fut un double hurlement d'épouvante et de douleur. Seul, cependant, Pierril avait été atteint, piqué profondément dans les chairs. D'un bond il fut debout et, beaucoup plus grand que son agresseur, arraché à sa poltronnerie naturelle par l'instinct de la conservation, réussit, en tordant le

bras levé de nouveau sur lui, à faire tomber la fourche; mais il ne parvint pas de même à s'échapper. Noguès se cramponnait à lui comme un chat sauvage; quoique petit, il était brave et nerveux, la colère d'ailleurs centuplait ses forces. Muet, la mâchoire serrée, terrible à voir, il frappait de la tête, des poings, des pieds, ce lâche géant qui se défendait mal et qu'un croc en jambes bien appliqué fit à la fin rouler de nouveau sur le sol. Alors Noguès, un genou sur sa poitrine qui craquait, s'acharna contre lui, malgré ses gémissements, ses supplications.

— Canaille! *Biel pétas! Paourne!*

Il lui martelait le visage en répétant, à travers tous les noms les plus outrageants que peut fournir le vocabulaire gascon, l'un des mieux approvisionnés qui soient en injures:

— Nous verrons bien après cela si tu seras toujours beau à voir! Que les femmes maintenant viennent te baiser là-dessus, et là-dessus et là-dessus!...

Les horions pleuvaient comme grêle. Bernade, cependant, courait sur la route, éperdue, pantelante, criant:

— Au secours! A l'assassin!

Ses clameurs furent entendues par un ou deux passants qui revenaient de la messe avant les autres. On se précipita dans la cour d'Engayrac à sa suite, on arracha le malheureux Pierril aux mains qui l'étranglaient. Il répétait d'une voix si lamentable qu'il était mort que Noguès se sentit fort disposé à le croire. Il lui avait caressé l'échine avec sa fourche assez violemment pour cela.

Laissant ce qui pouvait rester de sa victime aux soins qu'on lui prodiguait, le métayer de Brax, subitement dégrisé de la folie de meurtre qui l'avait possédé, s'enfuit à travers champs, ne sachant au juste ni où il allait ni ce qu'il voulait faire. L'idée qu'on le dénoncerait à la justice, qu'il serait arrêté, lui prêtait des ailes.

Quand il fut hors d'haleine, il s'arrêta devant une carrière en exploitation où il pouvait trouver un abri solitaire, puisque les ouvriers n'y travaillaient pas en ce jour de fête. Là, il constata que ses vêtements avaient été mis en lambeaux dans la lutte, que sa peau n'était pas non plus sans quelques avaries, mais ceci

lui importait peu. Il se voyait devenu la fable du pays, pis que cela, jeté en prison, traîné devant des juges, conduit à l'échafaud peut-être, si tout de bon ce voleur du bien d'autrui mourait des coups dont il l'avait criblé.

Au-dessus de toutes ces appréhensions diverses, dominait, à peine atténuée par la vengeance qu'il venait de tirer d'une mortelle injure, la jalousie qui lui tenaillait le cœur : « Cette menteuse, cette traîtresse, cette... », et il trouvait pour qualifier la femme adultère une kyrielle de noms aussi expressifs pour le moins que ceux qu'il avait prodigués à son amant.

Ce fut ainsi qu'il passa la journée de Pâques au fond de cette caverne, assis sur une pierre, les coudes sur ses genoux, se mordant les poings, dans une attitude de damné. A la tombée du jour, il sortit de sa cachette, poussé par l'impérieux besoin de savoir, et s'en alla jusqu'aux environs de la tracasserie de Jacquille, où il était sûr de n'être pas mal reçu, car le Pistoulet ne prenait jamais parti pour ou contre personne. Là, il apprit des choses qui malgré lui, le soulagèrent. Pierril ne mourrait pas ; il

était couvert de contusions, meurtri comme une poire tapée, il serait bleu, noir, jaune, des pieds à la tête, mais la fourche, quoique profondément enfoncée, n'avait atteint aucune partie vitale.

— Il en sera quitte pour ne pas s'asseoir avec plaisir de quelques semaines, dit Jacquille en ricanant. *Es atao*, c'est comme ça ! Il a bien mérité d'endurer une petite gêne.

Noguès consentit à manger le tourin avec son ami et coucha chez lui sur le foin du grenier, mais, de la nuit, il ne put fermer l'œil.

Sûr maintenant de n'être pas un assassin, il souffrait d'autant plus d'être un mari trompé, indignement trompé. Des idées sanguinaires le reprenaient. Fallait-il assommer sa femme ? Il n'en serait ni plus, ni moins ; ses filles n'auraient plus de mère, voilà tout. Fallait-il se pendre à quelque ormeau pour en finir avec ce qu'il souffrait ? Toute la famille serait donc réduite à vivre de charité, le bras qui la soutenait lui manquant ? Elles étaient innocentes, les pauvres petites. Et sa mère, hors d'état de s'aider, ne fallait-il pas qu'elle eût du pain jusqu'à son dernier jour ? Il lui en voulait

pourtant à la vieille, qui l'avait mis la première sur la piste de son malheur. Sans elle il n'aurait peut-être jamais su... Ah ! s'il eût été seulement possible de ne pas savoir!

Mais Noguès savait, et ce qu'il savait le chassa de son lit avant l'aube. Il passa une journée encore à errer au hasard dans la campagne, indécis, désespéré, se sentant devenir fou, et puis l'heure du souper le vit rentrer penaud plutôt qu'en colère dans sa métairie autour de laquelle il rôdait depuis deux heures. Ses petites filles accoururent vers lui; elles pleuraient, elles répétaient qu'on l'avait cru perdu.

Il se laissa embrasser par elles, répondit d'une voix grondeuse à la bienvenue murmurée du fond de ce tas de guenilles qui était sa mère, puis se laissa tomber, n'en pouvant plus, sur un escabeau, près de l'âtre. Une secrète satisfaction de se retrouver chez lui, malgré tout, se mêlait à la crainte de revoir Bernade. Elle entra bientôt, chargée d'une cruche, eut un tressaillement et resta clouée au seuil, pâle autant qu'une morte; mais comme, les yeux fixés sur le fond de la che-

minée, il n'avait pas même l'air de remarquer sa présence, elle s'avança sans bruit, prépara la table, y posa une grosse miche de pain, versa dans la soupière à fleurs le contenu de la poêle et attendit ce qu'il allait faire.

Machinalement Noguès se leva et se mit en silence à sa place accoutumée, puis il mangea sa soupe à grandes cuillerées rapides, comme un affamé. Bernade le servait sans mot dire non plus. Il y avait dans ses yeux de la peur et surtout de la soumission, quelque chose en outre qu'ils n'avaient jamais exprimé en se fixant sur ce petit bout d'homme, il y avait du respect et de l'admiration.

Il était plus brave et plus fort qu'elle ne l'aurait cru, il avait écrasé un géant tel que Pierril, qui montrait, quand il s'agissait de se battre, moins de vigueur qu'un chiffon ! Avec son instinct de femelle qui, témoin et juge de la lutte de deux mâles, s'abandonne au vainqueur, elle sentait, comme elle ne l'avait jamais senti auparavant que celui-là était son maître.

Peut-être entrait-il dans ce revirement qui devait s'accentuer par la suite, une raison

dominante. L'élan naturel de la pitié, joint à une certaine impudeur qui lui faisait supporter sans honte, après une aventure telle que la sienne, la curiosité railleuse des voisins, l'avait poussée jusqu'à Massoulès, la veille et ce jour-là encore, pour avoir des nouvelles. La première fois, une bordée d'injures l'accueillit; le blessé, qui gisait immobile, ne pouvant faire un mouvement sans rugir de douleur, la rendait responsable de tout ce qui lui était arrivé; il maudissait le jour où il l'avait connue. La seconde visite de Bernade fut plus humiliante encore. Une matrone établie chez Pierril pour le soigner était venue insolemment sur le pas de la porte lui déclarer qu'il demandait qu'on le laissât tranquille.

Congédiée, elle l'était, il n'y avait pas à s'y tromper, car, au moment où l'ingrat la traitait ainsi, sa chambre était pleine de monde; elle l'avait bien vu en regardant par la fenêtre. Une amertume lui était montée au cœur, elle l'avait jugé une bonne fois. S'il agissait ainsi, c'était parce qu'il avait peur que son mari ne vînt l'achever, et elle, pourtant, ne risquait-elle donc rien? Bernade, devenue sensible en

un clin d'œil à la honte d'être montrée au doigt, puisqu'elle n'aurait plus son *amoureto* pour la consoler, était rentrée en dévorant ses larmes dans la maison de son mari où elle avait été toujours bien traitée, bien aimée. La comparaison s'imposait à son esprit, quelque fermé qu'il fût à des regrets d'un ordre élevé. Elle sentait âprement qu'elle avait tout perdu, les voluptés de l'adultère et son rang d'honnête femme.

Si Noguès, en rentrant après sa disparition de quarante-huit heures, l'eût tuée sans merci elle aurait trouvé qu'il en avait le droit. Mais, revenu au foyer, il ne lui parlait pas, il n'avait pas l'air de la voir, il passait auprès d'elle impassible, sans que sa figure renfrognée s'éclairât seulement d'une lueur de haine et, ayant mangé la soupe de bon appétit, il allait coucher au foin pour lui laisser à elle toute seule le grand lit conjugal. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ce dédain la déconcertait ; elle eût presque préféré d'être battue, parce qu'alors elle eût compris.

Et il en fut de même pendant des jours, pendant des semaines, Bernade faisant, avec

zèle, office de servante dans sa propre maison. Un souci continuel la hantait, celui de savoir ce qui pourrait bien arriver quand les deux hommes se rencontreraient de nouveau.

V

Ce moment vint assez vite. Pierril fut sur pied beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait. On le vit prendre l'air sur le pas de sa porte la figure tuméfiée encore et peinte, comme disait Jacquille, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Il marchait avec une certaine raideur qui lui valut maint quolibet, car la blessure n'était rien moins que glorieuse, et, pour l'achever, il prenait mal les plaisanteries, inquiet de ce que penserait de tout cela le meunier qu'il avait secrètement souhaité pour beau-père. Il était impossible que l'aventure ne parvînt pas

jusqu'à lui, jusqu'à Margalido. Peu à peu les traces de la rude leçon qu'il avait reçue s'effacèrent, mais il continuait à faire de grands détours pour ne jamais passer du côté de Brax, et, quand il rencontrait quelqu'un de la métairie, fût-ce l'une des petites filles, il prenait l'autre côté de la route, de l'air d'un chien battu, les yeux baissés.

Bernade le regardait avec un mépris croissant :

— Et c'est pour lui, pensait-elle, c'est pour ce *pec*, cet imbécile, que je me suis mise dans l'embarras !

Son embarras était plus grand qu'il ne lui plaisait de l'avouer ; elle en contenait énergiquement les premiers signes dans un corsage bien sanglé, au risque de s'estropier, elle et un autre. Son mari continuait d'habiter le grenier au fourrage, mais il condescendait parfois à lui parler d'une façon brève sans aucune allusion, d'ailleurs, au passé. Jamais elle n'avait été, comme elle l'était maintenant, empressée à lui plaire en toutes choses, et elle ne quittait pas la maison ; il ne pouvait s'empêcher de remarquer cela. Sa colère contre elle

s'émoussait tous les jours. Il réservait la rancune de son cœur ulcéré à l'odieux Pierril.

Cependant toutes les rancunes, toutes les querelles, toutes les batailles du monde n'empêchent pas qu'il ne faille *laoura la bigno*, labourer la vigne au moment voulu ; et les vignes de Massoulès touchaient celles de Brax.

Les deux hommes qui s'étaient évités depuis le scandale, se rencontraient forcément chaque jour, contraints de travailler tout près l'un de l'autre, chacun à la tête de sa charrue, en suivant des sillons parallèles. Pierril n'osait lever les yeux que pour jeter par intervalles un regard furtif vers les vignes du voisin. Retranché derrière ses bœufs, il tremblait dans sa peau de colosse poltron, redoutant toujours une attaque imprévue, et Noguès, qui s'en apercevait, prenait un cruel plaisir à augmenter sa peur. Nul ne peut empêcher un homme de parler haut ou de chanter pour se distraire tout en labourant, et Noguès abusait de ce droit jusqu'à faire perler la sueur sur le front blêmi de Pierril.

— Attends un peu, grognait-il, attends un peu que je t'arrache les tripes, oui, jusqu'à la

dernière! Je te fendrai le ventre d'abord en y retournant le couteau, j'en retirerai ton cœur pour le manger... Non, il sera bon tout au plus pour mon chien; c'est à mon chien que je donnerai ton cœur, et de ta cervelle j'engraisserai mes champs.

Tout cela d'un ton contenu, d'autant plus terrible, le nez en l'air, comme s'il eût interpellé la pointe des arbres, et en s'interrompant de temps à autre pour encourager ses bœufs :

— Hé! Caoubet, Laouret! *Laourette! Caoubette!*

De sorte que si Pierril s'était avisé de réclamer, il aurait pu répondre :

— De quoi vous mêlez-vous? Je ne vous parle pas. Je dis ce qu'il me plaît.

Mais Pierril se gardait de souffler mot. Il aurait trop redouté de sentir l'aiguillon, comme autrefois la fourche, lui entrer dans les chairs et peut-être d'une façon plus dangereuse que la première fois. Rongeant son frein, affectant de siffler pour paraître ne rien entendre, mais sans y réussir, car ses lèvres tremblaient, il se demandait avec angoisse lequel des deux aurait fini le premier de labourer sa vigne.

Quelquefois, Noguès, renonçant à parler, chantait de sa voix rauque les menaces que lui suggérait sa fertile imagination, l'énumération des supplices les plus affreux se suivant avec des détails d'une invraisemblable barbarie. C'était une étrange mélopée comme pourrait l'inventer quelque Peau-Rouge résolu à faire mourir de peur l'ennemi qu'il va se donner la satisfaction de scalper ensuite.

Évidemment Noguès goûtait le plaisir de la vengeance avec une intensité qui était bien de sa race, et un jour ce plaisir fut complet. En tournant le soc de sa charrue, au moment où Pierril, dont les bœufs s'obstinaient à marcher du même pas que Laouret et Caoubet, faisait la même opération, il vit sa femme, appuyée à la haie qui bordait les deux champs; elle semblait jouir singulièrement de son invention et riait de bon cœur. Certes, elle ne riait pas de lui; il voyait comme un encouragement dans ces yeux clairs aux pupilles dilatées où étincelaient la haine et le mépris. Et dès lors il comprit qu'ils étaient désormais, elle et lui, quel qu'eût pu être le passé, du même avis au sujet de Pierril, que jamais plus il n'aurait à

craindre que Bernade se rapprochât de ce capon. Une joie encore amère, mais triomphante, lui réchauffa la poitrine.

Cependant, il continua sans misericorde à tenir sur des charbons ardents le beau métayer de Massoulès, dont tout le monde connaissait les terreurs et qui devenait à la ronde un objet de risée.

La vigne une fois labourée, le moment de faire les foins vint assez vite. Noguès s'en alla faucher au fond de la jolie vallée du Lioué, où tout le long de ce ruisseau, bordé de saules et frangé de pois-fleurs, les prés se succèdent, séparés les uns des autres seulement par des haies ou des murs très bas de pierres sèches prises aux rochers calcaires d'alentour. Il n'y avait qu'un de ces petits murs entre les prés qui dépendaient de Brax et ceux qui appartenaient à Massoulès. Les jurons et les menaces parlés, chantés, vociférés eurent alors un accompagnement qui les aggravait fort. Noguès brandissait sa faux comme un possédé, il faisait crier l'herbe en la coupant d'un geste sinistre, le geste d'un bourreau qui fauche une tête, et les jambes de Pierril flageolaient. A coup sûr

la faux était un instrument de supplice, plus sérieux encore que l'aiguillon et même que la fourche. Si l'envie allait venir à ce mari terrible de s'en servir contre lui ?

Mais Noguès se tenait à son féroce monologue, tandis que les faneuses, Bernade et ses filles parmi elles, s'acquittaient de leur jolie et sautillante besogne, au cours des chaudes journées de juin. Pour un passant qui l'eût regardée des hauteurs voisines, cette vallée du Lioué, animée par le mouvement de la fenaison, eût été le séjour même de la paix pastorale : ces prés où s'entassaient les meules parfumées, ce char immobile portant une montagne de foin toujours grandissante, dont l'ombre s'allongeait superbe, ces jeux de lumière veloutant l'herbe rase, là-bas où paissaient les vaches en liberté, puis ici, plus près, l'activité des râteaux que maniaient lestement de belles filles, court vêtues, naturellement gracieuses, tout cela suggérait de riants sujets d'idylles. Combien est menteuse la surface des choses aux champs comme dans le monde ! Qui donc eut deviné les sentiments violents et douloureux qui se cachaient sous toute cette poésie champêtre ?

C'était un mari outragé, l'homme qui, debout à la tête des bœufs, répandait sa haine dans des vociférations qu'eussent pu prendre pour eux Laouret ou Caoubet; elles allaient cependant droit à leur adresse, droit à l'oreille de ce grand diable bronzé, en chemise ouverte, qui baissait la tête tout en se hâtant, de l'autre côté du petit mur si bien enchevêtré de chèvrefeuille et d'églantier en fleur qu'on n'en voyait pas les pierres; — c'était une femme adultère qui, parce que les foins le voulaient, se trouvait aussi condamnée, des heures de suite, à subir la présence de son complice infidèle. Les petites filles elles-mêmes, Rouseto et Janetoun, se sentaient interdites en écoutant leur père, silencieux d'ordinaire, parler ainsi sans raison et sans relâche de ce ton terrible; et, dans le pré de Pierril, les faneuses, qui l'aidaient à charger son foin, riaient sous cape, curieuses, amusées, un peu inquiètes aussi, en se demandant comment tout cela finirait.

VI

Cela finit par un départ général des métayers de Brax, au moment même où le maitre de Massoulès se demandait s'il n'allait pas vendre son bien pour échapper à un voisinage devenu intolérable.

La réconciliation s'était opérée petit à petit entre Bernade et son mari. Dès le jour où celui-ci, après un mutisme prolongé, consentit à lui adresser de nouveau la parole, la fine mouche jugea qu'elle pourrait ressaisir son pouvoir; et, en effet, il ne s'écoula pas beaucoup de temps, cette première concession une fois faite, avant que Noguès reprît la place qu'il

avait délaissée dans le grand lit aux rideaux bleus, marquant ainsi que, s'il n'oubliait pas encore, il avait du moins pardonné. Alors Bernade se servit de l'influence reconquise avec toutes les ruses auxquelles s'entendent si bien les femmes, qu'elles sachent lire ou non. Elle entreprit de prouver à Noguès qu'ils ne pouvaient garder cette borde maudite, où depuis trop longtemps ils mouraient de faim, disait-elle ; ailleurs ils prospéreraient tout autrement et il n'y avait que le choix aux environs; elle lui nomma Mandiac, la Passade, la Tuque, d'autres métairies encore qui seraient à louer en septembre, au jour de la Nativité.

Il y voyait des difficultés, ne répondait ni oui ni non, mais lui savait gré en secret de son envie de quitter le pays où elle avait commis une faute irréparable, où elle risquait de rencontrer chaque jour l'homme qui l'avait possédée. Rien ne pouvait mieux prouver qu'elle fût repentante. Peut-être cependant attribuait-il à des motifs trop délicats le grand désir de Bernade. Elle n'avait nulle crainte d'être montrée au doigt, sachant l'indulgence qui s'attache dans ces contrées du

Midi aux péchés d'amour ; il ne lui déplaisait pas de montrer à tous les voisins, et à Pierril d'abord, que son mari ne lui en voulait plus, qu'elle était autant que jamais la maîtresse ; mais ce qui lui aurait paru très dur, c'eût été d'assister aux noces qui devaient avoir lieu, disait-on, dès les vendanges entre son ancien amant et la fille laide du meunier Pattofino. Oui, aux vendanges prochaines ils se marieraient, à l'heure même où, selon ses prévisions, elle mettrait au monde cet enfant dont elle avait, par un effort de courage qui lui avait coûté, si hardie qu'elle pût être, fait pressentir la venue à Noguès. Que d'hésitations avant de se décider à cette confidence ! — « Si sa rage allait le reprendre, pensait-elle ; s'il allait me tuer tout de bon ? » — Mais Noguès reçut tranquillement ses ouvertures, se bornant à répondre, comme s'il eût été Jacquille en personne :

— *Es atao*, c'est comme ça !

Après quoi, il bourra sa pipe avec lenteur et n'en parla plus. Évidemment il avait pris son parti, ayant prouvé une fois pour toutes qu'il n'était pas de ces maris débonnaires dont on se moque. D'ailleurs, Bernade n'était plus la

même femme qui l'avait trahi ; elle voyait les choses avec d'autres yeux, elle avait d'autres idées, elle méprisait de tout son cœur celui qu'elle avait cru aimer de même. De cela, il était sûr. Peut-être désirait-il aussi que les gens qui avaient été témoins de son malheur ne le fussent pas de sa faiblesse envers la coupable. Peut-être se disait-il qu'il parviendrait mieux à oublier quand il ne verrait plus certaine porte aux gonds rompus, au seuil encombré de ronces devant laquelle il était contraint de passer presque chaque fois qu'il sortait de chez lui. Bref, il songea sérieusement à quitter Brax.

Ayant appris que le métayer du Nomdieu devait finir son bail le jour de la Nativité, qui est, avec la Saint-Martin, la date des renouvellements, il entra en pourparlers pour prendre sa place et alla visiter l'endroit avant de rien conclure. A première vue, il ne fut pas séduit; cette ferme basse, située dans un fond très humide, sans autre horizon que des taillis de chênes et un rideau de peupliers, donnait l'impression d'être au bout du monde. Bien qu'il ne se trouvât guère qu'à deux heures de distance de Brax, le pays était tout différent, plus

sauvage, plus boisé, car il reste encore des traces de forêts autour de l'ancienne abbaye de Moirax. Elles ont été défrichées pour laisser pousser des vignes naguère florissantes, mais que la maladie a réduites presque toutes à l'état de ceps stériles et rabougris, abandonnés parmi les bruyères et les ajoncs qui repoussent en abondance sur l'ancien sol forestier. Çà et là, des plantations de pruniers remplacent tant bien que mal ce qui fut dans un temps la richesse du pays, car ce sol de boulbène et de grave donnait, avant que sévît le fléau, du vin excellent. Dans l'état actuel des choses, le Nomdieu était un assez triste domaine, mais l'ancien métayer, un matois qui n'avait pas été surnommé en vain à la ronde *lou Finassé*, entreprit avec succès d'embobeliner son successeur. Il fit tout valoir avec adresse, les champs, les prés, le cheptel, dont l'estimation eut lieu, selon l'usage, en présence de deux experts.

Noguès avait amené son voisin Gentil, très désireux de le mettre à même de gagner le plus possible, car il ne lui avait encore rendu qu'un quart environ des six cents francs prêtés.

Cette préoccupation égoïste obscurcissait son jugement assez clair d'habitude, et très exercé, puisque, dans les villages, ce sont presque toujours les mêmes arbitres qui sont appelés à remplir leurs fonctions délicates. Mais lou Finassé s'appuyait sur un complice encore plus malin que lui-même et plus retors cent fois que Gentil et Noguès ensemble. A force de beaux discours, il leur fit trouver presque en bon point une paire de bœufs d'une grande maigreur et des vaches qui semblaient harrassées de fatigue. Un veau de deux mois avait meilleure apparence, mais la gloire de l'étable c'était un taureau, échantillon accompli de la race indigène, de petite taille, dans des proportions parfaites : sa robe brune, luisante et polie, tendue sur un dos droit, sur des reins fermes, la tête courte, le muffle carré, les jambes sèches avec un fanon imposant. Lou Finassé et son compère, en le faisant tourner dans la stalle où il était retenu par une chaîne, comme les autres bœufs, vantèrent sans qu'il fût possible de leur donner de démenti, les beautés du *Démoun*. C'était ainsi qu'ils l'appelaient, et Gentil leur demanda pourquoi.

— Il fait le diable à l'occasion, répondit lou Finassé.

— Oh *bé!* riposta Gentil, s'il fait le diable, il n'y paraît guère.

Et, le prenant par les cornes pour compter ses cinq ans sur les neuf annulaires :

— Voyez comme il se laisse manier! J'en connais chez nous de moins commodes. Il est doux comme un mouton, votre *Démoun!*

Les deux hommes du Nomdieu échangèrent un regard d'intelligence. Quelques instants après, tandis que Noguès était plongé dans l'examen minutieux de la grange et de la buanderie, ils se consultèrent tout bas : « Fallait-il l'avertir, oui ou non? — L'avertir! ce serait déprécier le *braou*[1]. — Mais en cas d'accident?... — Bah! il aurait beau se plaindre; on s'excuserait d'avoir oublié une petite recommandation, voilà tout, et personne ne leur donnerait tort. Il n'y avait pas de fraude... Et d'ailleurs tant pis pour qui se laisse attraper! » — Là-dessus, ils firent défiler devant Noguès toutes les charrues et charrettes, tous les instruments aratoires de diverses sortes, en s'extasiant sur

1. Taureau, en patois.

leur qualité supérieure. Chaque objet, à les croire, valait son pesant d'or.

C'eût été l'intérêt des preneurs de prouver le contraire, mais ils étaient moins habiles à se défendre qu'on ne l'était à les enjôler. Comme, d'autre part, il fallut rendre à cet intraitable exploiteur, le fermier de Brax, une somme assez ronde, censé pour l'indemniser de la différence du cheptel, estimé au début beaucoup trop haut, le résultat du changement de métairie fut plutôt nuisible aux Noguès.

Ils sortirent pauvres de leur ancienne demeure pour se diriger, mécontents déjà, vers la nouvelle, où plus d'une déception les attendait. Ce fut un triste départ. Somme toute, ils avaient passé à Brax du bon temps, le temps de la jeunesse, s'ils y avaient été malheureux ensuite : Rouseto et Janetoun étaient nées là. Noguès se rappelait le jour où il avait amené dans cette petite borde sa Bernade alors sans reproche et si belle sous la couronne de mariée; de son côté, Bernade laissait à Brax les cendres encore chaudes de ses coupables amours. Peut-être ne se souciait-elle plus de l'homme, mais les furtives rencontres, les brûlantes caresses,

tout cela ne devait jamais sortir de sa mémoire : le feu ne continue pas moins à brûler parce qu'a disparu celui qui avait allumé l'incendie. En passant devant le *castet* d'Engayrac pour la dernière fois, elle jeta un regard plein de larmes sur le passé, du haut de la charrette qui l'emmenait.

Il avait fallu deux charrettes pour transporter les gens et le mobilier, deux de ces véhicules gascons invariablement peints en bleu tendre et garnis de piquets fichés dans des trous pour empêcher le chargement de tomber. Traînées par la paire de bœufs et par les deux vaches maigres de la nouvelle métairie elles avançaient lentement, péniblement. L'une d'elles portait les meubles, les lits de plume, et les paillasses, des paquets de linge, de grandes corbeilles que l'on eût cru remplies de coquelicots ; c'étaient les crêtes tumultueuses des poules prisonnières, liées par les pattes et jetant, dans cette incommode position, force cris auxquels se joignaient d'autres gloussements de volailles et la plainte suraiguë d'un petit cochon, ligotté lui aussi, comme pour le supplice de la dernière heure. La chèvre, attachée

derrière la voiture, trottait en bêlant d'inutiles protestations, interrompues par les aboiements rauques de Picaro, le vieux chien de berger, au poil d'un blond sale, comme déteint, très hargneux, malgré son apparence fadasse, et, en tête de ces richesses variées, marchait Noguès tandis que l'obligeant Jacquille, qui s'était offert pour donner un coup de main, conduisait l'autre voiture. Dans celle-là se trouvaient, avec beaucoup d'ustensiles de ménage, les petites filles bavardes et rieuses, contentes d'un déplacement comme on l'est toujours à leur âge ; Bernade qui, arrivée à ses fins, était tout près de le regretter, et l'aïeule qu'on avait déracinée telle qu'un vieux pied de vigne, noueux et bruni, pour la jeter sur la paille où elle marmotait son rosaire. Le seul bagage qu'emportât la Togne, était un tison du feu de la Saint-Jean, le tison qu'il faut garder dans toute maison bien tenue contre les cas de maladie. Elle l'avait recueilli, comme elle faisait chaque année dans le brasier qui s'éteignait au milieu de l'aire de Brax, après avoir répondu par une flamme joyeuse à la flamme de tous les feux d'alentour, et elle comptait sur lui

pour protéger ce gîte inconnu où, si vieille, elle avait peur d'entrer.

Cahin-caha, elles roulaient sous le soleil, ces deux charrettes bleues qui portaient la fortune des Noguès. On eût dit un convoi d'émigrants ou de bohémiens. Jusqu'à Pachas, la route, la grande route de la Plume, fut assez belle, puis on prit au pas, par la traverse, et ce furent de rudes cahots sur un chemin défoncé dont la grande sécheresse avait durci les ornières.

Les petites filles s'émerveillèrent devant la vieille église monumentale de Moirax qui a dans le paysage l'importance d'une cathédrale, devant les coteaux de la Garonne aperçus de loin ; cependant les grandes étendues de terrain en friche faisaient hocher la terre à Jacquille.

— Nous aurons au moins une belle vue, dit Bernade, que son mari n'avait pas avertie de la situation de la ferme.

Mais, tournant tout à coup, on s'engagea dans un petit bois, on passa devant une maison à un seul étage, juchée au sommet d'un talus jadis couvert de vigne, que tapissait maintenant la plus médiocre végétation couleur de tabac.

— Nous voici au Nomdieu, dit Noguès.

A l'une des fenêtres se montra une figure morose qui regarda défiler les nouveaux venus sans leur accorder aucun signe d'intérêt.

C'était le maître, un étranger, aussi différent que possible des propriétaires de l'Agenais gens affables et « point fiers », qui touchent la main de leurs métayers quand ils les rencontrent, et répondent cordialement *adichats* à leur *adichats la coumpagnie*[1] !

Les bâtiments de ferme n'étaient pas loin de là, dans une prairie qui faisait suite aux taillis, mais il fallait descendre, pour les atteindre, une pente rapide ; ils occupaient le milieu d'une espèce de cirque en entonnoir, fermé de tous côtés par les bois. Des cultures en assez bon rapport les entouraient, se déroulant jusqu'à la double rangée de peupliers qui fit à Bernade l'effet d'une allée de cimetière. Elle le dit à son mari presque en frissonnant.

La façade de la maison était en contre-bas du pré ; on y accédait par un méchant petit

1. La compagnie est supposée être l'escorte invisible de l'ange gardien, ce qui a besoin d'être expliqué au promeneur solitaire, pour peu qu'il soit étranger.

pont jeté sur un fossé, à sec pour le moment, mais qui, l'hiver, était rempli d'eau. L'aire à battre le blé, de très belle dimension et bornée par une sorte de rempart en terre, se trouvait de l'autre côté du fossé, devant l'étable, où les bêtes, comme le remarqua Bernade, en continuant le cours de ses critiques, étaient moins mal logées que les gens.

— Pas de voisins! pas un seul! s'écriait-elle, très maussade.

— Cela vaut quelquefois mieux que d'en avoir trop, grogna Noguès entre ses dents, avec un réveil de rancune. Mais nous en avons un... Il a bien soixante ans, c'est vrai, et davantage, avec une femme tout aussi vieille que lui; de braves gens, je crois, qui demeurent à Laparade.

— Laparade?... Cette métairie dont tu m'as parlé, qui est à une demi-lieue d'ici?... Tu appelles cela des voisins? Et il faut faire le double de chemin pour arriver au plus proche village! Autant s'enterrer vifs!

— Allons, ma femme, on s'y fera. D'ailleurs, si nous sommes ici, c'est bien que tu l'as voulu! Ne dirait-on pas que je t'ai amenée de force?

Rouseto et Janetoun, séduites par la nou-

veauté, trouvaient tout très bien : une mare fangeuse qu'il leur plaisait d'appeler le vivier était particulièrement à leur goût ; elles y voyaient d'avance barboter les canards et, en attendant, aidaient à délivrer de ses liens le pauvre cochon, à mettre en liberté les poules, caquetantes aussitôt, occupées à gratter l'herbe autour de leur coq.

— Pays de grenouilles ! décida Jacquille en reniflant une odeur quelque peu marécageuse.

Il resta pour aider ses amis à l'emménagement. Avant de se dire adieu, on tira de la graisse un *confit*, on mangea, on trinqua sur la vieille table vermoulue dont un pied s'était cassé en route ; on but un doigt de vin de Brax, tel que le Nomdieu n'en devait apparemment jamais produire ; mais la fête était triste, et, plus tard, chacun prétendit avoir eu de lugubres pressentiments.

La Togne cependant n'avait pas laissé de repos à son fils que le tison guérisseur ne fût placé sur le manteau de la cheminée et une croix de fleurs flétries, la croix de la Saint-Jean, clouée à la porte pour éloigner les mauvais sorts. Ces précautions devaient, hélas, être vaines.

VII

— Au secours ! Arrêtez-le ! A moi ! Au secours !

Ces cris, des cris perçants, partirent de l'étable sans que personne y répondît.

C'était la première fois depuis son arrivée au Nomdieu que Bernade allait affourager le bétail. Jusque-là, son mari avait pris ce soin, voulant lui éviter de la fatigue, car elle était fort alourdie par une grossesse, peu avancée pourtant, à l'en croire. Mais Noguès s'étant attardé, ce soir-là, dans le champ assez éloigné où, avec ses filles, il déterrait des pommes de terre, elle n'avait pas voulu faire attendre

les bêtes et leur avait porté par brassées le maïs fraîchement coupé.

Dans les demi-ténèbres de l'étable profonde, elle avançait, chargée de son fardeau, de tiges sucrées, de longues feuilles vertes et d'épis à peine formés sous un tissu d'argent fibreux. L'odeur suave de leur nourriture préférée faisait pousser aux bœufs de doux meuglements d'aise, que couvrit soudain la voix toute différente du taureau, qui se mit à mugir avec une telle force dans sa stalle, tout au fond de l'étable, que Bernade en eut presque peur. Jamais elle n'avait entendu un *braou* faire tant de bruit, sauf dans ses furies d'amour; d'habitude il est muet beaucoup plus que les bœufs, dédaignant exprimer la faim ou la souffrance, ni rien de ce qui n'est pas l'impérieux besoin de son sexe. Mais Noguès lui avait dit que *lou Démoun* passait pour être plus méchant qu'un autre quoiqu'il n'eût vu jusque-là aucun signe de cette méchanceté.

L'étable était divisée en quatre compartiments : dans le premier, une vache et son veau qui, couché auprès d'elle, tendait sa jolie tête noire, friande de maïs; dans l'autre, la

seconde vache à l'échine saillante, aux mamelles stériles, taries par le rude travail des champs, puis, ensemble, les deux bœufs ruminant côte à côte, devant un ratelier vide, sous les longues toiles d'araignées qui tombaient des solives comme des draperies grises. L'apparition d'une inconnue ne parut déconcerter aucune de ces bonnes bêtes, patientes et douces. C'était le repas du soir qui arrivait, elles n'en demandaient pas davantage; mais, dans la quatrième stalle, séparée des autres par un espace assez large, le taureau continuait à se démener comme un possédé, tirant sur sa chaîne et poussant des beuglements rauques qui exprimaient tout autre chose que la satisfaction.

Quand Bernade, pliant sous une nouvelle charge de maïs l'aborda enfin avec prudence, il tourna vers elle son œil enflammé, puis se dressa tout debout d'un mouvement si terrible que la chaîne qui le retenait, vieille et rouillée par places, céda sous l'effort qui faisait saillir tous les muscles de l'énorme encolure.

A son tour, Bernade poussa un cri, un grand cri de détresse, laissa tomber sa charge de *millet*, et gagna la porte en courant, mais elle

n'eut pas le temps de la refermer ; le taureau, qui pensait apparemment à tout autre chose qu'à son souper, avait d'un bond franchi le tas de maïs, traversé l'étable comme un trait et débouchait sur l'aire où un instant il se tint debout, immobile, les pieds écartés, soufflant du feu, aveuglé, au sortir de la quasi obscurité, par le soleil qui, prêt à se coucher, lui dardait dans les yeux des flammes rouges.

C'eût été pour Bernade le moment de fuir, car la fougue du premier élan avait porté trop loin son agresseur, la laissant à quelques pas derrière lui. Si elle eût été plus légère, elle aurait sans doute réussi à se réfugier dans la maison, mais sa grossesse la gênait et, avant d'avoir pu atteindre la passerelle jetée sur le fossé, elle trébucha. En même temps le taureau se retournait : distrait de son éblouissement passager par le vol éperdu de la jupe de drap rouge, il fondit sur elle, le front en avant, et elle tomba sous une poussée furieuse. Jamais aucune arène espagnole ne vit de spectacle plus tragique ; au fait, l'espèce de gradin qui entourait l'aire de trois côtés formait une plaza où il ne manquait que des spectateurs. Enlevée sur

les cornes de l'animal enragé, la malheureuse femme avait de nouveau roulé sur le sol durci, où *lou Démoun*, digne de ce nom, la secouait, la piétinait, encore excité par ses cris, par ses prières désespérées qui lui demandaient grâce, comme s'il eût été un être humain capable de comprendre... grâce au moins pour l'enfant !

D'autres cris, des cris faibles et stridents se joignirent à ceux de la victime, car la Togne, que tout ce bruit avait vaguement avertie, était venue, du train de limace dont les ans et les infirmités ne lui permettaient pas de se départir, assister de loin au meurtre. On entendit bientôt, en outre, des clameurs encore lointaines. Les appels déchirants poussés par Bernade étaient enfin arrivés aux oreilles des ramasseurs de pommes de terre qui rentraient.

Noguès, s'élançant, fit face au taureau, les bras étendus, l'étonna ainsi et, se jetant sur sa femme qui gisait, roulée en boule et sans connaissance au fond du fossé, eut le temps de l'emporter dans la métairie. Aussitôt qu'elle eut disparu, *lou Démoun*, comme exorcisé, se calma subitement ; un enfant eût pu le prendre sans danger, semblait-il, par ses cornes san-

glantes. Apaisé, stupide, il levait un mufle blanc d'écume vers le couchant, dont la pourpre pâlissait déjà, en aspirant l'air où flottait peut-être encore pour lui cette odeur de femme qui l'avait rendu fou.

On avait beau cependant jeter de l'eau à Bernade, en pleine figure, elle ne sortait pas de son évanouissement. Le sang coulait d'un trou béant sur son front qui avait donné contre une pierre et elle n'était que blessures, bien que sa jupe d'un drap épais l'eût un peu préservée, les cornes du taureau s'y étant embarrassées plus d'une fois. Les deux petites filles pleuraient, croyant leur mère morte ; mais Noguès qui, agenouillé auprès d'elle et l'oreille appuyée contre sa poitrine, répétait sans relâche d'un ton lamentable : « Ma femme, ma pauvre femme ! » sentit que le cœur battait. Presque aussitôt Bernade entr'ouvrit les yeux et poussa un long gémissement.

— Elle en reviendra, s'écria-t-il, en la soulevant avec précaution pour la déposer sur son lit. Courez vite chercher le médecin à Layrac.

Alors la vieille mère intervint avec autorité ; d'un signe elle appela son fils dans un coin :

— Le médecin parlera, dit-elle.

— Eh bé, après?

— Après, tout le monde saura comment le malheur est arrivé; tu ne pourras plus vendre le taureau, et tu ne peux pourtant pas garder non plus une aussi mauvaise bête.

— C'est vrai, fit le métayer, je n'y aurais point pensé tout seul.

Il regarda sa mère avec admiration; elle entendait encore les affaires à son grand âge et il lui revenait des idées quand l'argent était en jeu.

— Attends, dit-il à Rouseto, qui avait déjà franchi le pas de la porte; nous la soignerons bien tout seuls.

Et il se mit à étancher le sang qui couvrait Bernade avec de l'eau et du vinaigre, à bander sa tête fendue au moyen d'un linge solidement assujetti, sans qu'elle fît rien que gémir.

— Là, reprit-il, pour le moment cela suffit, et, vous entendez bien, petites, à tous ceux que vous verrez, si vous voyez quelqu'un, ne manquez pas de dire que votre mère est tombée en prenant des fagots, tombée du haut de la pile sur un tas de pierres qui se trouvait auprès... N'y manquez pas, surtout!

Les petites filles ouvrirent de grands yeux, se demandant si le chagrin faisait perdre l'esprit à leur père, mais elles comprirent assez vite lorsqu'il eut ajouté :

— C'est demain mercredi ; dès la pointe du jour je conduirai *lou Démoun* au marché d'Agen, et, une fois que j'y serai, vous pourrez aller chercher le médecin ; il n'y aura plus de danger que nous manquions la vente.

— Tu as raison, dit la Togne satisfaite de l'effet produit par ses conseils.

Ce qu'il y avait d'inouï dans l'aventure, c'est que le taureau revenu au calme, sans que l'on sût pourquoi ni comment, était rentré de lui-même dans l'étable et s'était mis à manger son maïs avec la sérénité d'une bonne conscience.

Cependant, les plaintes de Bernade continuaient, exprimant d'atroces douleurs. Si soucieux qu'il fût de ses intérêts, Noguès aimait sa femme ; il se pencha sur son lit et l'embrassa avec une pitié pleine de tendresse.

— J'aimerais mieux souffrir à ta place, pauvre, murmura-t-il, dans son oreille. Patience ! La nuit sera bientôt passée.

Jusqu'à l'aube, il la soigna de son mieux, effrayé de voir qu'elle recommençait à pousser des cris comme si elle eût été derechef aux prises avec le taureau ; sans doute elle le revoyait dans les visions de la fièvre, car elle répétait sans cesse : *lou Démoun ! lou Démoun ! lou fatchillé !*

Plus d'une fois Noguès se repentit de n'être pas allé tout de suite et à tout risque chercher le médecin. Quand il partit avant l'aube, ce fut pour échapper à l'horreur de ce délire, autant que pour arriver parmi les premiers au marché d'Agen.

— Cours maintenant, dit-il à Rouseto en la secouant pour l'éveiller.

Et la petite courut à toutes jambes vers Layrac, tandis que son père, tenant au bout d'une corde *lou Démoun*, docile autant que le plus inoffensif des petits veaux, prenait de son côté la route d'Agen.

VIII

Ce fut une assez vive contrariété pour Noguès que d'apercevoir tout d'abord sur la place du Marché, où il débouchait avec son taureau, l'unique voisin du Nomdieu, Ambrosi, le vieux métayer de Laparade. Il avait préparé chemin faisant dans sa tête une explication plausible, en cas de quelque rencontre embarrassante, mais Ambrosi ne lui laissa pas le temps de mentir.

— Eh bé ! s'écria-t-il, vous venez donc vous débarrasser de ce malin-là ? Vous avez raison, ma foi !

— Non, j'ai peut-être tort, répartit Noguès sur la défensive. C'est une bête superbe.

— Sans doute il n'est pas mal, *lou Démoun*, mais trop vicieux tout de même.

— Vicieux ! répéta l'autre d'un ton de parfaite innocence.

— Eh oui, ne faites pas l'étonné. Je sais que l'on est sur ses gardes, que l'on peut se défendre quand on connaît le tic d'une bête. Mais pour vous c'était encore assez difficile. Vous avez trop de femmes à la maison... Quand ce ne seraient que vos filles... Les jeunesses, ça n'écoute qu'à demi les bons conseils et un malheur est vite arrivé.

— Je ne vous comprends pas, dit en toute sincérité cette fois, Noguès devenu blême.

— Allons donc ! Vous n'êtes pas sans savoir, puisque vous le vendez, vous n'êtes pas sans savoir que celui-là n'aime pas les femmes. — Et Ambrosi désignait le taureau qui, fatigué par la marche, avait l'air doux jusqu'à l'abattement, ne rappelant plus en rien le furieux de la veille. — Il massacrerait volontiers toutes celles qui l'approchent.

Tel était, en effet, le secret que l'ancien métayer du Nomdieu et l'arbitre qui lui prêtait son honorable assistance avaient hésité à

confier aux nouveaux venus le jour de l'estimation, hésité si bien que finalement ils s'étaient avec soin cousu la bouche.

— Moi? Je ne savais rien, répondit Noguès d'une voix étranglée.

— Farceur! s'écria son compagnon.

Mais, le regardant en face, il vit bien à sa mine ahurie qu'il devait dire la vérité.

— Eh bé! *lou Finassé*, mérite son nom encore mieux que je ne le croyais. Il vous a mis dedans d'une jolie manière, *lou couquin! lou cancré!* Ah! ah! ah!

Et le vieux métayer de Laparade se tordait de rire, évidemment ravi de la malice du Finassé, malice dont il n'eût jamais été capable pour sa part, assurait-il.

Tout à coup, néanmoins, il cessa de rire, et, avec un coup d'œil méfiant :

— Si vous ne saviez pas que la bête était dangereuse, demanda-t-il, pourquoi êtes-vous venu essayer de la vendre?

Et Noguès se vit obligé à une demi-confidence; il consentit à reconnaître que le taureau avait fort effrayé sa femme en montrant une grande colère quand elle lui avait, pour la

première fois, apporté du maïs et que, vu l'état de Bernade, il n'avait pas voulu la contrarier, en refusant de vendre ce bel animal qu'il regretterait d'ailleurs tous les jours de sa vie.

— Oh bé! ne le regrettez pas trop, dit Ambrosi, car vous aviez le diable chez vous!

Là-dessus Noguès le supplia de ne pas ébruiter cela sur le marché s'il ne voulait l'empêcher de se débarrasser de son taureau ou, tout au moins, d'en tirer un bon prix.

Ambrosi se grattait la tête pour interroger sa conscience: il lui semblait pécher en se taisant, car il était fort bavard. Laisser massacrer des femmes faute d'avertir, c'était abominable! Mais il se disait aussi que de bons rapports avec le nouveau métayer du Nomdieu pourraient dans l'avenir se fonder sur cette complaisance, tandis qu'autrement il s'en ferait un ennemi, et qu'y a-t-il de plus fâcheux que des brouilles entre voisins?

— Té! finit-il par s'écrier, après avoir établi en lui-même une juste balance, on dit qu'il ne faut pas faire au prochain ce que nous ne voulons pas qu'il nous fasse; mais quand c'est le prochain qui a commencé à nous attraper?...

Vous voilà, tonnerre de *Diou!* avec le diable sur les bras... Il faut bien vous en défaire!

Et Noguès se défit du diable sans plus de scrupule qu'on n'en avait mis à le loger chez lui. Aussitôt qu'il eut passé cette malédiction à un autre, ce fut un grand soulagement, et il n'eut plus qu'une idée : retourner près de sa pauvre femme, qui souffrait pendant ce temps-là. Mais force fut bien de trinquer avec l'acheteur et un peu ensuite avec le voisin obligeant. Ils ne rentrèrent ensemble, Noguès et Ambrosi, qu'à une heure assez avancée, unis dorénavant par leur complicité dans une petite fraude, devenus bons camarades d'indifférents qu'ils étaient, prêts à échanger indéfiniment des services pourvu que cela ne leur coûtât rien.

Quand ils se furent séparés devant Laparade, Noguès, que les propos ininterrompus d'Ambrosi avaient distrait jusque-là, fut repris d'une grande tristesse. Il se demandait, tout en marchant, avec une vague terreur d'arriver, si sa femme n'allait pas plus mal, si le médecin avait prescrit beaucoup de remèdes et s'il aurait à revenir ; cela coûte cher les visites du médecin ! Tout de même il fallait

bien remettre la pauvre sur pied, quand le prix tout entier du *Démoun*, qui sonnait en gros écus dans sa ceinture, devrait y passer!

Enfin, la fenêtre éclairée de sa métairie lui apparut à travers les peupliers ; elle avait cet air de mystère qu'ont la nuit toutes les petites lumières dans le silence et la solitude de la campagne endormie. Quel malheur le menaçait derrière cette étroite lucarne? Le cœur de Noguès se serrait de plus en plus. Il fit halte une seconde et s'appuya sur son bâton.

Picaro, sur ces entrefaites, aboya très fort de sa voix rouillée, mais il se tut aussitôt en reconnaissant le pas du maître, et, presque en même temps, la porte de la métairie s'ouvrit, s'entre-bâilla plutôt : la Togne arrêta son fils sur le seuil.

— Écoute un peu, dit-elle; écoute, il y a des nouvelles.

— Meilleures, j'espère? s'écria-t-il épouvanté.

— Des nouvelles bonnes et mauvaises, continua la vieille dont le ton et les idées étaient cette nuit-là très nets, très décidés; elle semblait même s'être, au physique, redressée de quelques lignes. Le médecin est venu. Il lui a

trouvé une jambe cassée à deux endroits et l'a tout de suite accouchée... accouchée d'un garçon.

— Un garçon !

La Togne ne lui barrait plus le passage; elle avait poussé la porte, au contraire, pour qu'il entrât; mais Noguès ne se pressait pas, tant il se sentait remué par ce qu'on venait de lui apprendre. A peine pensait-il à la jambe cassée qui allait empêcher longtemps sa femme de travailler; ce qui s'imposait à son imagination, c'était l'enfant... le fils! Il avait tout prévu, excepté cela. On ne pouvait s'étonner pourtant que l'agression furieuse du taureau eût précipité sa venue en ce monde. Le pauvret, né si loin du terme, combien devait-il être faible et chétif! C'était miracle seulement qu'il vécût !

Avec précaution, en évitant de faire craquer ses chaussures, Noguès entra dans la chambre, et, à la lueur de la petite lampe qui vacillait, il vit Bernade étendue sur le grand lit, blanche, immobile, les yeux fermés. On eût dit une statue de pierre. Un linge ensanglanté, qui lui entourait la tête jusqu'aux sourcils, la coiffait

d'un turban bizarre et, sous la couverture d'indienne piquée, se dessinait la ligne rigide de son corps.

Par terre, dans une de ces corbeilles tressées qui servent de berceaux dans le pays et où l'enfant est maintenu au moyen de bandelettes qui lui donnent l'apparance d'une petite momie, vagissait, d'une voix déjà forte, le nouveau-né très rouge. Avant même d'approcher de sa femme, Noguès le regarda.

Une curiosité anxieuse lui ôtait presque le souffle : « Quel gaillard! pensa-t-il. Plus gros à lui tout seul que ne l'avaient été ses deux sœurs ensemble! Ni l'une ni l'autre n'était venue au monde si bien constituée, avec tant de petits cheveux noirs et ces gros poings fermés qui feraient des mains de travailleur. Quel gaillard! »

Longuement Noguès resta plongé dans sa contemplation qui ressemblait à de la stupeur. La Togne avait pris la lampe dans ses griffes tremblantes pour mieux éclairer le berceau et son robuste contenu.

— Oui, marmotta-t-elle, oui, ma foi, *es poulit*, il est joli! *Es un bet mayna lgé!* C'est un

beau garçon ; il ne lui manque rien. Rouseto portait à deux mois la brassière que nous lui avons mise tout de suite; il faisait craquer les autres !

Et la Togne montra d'un air ravi ses vieilles gencives en guise de sourire.

Bernade, cependant, si morte qu'elle parût, avait entr'ouvert les yeux et regardait, elle aussi, se demandant peut-être ce qui allait arriver, avec l'indifférence suprême de ceux qui n'ont plus peur de rien, ayant passé le pire. Son mari allait-il l'achever, en reconnaissant le fils de Pierril dans cet enfant que le taureau avait arraché de ses entrailles? Elle attendait sans sourciller.

Depuis la veille, bien des visions avaient traversé son esprit égaré, où certaines choses ressortaient, cependant, étrangement claires au milieu des angoisses de son corps. C'était presque à pareille date que, l'année précédente, elle s'était donnée pour la première fois au beau métayer de Massoulès, un soir de vendange, au fond du chai, où le vin doux répandait une si grisante odeur... Et l'idée de son propre sang, où le taureau avait trempé

ses cornes, se mêlait pour elle à l'idée de ce vin rouge qui bouillonnait dans les cuves. Oui, la correction que lui avait épargnée son mari, c'était le taureau qui s'en était chargé, *lou Démoun*, le vrai sorcier qui n'avait rien de commun avec le *fatchillé* imaginaire, avec le *fantoumeto* créé par ses mensonges et tant poursuivi cette nuit-là. Pour s'être fait attendre longtemps, la vengeance n'en était pas moins cruelle. Bernade constatait ces choses, sans en tirer, d'ailleurs, grande conclusion morale : *Es atao !* C'était ainsi. Toute ignorante qu'elle fût de l'antique fatalité, cette paysanne la subissait, majestueuse dans son morne silence. Elle s'abandonnait au Destin qui l'avait faite inconsciente et païenne. Et le Destin se déclara pour elle, il eut pitié de la tragique victime du taureau et de l'amour.

Noguès resta bien deux ou trois longues minutes à chercher, on ne savait quoi, sur ce visage d'enfant qui s'empourprait dans un premier effort pour crier. Peut-être se remémorait-il les joues larges de Pierril et la fossette profonde de son menton. Peut-être aussi était-il, comme beaucoup de paysans, inca-

pable de discerner une ressemblance. Quoi qu'il en fût, il poussa un soupir, se baissa lentement, défit les bandelettes du berceau plus lentement encore, car ses doigts calleux et maladroits se refusaient à cette besogne de femme, puis, élevant le petit entre ses bras :

— Il pèse déjà un fameux poids, le mâtin, dit-il d'un air satisfait, comme s'il se fût agi d'une chevrette ou d'un agneau.

Il le retourna, le palpa :

— C'est un beau gars, répéta-t-il avec un gros baiser pour conclure.

Alors le visage de la Togne s'éclaira, comme on n'aurait pas cru que cela fût possible; il y passa, l'espace d'une seconde, un rayonnement d'allégresse, tandis que Noguès s'approchait de sa femme et l'embrassait à son tour, en lui disant tout bas :

— Allons vite, guéris-toi bien. Ce n'est pas tout que de l'avoir fait, il faut l'élever.

Les petites filles, éveillées par le retour de leur père, sortirent du réduit où elles couchaient pour venir admirer une fois de plus, avec une sorte de respect, ce personnage important, le petit frère, et la Togne sentit

qu'elle pardonnait enfin à sa bru, qui avait amené un fils dans la maison. Ses derniers jours à elle auraient un emploi maintenant : bercer cet homme futur, l'héritier du nom, lui croasser des chansons à l'oreille, se traîner avec lui au soleil dans cette familiarité mystérieuse qui rapproche et confond presque les enfants et les vieillards, le commencement et la fin, ce qui vient d'éclore et ce qui va mourir.

Parays. — Juin 1892.

UN MARIAGE INOUÏ!

I

Le déjeuner vient de finir, c'est l'heure habituelle du facteur, à moins que ce personnage ne se soit arrêté quelque part pour déjeuner lui-même, ou qu'il n'ait voulu, avant de se mettre en marche, attendre que la chaleur fût passée, ou bien encore qu'il ne dorme ivre-mort dans un fossé.

Le café est servi sur la terrasse, à l'ombre des tilleuls, et l'argenterie scintille capricieusement, effleurée par le plus gai des rayons de soleil, tandis que Suzette remplit les tasses une à une.

— Deux morceaux de sucre, marraine?... Voilà pour vous, mamma (elle parle anglais

en perfection et aime à le rappeler). — Rhum ou chartreuse, monsieur mon père?

Sa voix, un peu haute, sonne à l'unisson des petits cris d'oiseaux perchés dans les branches au-dessus d'elle, et la palpitation du feuillage projette des ombres changeantes sur sa robe claire, sur sa tête blonde où la lumière joue parmi les frisons d'or pâle, coiffant d'une sorte de nimbe ce visage qui d'ailleurs n'a rien de celui d'une sainte, — Suzette n'est dévote qu'autant qu'il lui semble strictement nécessaire, — ni d'une martyre, encore moins, — ses parents idolâtres ne vivent que pour gâter à la folie leur fille unique.

Les chiens ont aboyé là-bas dans la cour, des bruits de pas grincent sur le sable de l'allée, un morceau de sucre reste en suspens au bout de la pince que tiennent deux doigts délicats armés de jolies griffes pointues.

— Ah ! le piéton ! Il mérite un bon point aujourd'hui.

Et sur le plateau qu'apporte, sans se presser, un domestique, on voit surgir le grand événement de la journée, le courrier, aussitôt épluché par mademoiselle Suzanne.

— Les journaux de papa... Le *Temps* — elle bâille longuement là-dessus pour exprimer son opinion personnelle. — Le *Figaro*, à la bonne heure !... et la feuille anodine de la localité... prix des céréales, nouvelles du comice agricole, questions du plus haut intérêt. Vous n'avez que cela, papa, avec une demi-douzaine de prospectus : traitement des maladies de la vigne, etc. Bon ! l'écriture de Laurencel, notre couturière ! Je parie que vous lui avez commandé une surprise pour moi, mamma. Le papier œuf de canard et l'horrible parfum musqué de mon amie Nina... C'est ainsi que l'on comprend l'élégance dans les garnisons de province où la traîne son mari. Voilà une vie, par exemple, dont je ne voudrais pour rien au monde ! La modeste enveloppe blanche de cette chère Marie... Tiens ! une lettre à l'adresse de marraine : « Madame la baronne d'Usson, château de Villeneuve. » Vous avez donc dit, en venant déjeuner, qu'on vous l'apporte ici, marraine ? Quelque chose de terriblement pressé, sans doute. Griffonnage abominable, mais masculin. — Elle éclate de rire. — Lettre d'amoureux, je gage.

— Allons, petite fille, donnez-moi cela tout de suite, dit madame d'Usson avec un peu d'humeur. A-t-on idée d'une indiscrétion pareille ! Eh bien, oui, je n'ai pas voulu tarder jusqu'à ce soir pour lire une réponse que j'attendais de... mon notaire.

— Oh ! marraine ! les notaires écrivent bien mieux que ça... c'est proverbial. Et puis, ils ne doivent pas être nerveux et ceci est une écriture très, très nerveuse. Volonté de fer, regardez-moi la barre de ce *t*... Imagination... susceptibilité extrême... Je suis graphologue, vous savez !

— Mon notaire a toutes les qualités. Un homme charmant et très répandu... Son étude est ce qui l'occupe le moins.

— Alors vos affaires doivent s'en ressentir, pauvre marraine, dit Suzette d'un ton apitoyé, tandis que ses prunelles bleues pétillent de malice. C'est quelque désastre qu'il vous annonce là.

— J'espère bien que c'est tout le contraire !

Un grand silence s'établit, un silence troublé par le bourdonnement des abeilles qui tournoient autour du sucrier.

Chacun lit ses lettres.

— Marie ne pourra venir que la semaine prochaine, mamma. On aura besoin d'elle à son couvent, même après la distribution des prix. Toujours esclave du devoir, pauvre Marie !

— Peu importe. Mais que dis-tu de cela, Suzon ? Madame Laurencel propose pour toi une robe de serge blanche ; sur la jaquette, les boutons en porcelaine de Sèvres fleuris de roses.

— Je ne vous répondrai qu'un mot, maman : Pourquoi faire ? Dans un trou comme celui-ci, on use ses vieilles nippes.

Cependant, la baronne, avec un coup d'œil significatif à madame du Rosay, prononce brièvement d'une voix contenue :

— La personne accepte mon invitation !

— Ah ! vraiment ?

Ces mots sont jetés d'un ton de suprême indifférence, mais Suzette remarque très bien que sa mère a tressailli. Et, comme pour sauver une situation délicate, M. du Rosay parcourt le *Figaro* avec des cris de paon :

— Ces maudits journaux ne respectent rien ! Non, il est impossible de vivre chez soi sans

occuper le public. Quel ennui pour les pauvres Méran ! Écoutez plutôt : « Jeudi 20 juillet, a eu lieu, au château d'Arc-sur-Loire, une tentative de sport couronnée du plus éclatant succès. Dans le parc splendide... » Je passe... Vous allez voir quelle atroce violation du mur de la vie privée. « Des courses en bicyclettes ont réuni l'élite de l'aristocratie de ces parages. Le programme était le même que celui du Cirque, un essaim de jolies femmes faisant assaut de grâce et de vitesse dans des costumes masculins et même clownesques motivés par la circonstance. Seulement, au château d'Arc, ces jolies femmes s'appelaient la comtesse de Rieux, la marquise d'Arbonne, madame Harding... » Elles y sont toutes, avec des remarques choquantes sur les bas de cette pauvre marquise, reprend M. du Rosay toujours indigné. « Leurs charmes patriciens n'avaient besoin de rien emprunter aux maillots décevants dont on use au théâtre... » — C'est trop fort !

Clameurs de madame du Rosay et de madame d'Usson, qui plaignent de tout leur cœur les Méran d'être ainsi affichés dans les nouvelles du jour.

— Bah ! dit mademoiselle Suzette sceptique, parions qu'ils se sont exténués à faire des démarches pour qu'on parle de leur petite fête ! C'est amusant, quoi qu'on en dise, d'occuper le public, de faire penser aux gens ce que je pense moi : « Quel endroit divin que ce château d'Arc ! Voilà bien la campagne comme nous la comprenons ! »

— Tu t'ennuies donc aux Vertes-Feuilles?

— Oh ! mon Dieu, non, seulement je n'ai jamais senti autant qu'aux Vertes-Feuilles, combien j'aime Paris. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? Si quelques-uns font semblant à Paris d'adorer la campagne, tout le monde à la campagne regrette sincèrement Paris.

— Ce sont là des choses qu'il ne faut pas crier si haut, mignonne. Nous ne savons jamais ce que la destinée nous réserve et tu pourrais décourager...

— Les ruraux qui songent à demander ma main ?

— Petite, si au lieu de dire de ces folies tu allais jeter du pain à tes carpes? Tu les as oubliées ce matin, dit madame du Rosay en

montrant du doigt une corbeille pleine de croûtes, débris du déjeuner.

A travers les tilleuls, on voit scintiller l'eau de la douve, où rôdent quelques-unes de ces carpes purement décoratives, qu'on ne pêche jamais.

— J'obéis, chère maman, dit Suzette, en ramassant son chapeau de paille. — Mais, sur le point de quitter la terrasse, elle s'arrête : — Vous tenez donc bien à m'éloigner ?... Vous trouvez donc bien utile de traiter sans moi des questions qui me concernent ?... Comme si j'étais assez niaise pour ne pas deviner qu'il est, une fois de plus, question de mariage ?

— Suzette ! (M. du Rosay s'est levé d'un air sévère.) Permets-moi de te faire observer, mon enfant, qu'une jeune personne de ton âge ne doit jamais comprendre...

— ... Que ce qui est fait pour ses oreilles, achève prestement mademoiselle Suzette ; mais voyons, papa, je vous en fais juge : avec ce système-là, combien d'ennuis les parents ne s'attirent-ils pas ? Rappelez-vous... l'année dernière, vous vous êtes ainsi beaucoup trop avancé avec ce monsieur de l'Opéra-Comique...

— De l'Opéra-Comique ? répète madame d'Usson d'un air interrogateur.

— Eh bien, oui, la première rencontre avait eu lieu, selon les meilleures traditions, sous les auspices de la *Dame Blanche*. Je ne déplus pas, paraît-il, et mon père, transporté d'aise, encouragea outre mesure ce personnage obèse... car il était obèse, marraine.

— N'en croyez rien, interrompt M. du Rosay, un léger embonpoint sans doute, mais...

— Deux millions, vous allez dire... Certainement, c'est très gentil ! Encore faut-il un peu de tournure. Je ne suis pas difficile pour le physique... tous les hommes sont laids... excepté papa, bien entendu... Ne froncez pas le sourcil, papa, quand votre fille vous embrasse. Laid soit, mais lourd, mais commun, c'est trop. J'ai répondu, vous m'approuvez, j'en suis sûre, marraine, vous dont le candidat est maigre, d'une élégante maigreur, vous m'approuvez d'avoir répondu comme je le fis : Quand il aurait trois millions, jamais !

— Moi dont le candidat est maigre, dites-vous, mademoiselle? balbutie madame d'Usson confondue.

— Eh oui ! Ce notaire qui écrit si mal, cette personne qui accepte votre invitation !..... Marraine, maman, mon pauvre papa, n'espérez pas me tromper. Vous vous y prenez tout de travers. Voilà maman qui, au printemps dernier, pour me conduire à un certain bal blanc chez marraine, une sauterie, rien de plus, se préoccupe de ma toilette comme elle ne l'avait jamais fait et qui, après m'avoir pomponnée, bichonnée, a l'imprudence de me dire : « Tâche d'être gentille ce soir ! » Là-dessus je m'inquiète... naturellement. Au bal, beaucoup de messieurs me regardent, m'invitent, traitent avec moi les sujets que l'usage autorise. Lequel est-ce ? Impossible encore de m'en douter ; mais le lendemain matin, marraine reste enfermée une heure avec maman. Au concours hippique, trois jours après, un des danseurs qui m'avaient été présentés vient nous saluer. Il s'oublie longtemps, très longtemps auprès de nous. Maman me reproche au retour mes fous rires quand un officier de dragons est tombé dans la rivière. Elle me dit qu'on m'aura trouvé mauvais genre. Qui *on ?* J'ouvre l'œil et je n'ai pas de peine à découvrir que

ce *on* porte un pince-nez, la barbe en pointe, qu'il est un peu roux avec un profil de Don Quichotte. Que me fait son opinion ? Je ne le connais pas. Mais lui, aspire à me connaître davantage. M'ayant vue en toilette de bal et en toilette de ville successivement, il s'assure ensuite que j'ai des goûts sérieux ; il me lorgne beaucoup au cours de M. Deschanel, et puis nous sommes invités à dîner chez marraine et *on* est encore là, placé par hasard à côté de moi, *on* me dit des choses très aimables... Le soir il faut que je joue ma fameuse sonate, que je chante la romance de Madame de Rothschild. *On* se déclare charmé. Aussitôt maman commence à faire l'éloge de sa distinction, elle dit que les Decharme, quoiqu'ils n'aient pas de particule, sont une bonne famille très bien apparentée, et papa déclare qu'il n'y a pas de situation plus solide, plus recommandable que celle d'ingénieur, surtout quand l'ingénieur est sorti de l'École polytechnique. Je veux bien ! Qu'arrivera-t-il ? Rien encore. Nous partons un peu plus tard que de coutume pour les Vertes-Feuilles, après avoir accordé à M. Louis Decharme, ingénieur, directeur des mines de

Saint-Oran, la permission de se présenter à nos mardis, l'hiver prochain. En attendant cette visite, son nom revient tout l'été dans les conversations de maman et de marraine, dans leurs chuchotements, ce qui est plus grave, et puis un visiteur mystérieux s'annonce, mes parents me font faire, sans rime ni raison, une robe neuve, les arbitres de ma destinée échangent des signes derrière mon dos, m'envoient jeter du pain aux carpes de la douve pour pouvoir lire plus tranquillement une lettre de Paris... et vous ne voulez pas que je comprenne?...

Là-dessus, mademoiselle du Rosay jette les bras au ciel d'un air de désespoir comique et ces dames se regardent avec des sourires indulgents qui signifient : « Elle a vraiment trop d'esprit ! » tandis que le père articule quelques grognements inintelligibles.

— Après tout, dit-il enfin, puisque tu sais... il vaut peut-être mieux qu'on te recommande au moins...

Mais elle l'arrête d'un éclat de rire irrévérencieux :

— Ah ! bien non, par exemple ! Vous allez

me recommander, après quelques demi-confidences inutiles, d'avoir l'air de tout ignorer. Et je serai sur le qui-vive, guindée, muette, un fagot d'épines, grondée pour cela comme je l'ai été autrefois pour mon excès de gaieté... Oh ! la triste vie que celle de fille à marier et que je serai bien aise d'en finir !

Elle s'enfuit là-dessus, sa corbeille à la main.

— Ma chère, dit madame d'Usson, triomphante, à madame du Rosay, ces derniers mots indiquent assez qu'il lui plaît.

— Mais lorsqu'elle saura qu'il faut vivre en province, je doute...

— Ma bonne amie, interrompt M. du Rosay, une fille qui n'a que deux cent mille francs de dot en terres, ne doit pas se montrer si difficile.

Profond soupir de madame du Rosay :

— Persuadez cela, je vous prie, à notre Suzon.

— Je ne sais pas pourquoi vous prendriez mon candidat pour un pis-aller, dit la baronne piquée. Quand, à trente-trois ans, on a une situation indépendante et une vingtaine de mille francs de traitement...

— Oh ! certes, c'est un parti sortable. Et vous le croyez décidé...

— Décidé... il n'en est pas là précisément. Il paraît séduit, tout à fait séduit, mais, selon lui, un homme sage ne peut demander la main d'une jeune fille avant de l'avoir vue dans l'intimité : les rencontres au bal, au concours hippique, etc., ne permettent de juger que les apparences. Il prétend la connaître, comment dirai-je, en déshabillé... au moral, surprendre ses idées, ses goûts, les traits de son caractère... A Paris, on ferait le guet des mois de suite, que ce serait toujours, plus ou moins, le déguisement, l'apparat... mais, à la campagne... Voilà pourquoi il accepte de passer chez moi une huitaine de jours. Je vous l'amènerai aux Vertes-Feuilles, vous viendrez à Villeneuve et, grâce à la liberté des champs, les futurs époux s'apprécieront.

— Oh ! ma fille n'a rien à craindre d'aucune épreuve, elle est adorable des pieds à la tête, moralement et physiquement.

— Adorable, répète madame d'Usson. Il faudra les laisser beaucoup à eux-mêmes, vous savez.

— Mais les convenances ?

— Les convenances seront sauves, décide

M. du Rosay, puisque Marie, se trouvant toujours en tiers, servira de chaperon.

— Au fait, vous attendez cette bonne petite Marie, dit madame d'Usson. A merveille. Sa présence va nous être des plus utiles; elle provoquera des épanchements, des gaietés, des gentillesses de toutes sortes... Deux jeunes filles ensemble, quoi de plus gracieux ? Sans compter que si notre Suzon avait besoin d'un repoussoir...

— Oh ! Marie n'est pas laide, dit M. du Rosay, qui aime beaucoup la petite cousine pauvre dont il est le tuteur.

— Assurément non, mais elle a la figure, la tenue, la mise, le caractère qui siéent à sa condition.

— On ne peut mieux dire, approuve madame du Rosay.

II

Trois semaines après, madame d'Usson se promenait dans la garenne de Villeneuve avec son hôte, l'ingénieur, en s'efforçant, comme elle l'avait déjà fait en vain plusieurs fois, d'amener la conversation sur le sujet qui lui tenait au cœur.

— Très agréable, n'est-ce pas, notre soirée d'hier aux Vertes-Feuilles?

— Très agréable, répéta M. Decharme comme un écho.

— Vous comprenez maintenant tout le prix que j'attache à ce voisinage?

— Je le comprends à merveille.

— Le père est un excellent homme, d'une loyauté !... Plein de bon sens avec cela ! Et que pensez-vous de sa délicieuse femme ?

— Délicieuse est le mot. Madame du Rosay est le modèle des maîtresses de maison...

— J'étais sûre que vous l'aimeriez. Sa fille tient beaucoup d'elle.

— Trouvez-vous ? Je ne crois pas que la mère ait été en aucun temps aussi jolie que la fille.

— Non, peut-être, fit la baronne avec cette jubilation profonde et contenue que les marieuses éprouvent en commun avec les pêcheurs à la ligne quand elles voient leur victime mordre à l'hameçon. Je voulais dire seulement que c'est le même esprit et la même bonté.

— Comment ! Mademoiselle Suzanne est bonne par surcroît ?

— En doutez-vous ?

— C'est qu'il me semble si difficile que tous les charmes et tous les mérites puissent se trouver réunis chez une même personne !

— Vous avez un ton ironique à demi qui ne permet jamais de deviner si vous parlez sérieusement. Craignez-vous donc cette perfection, ennuyeuse à la longue, que ne relève aucun

défaut? Rassurez-vous ; ma filleule a deux ou trois petits travers, qui d'ailleurs sautent aux yeux.

— Par exemple, une coquetterie instinctive?

— Oui, l'innocente coquetterie d'un petit chat qui joue avec une pelote et fait des grâces en s'amusant.

— Qui égratigne aussi par la même occasion ?

— Parce qu'elle a la riposte un peu vive? On ne peut pourtant pas la condamner à retenir toujours les choses drôles qui lui viennent si naturellement aux lèvres. Ce serait dommage, convenez-en.

— Grand dommage ! Une verve pareille ne lui a pas été donnée pour qu'elle la mette sous le boisseau.

— A la bonne heure ! Nous sommes du même avis. Je vous avais bien dit qu'elle était faite pour vous, et je suis ravie que vous le reconnaissiez, car j'aime cette chère enfant comme ma fille.

— Pardon, j'ai dit qu'elle était exquise ; faite pour moi... je n'en suis pas sûr.

— Pas encore? Après huit jours pendant lesquels vous ne vous êtes pas quittés et quand

toutes les choses essentielles vous conviennent : la famille, la fortune ! Peste ! on n'aura jamais mieux pesé le pour et le contre. Si tous les mariages étaient discutés ainsi...

— Peut-être y en aurait-il un peu moins de malheureux, interrompit gravement M. Decharme. Souvenez-vous, madame... je me suis réservé la plus entière liberté jusqu'au bout de l'épreuve.

— Mon Dieu, qui songe à nier cela ? Mais...

— Mais l'épreuve touche à son terme, voulez-vous dire, et il serait peut-être malséant de la prolonger. Aussi ai-je l'intention de partir demain.

La baronne se récria :

— Sans avoir rien résolu ?... Sans me charger de...

— Je vous demanderai une grande faveur, madame. C'est de me dire sincèrement quelles déductions vous tirerez des confidences que je vais vous faire.

— Vous allez me faire des confidences ?... Parlez vite, mon cher ami.

— Comme on voit bien que vous avez d'avance une réponse prête à tout ! Je n'affronterai pas

en personne si forte partie... Certes non... Je me connais, je resterais à court d'arguments. Vous me convaincriez peut-être malgré moi. Il faut que vous m'entendiez jusqu'au bout, par l'entremise d'un tiers, avant de me donner le conseil que je réclame.

— Un tiers ?...

— Un tiers qui, lui, ne se laissera pas intimider. Permettez que je vous le présente, reprit le jeune homme en tirant un carnet de sa poche. Voici le dépositaire de tous mes secrets. Ils sont comme cela des douzaines de même format et tous habillés en cuir de Russie. J'ai versé dans leur sein beaucoup de choses intimes et, quand je les relis, je ne suis pas fier.

— Bah ! vous écrivez un journal ni plus ni moins qu'une pensionnaire ou une héroïne de roman ?

— Un journal, non, car j'y consigne très peu de faits. Je me rends seulement compte de ma vie. Quand on n'a plus de famille, quand on ne livre pas facilement ses pensées aux camarades qui s'intitulent vos amis, il arrive qu'à certaines heures le besoin d'entendre une voix protectrice crier gare, ou une main obligeante

vous montrer le chemin, s'impose. Alors, faute de mieux, on consulte ceci, dit M. Decharme en caressant du geste son petit cahier, on remonte dans le passé à telle circonstance, à tel incident, on se dit : « Mais c'est le même péril, la même folie ! » et on esquive le guêpier. Oh ! je ne dis pas qu'on esquive toujours, ni qu'on ne tombe pas parfois, en le fuyant, dans une plus fâcheuse aventure : tout ce que je prétends, c'est que l'examen de soi-même est une sauvegarde à défaut de... tout ce qui m'a manqué.

— Ce garçon a des trésors de sensibilité à dépenser, pensa la baronne en remarquant qu'une certaine émotion frémissait dans la voix mâle de Louis Decharme, chaque fois qu'il parlait de son isolement.

Elle reprit tout haut d'un ton approbateur :

La religion commande l'examen de conscience.

— Mais l'examen de conscience, fit observer en souriant M. Decharme, n'implique pas des jugements très nets portés sur le prochain et j'ai peur d'avoir jugé le prochain beaucoup plus sévèrement que moi-même.

— J'espère qu'il ne traite pas de « prochain »

cette pauvre Suzette, se dit Madame d'Usson. Nous allons donc lire ensemble, s'écria-t-elle d'un ton gai, en cherchant à lui prendre des mains le petit cahier. J'avoue que je brûle d'impatience et de curiosité.

— Contenez-vous jusqu'à demain, madame, je vous en prie. Après mon départ vous aurez tout le temps de...

— Que signifie?... Comment pourrai-je, si vous êtes loin, vous aider de mes lumières?

— Il faut que j'aille à Saint-Oran régler quelques affaires pressantes...

— Bon, mais vous reviendrez et nous causerons?

— Tant qu'il vous plaira

Le lendemain matin, dès l'aube, Louis Decharme, en s'en allant, remettait à la femme de chambre de la baronne un paquet soigneusement cacheté qui lui fut porté au lit avec son chocolat.

Elle en déchira fiévreusement l'enveloppe et eut vite fait de parcourir quelques petites pages griffonnées au crayon, après quoi elle relut à loisir, les sourcils froncés, avec des exclamations sourdes, évidemment très mécontente:

16 août. — Arrivée à Villeneuve.

Il y a deux bonnes lieues de la station du chemin de fer au château. Une douzaine de kilomètres sur des routes bien entretenues, à travers un joli pays boisé. Surpris d'apercevoir dans le vis-à-vis qui m'attend, mademoiselle Merlière, la dame de compagnie de la baronne. Sa présence m'est expliquée lorsqu'une jeune fille, descendant du train, s'approche de la voiture. C'est une parente des du Rosay que mademoiselle Merlière est chargée de conduire jusqu'aux Vertes-Feuilles, après que la voiture m'aura déposé à Villeneuve, qui est sur le même chemin, à peu de distance. Quelques mots échangés me font comprendre qu'elle vit à Paris, dans un couvent; sa toilette de voyage est des plus modestes. Une parente pauvre, sans doute. La façon affectueuse avec laquelle tout de suite elle parle de sa cousine, me donne une opinion favorable du cœur de ces dames qui auront mérité, par leur générosité, de pareils sentiments. Point belle et assez chétive, mais des yeux étranges qui me forcent à la regarder plus que je ne voudrais, ce qui doit me faire passer, de prime saut, pour un

homme mal élevé. Je les ai déjà rencontrés, ces yeux bruns sablés d'or... je les ai rencontrés dans un autre visage et ils ont gardé pour moi l'attrait d'une énigme, malgré tout ce que j'ai pu souffrir jadis, en essayant de pénétrer ce mystère, qui alors ne recouvrait rien de bon. Sont-ils, eux aussi, des abîmes de mensonge? Le timbre de la voix, d'une pureté cristalline, me défendrait de le croire si j'avais quelque curiosité de deviner cette inconnue.

17 août. — Déjeuner aux Vertes-Feuilles.

Une invitation m'attendait au débotté. Malgré les assurances réitérées de madame d'Usson que tous les hôtes qu'elle reçoit dans le cours de l'été sont traités de même, les du Rosay tenant par excellence au principe : « Les amis de nos amis sont nos amis », je trouve suspect un aussi excessif empressement. Je ne m'en plains pas d'ailleurs, étant venu avec le projet bien arrêté de profiter des occasions qui s'offriront d'étudier en détail, cette jolie statuette de Tanagra, mademoiselle Suzanne. Mon unique crainte est de perdre trop vite le sang-froid nécessaire, car jolie, elle l'est tout de

bon ; elle semble gagner encore à être vue dans ce nouveau cadre en plein soleil, et sa gaieté franche, son parfait naturel la rendent vraiment dangereuse. Un seul point est contre elle à mon gré, elle a trop d'esprit. Je ne me soucie pas de ce que chez les jeunes filles on appelle de ce nom. Leur esprit ne peut être que quelque chose de si superficiel, vu l'excès de leur ignorance ! Il est alimenté par une malice, innocente, je le veux bien, par une espièglerie qui fait irruption au milieu des entretiens sérieux d'une manière parfois importune : on pense aux gambades d'un jeune chien qui se jette à travers tout, sans souci d'interrompre. Je sais bien que les hardiesses de langage des ingénues ont une piquante saveur pour les blasés ; mais je suis encore assez jeune apparemment pour ne pas goûter ce plaisir pervers. Deux ou trois saillies de mademoiselle Suzette m'ont plutôt gêné ; je crains d'avoir répondu assez froidement au double coup d'œil de sa mère et de sa marraine, coup d'œil qui pouvait se traduire ainsi : « Excusez ces énormités, elle ne comprend pas ce qu'elle dit. Quelle candeur adorable ! »

Dès les premiers jours, la jeune Suzanne a tenu à m'avertir qu'elle adore Paris : « Si l'on pouvait, des Vertes-Feuilles, découvrir la Tour Eiffel, si l'on pouvait seulement entendre le sifflet du chemin de fer ! »

Les parents cherchaient à la faire taire, tout en assurant, à grand renfort de banalités, qu'une femme doit se trouver bien partout où son devoir et ses habitudes l'attachent. Et mademoiselle Marie (c'est la cousine pauvre) souriait évidemment stupéfaite. A cette personne étiolée entre les quatre murs d'un pensionnat, la verdure des prés, un bruit d'eau courante procurent des jouissances inexprimables. Elle est en extase devant tout ce qu'elle voit, une extase muette, mais éloquente tout de même : elle boit le grand air, elle s'en grise. En voyant cette plante frêle se retremper ainsi dans la nature, on est pris d'une sorte d'attendrissement. J'avais éprouvé cela dès hier dans le break, tandis qu'elle dévorait de ses yeux dilatés le paysage environnant.

Nous nous sommes promenés toute la journée. Je sais exactement où s'arrêtent les champs de M. du Rosay, je connais ses principales

fermes, j'ai entendu l'éloge d'un pays où l'on est persuadé que je prendrai racine, malgré le grand secret gardé par la baronne sur nos vagues projets. Les parents d'une fille à marier ont un tel flair !

Retenu à dîner. Le soir j'ai entendu pour la seconde fois la romance de madame de Rothschild et quelques broutilles gentiment dites par mademoiselle Suzette. Elle me traiterait de pédant si elle savait que je n'aime que la grande musique, de même qu'en fait de poésie je ne goûte que le lyrisme le plus haut. A toutes les deux, musique et poésie, je demande purement et simplement de me procurer de beaux rêves. Cela ne m'empêche pas, une fois éveillé, d'apprécier la prose quand elle en vaut la peine ; j'apprécie fort mademoiselle Suzanne, mais j'ai déjà peur, après cette première journée, qu'elle ne me fasse jamais rêver.

19 août. — Ce soir, à Villeneuve, s'est révélé un nouveau talent de ma future fiancée. Sa marraine me disait bien qu'elle avait suivi avec succès les cours de déclamation de M. Laroche, de la Comédie-Française. Elle a récité

des morceaux d'*Esther*, drapée à la juive dans un rideau et, lorsqu'elle s'est évanouie entre les bras d'une comparse, ses cheveux par un adroit coup de théâtre, se sont répandus sur son épaule. J'ai applaudi de tout mon cœur la cascade déchaînée de ses ondes blondissantes en même temps que les vers de Racine. Comme il était tard et qu'elle ne voulait pas se recoiffer, elle a dit à sa cousine : « Relève-moi cela tout bonnement comme les tiens... » Mademoiselle Marie a obéi en s'aidant de deux longues épingles, et j'ai remarqué qu'il fallait beaucoup de cheveux pour porter un chignon relevé tout bonnement comme le sien, car les boucles d'or de mademoiselle Suzanne, ainsi tordues et serrées près de la tête, avaient deux fois moins de volume que les tresses noires de mademoiselle Marie. Beaucoup de femmes, d'une figure médiocre, ont une splendide chevelure en guise de compensation.

23 août. — Suis-je chez la baronne ou chez les du Rosay ? Je n'en sais, ma foi, rien, car ces voisins, véritablement inséparables ont pris possession de moi, les uns autant que les

autres. Si c'est ainsi que l'on conçoit d'une façon générale l'hospitalité dans les provinces où nous sommes, l'Écosse est battue à plate couture. Ces dames ont dressé un programme d'excursions, de pique-niques, de tennis qui rempliraient bien un mois si j'étais disposé à me laisser retenir. Tous les jours on me propose d'aller visiter une curiosité nouvelle qui, bien souvent, n'est pas curieuse du tout, mais qui sert de prétexte au plaisir d'être ensemble.

Hier il s'agissait d'une chasse assez originale sans chiens ni fusils. Course joyeuse jusqu'au bois où, depuis le matin, les gardes sont occupés à tendre une pipée. Le mot d'ordre est silence, mais ces dames respectent fort peu la consigne. Nous avançons à pas de loup, par de petits sentiers couverts, sous la futaie jusqu'aux taillis où, sur une certaine étendue, toutes les branches ont été ramenées les unes contre les autres, attachées solidement et couvertes d'entailles invisibles destinées à recevoir des centaines de gluaux. Les innocents que nous venons exterminer entonnent un gai *de Profundis*, tandis que leurs bourreaux se glissent dans la hutte de feuillage construite en vue du

plus cruel guet-apens. Debout, accroupis, couchés par terre, serrés comme des sardines dans un baril, nous retenons notre souffle, laissant les gardes moduler un petit cri qui ne ressemble que fort peu à un cri d'oiseau, et pourtant les oiseaux y répondent.

Jamais je n'ai été aussi près de mademoiselle Suzanne, son souffle m'effleure, je suis forcé de lui parler à l'oreille ; les lois de ce genre de sport l'exigent. Après un quart d'heure d'appel qui ne me parut pas long, les premiers imprudents commencèrent à sautiller de branche en branche, se rapprochant toujours du piège. Il suffit que les gluaux aient fait une fois leur office pour que les frères du prisonnier s'abattent alentour et eux aussi demeurent captifs. Heureusement mademoiselle Suzanne gâte ce douteux plaisir par des rires étouffés ; les oiseaux s'enfuient pleins d'une juste méfiance. Quand nous sortons de notre repaire, moulus par suite des fausses positions auxquelles nous a condamnés son exiguité, nous trouvons en tout trois ou quatre roitelets retenus par l'aile ou par le ventre, plus quelques paquets de duvet saignant arrachés à d'autres

victimes qui, parvenues à s'échapper, mais sans force pour fuir, se traînent sur le sol en attendant le coup de dent des fouines. Une grande manne, apportée pour contenir notre gibier, se referme sur le vide.

« Il n'y a pas là de quoi faire un fameux ròti ! dit dédaigneusement mademoiselle Suzanne. »

Mademoiselle Marie demande qu'on lui confie les prisonniers; elle tâchera de les soigner, de les guérir.

« Quelle sensibilité touchante ! » s'écrie en raillant sa cousine.

Diable ! mademoiselle Suzanne, seriez-vous donc capable de traiter les amoureux comme d'autres pierrots, en les attirant par les artifices d'une pipée quelconque, quitte à vous moquer d'eux, une fois la prise faite ?

25 août. — Il est impossible de pousser l'art de la toilette plus loin que ne le fait Suzanne Est-ce vraiment sans intention de séduire ? Ne soupçonnant rien, — car ni elle ni ses parents ne soupçonnent rien, absolument rien, madame d'Usson me l'affirme, — elle se met

en frais d'une façon singulière ! Et ce ne sont pas seulement les robes qu'elle appelle à la rescousse pour me tourner la tête (car la tête me tournerait si je ne faisais la réflexion qu'un jour vraisemblablement j'aurai des notes de couturière à payer). Chaque journée que je passe aux Vertes-Feuilles amène de piquantes découvertes.

Elle a un costume d'atelier très hardi pour peindre des fleurs, et un costume de bain très indiscret pour s'ébattre dans la rivière. Elle m'a forcé hier de valser jusqu'au vertige. Faute d'habitude, j'étais fort gauche, n'ayant jamais su me retrouver dans les trois temps ; mais quelle grâce que celle de ce petit corps endiablé !

26 août. — Grosse déception ce matin : madame d'Usson m'avait prié de porter, avant déjeuner, aux Vertes-Feuilles, un certain écheveau de soie dont madame du Rosay avait besoin pour une tapisserie. J'arrive, sans être aperçu, jusqu'au milieu du vestibule et j'entends dans le salon jouer du Beethoven comme je souhaiterais que ma femme m'en jouât le soir à Saint-Oran. Elle est donc tout de bon

musicienne?... Ceci va, je crois, me décider !... J'entre... C'est mademoiselle Marie qui est au piano, tandis que mademoiselle Suzanne, dans un rocking-chair, feuillette un livre broché jaune. Mademoiselle Marie se lève intimidée... Que ses yeux sont beaux en ce moment ! Peut-être ne manque-t-il à son pâle visage pour être infiniment agréable que ce nuage rose qui l'a coloré tout à coup. Je m'empresse auprès de mademoiselle Suzanne ; elle m'a tendu sa petite patte en imprimant au rocking-chair un vigoureux balancement qui envoie le livre à l'autre bout de la pièce. Je le ramasse et le titre, celui d'un de ces romans, stupides sous prétexte d'être inoffensifs, qu'on donne aux jeunes filles comme une fade bouillie, me fait faire la grimace.

— Eh bien, oui, me dit-elle, voilà tout ce que maman me permet. Suis-je assez malheureuse ! Oh ! que je voudrais rencontrer une fois un mauvais livre pour savoir seulement ce que c'est !

Une lueur de fâcheux augure, telle qu'il dut s'en allumer dans la prunelle d'Ève lorgnant la pomme, jaillit de ses yeux naïfs.

— Ça, fumer une cigarette et entendre Yvette Guilbert, ajoute-t-elle en riant.

O Beethoven !

27 août. — J'ai pris sur moi de faire un compliment à mademoiselle Marie. Cette musicienne exquise, qui interprète les maîtres avec tant de sentiment, est à peu près muette, mais je suis sûr qu'elle doit avoir quelque chose à dire.

— J'ai beaucoup travaillé, me répond-elle en rougissant. Il le faut, quand on veut enseigner à son tour.

Comme je lui demande si l'enseignement l'intéresse :

— Quelle question ! s'écrie mademoiselle Suzanne, intervenant mal à propos. Il est bien clair que ça l'assomme ; mais puisqu'elle n'a pas le choix !

Cette délicate merveille blonde m'a paru soudain fort grossière. J'ai su gré à mademoiselle Marie de répliquer avec calme :

— Il n'est pas ennuyeux du tout, au contraire, de communiquer ce qu'on sait. Rien ne me plaît comme de donner, d'une manière ou d'une autre, et je puis donner si peu !

Jamais elle n'avait encore autant parlé. Il a fallu pour cela que sa fierté fut blessée. Je suis charmé qu'elle sache se défendre ; les souffre-douleur humbles et passifs ne me disent rien.

28 août. — Je comprends très bien ce qui m'a été raconté, que les Circassiennes susceptibles de rougir soient payées plus cher pour le sérail du Sultan que les femmes qui ne changent pas de couleur. On a beau dire que ce signe de modestie n'est qu'un symptôme de notre circulation capillaire qui n'a rien à faire avec l'âme, je ne connais pas de parure plus belle pour un jeune visage, et je constate que les femmes qui ne sont jamais troublées par rien ne nous troublent guère.

29 août. — « Elle est fort drôle, mais que fait-on de cela à la maison ? » Ce mot très sensé d'un Anglais à propos des folies de la charmante Aimée de Coigny, me revient souvent à l'esprit devant mademoiselle Suzette. Que ferai-je de cela dans ma maison de Saint-Oran ? J'ai saisi plusieurs fois l'occasion de lui peindre ce que c'est qu'une ville noire et

l'existence d'un ingénieur des mines. Elle prend un petit air apitoyé, mais ce qu'elle pense au fond, je n'en sais rien.

30 août. — Ces dames sont-elles aussi bienveillantes que je l'avais cru d'abord pour leur protégée ? L'autre soir, à dîner, on a servi une espèce de crème aux fruits parfaitement délicieuse : « Enfin, s'est écrié M. du Rosay, nous avons donc trouvé une cuisinière qui sache faire mon entremets de prédilection !

— Pas du tout, a répondu mademoiselle Suzanne, c'est Marie qui a passé l'après-midi à préparer cette gourmandise.

J'ai complimenté pour la seconde fois mademoiselle Marie. Artiste et ménagère à la fois, quelle combinaison heureuse !

— Oh bien, s'est écriée sa cousine, j'aimerais mieux, moi, plutôt que de toucher à une casserole, vivre de petits gâteaux chez le pâtissier.

— Les circonstances sont toutes différentes pour toi, ma chère enfant, dit madame du Rosay d'un ton qui n'avait rien d'aimable. Dans la condition de Marie, il peut être utile

de savoir mettre la main à la pâte de toute manière.

J'ai regardé mademoiselle Marie avec une sympathie très vive, mais elle regardait elle-même le fond de son assiette.

31 août. — Pourquoi les charmilles de Villeneuve sont-elles aussi épaisses et pourquoi les jeunes filles choisissent-elles pour échanger des confidences, l'endroit où justement un monsieur, accablé par la chaleur de l'été, s'est endormi en lisant son journal ?

Je sommeillais sur l'herbe, près de la salle de verdure taillée au XVIIIe siècle, dont la baronne a religieusement entretenu l'architecture précieuse et savante, quand deux voix ont frappé mon oreille, l'une très claire au timbre d'argent, l'autre, beaucoup plus haute, d'une acidité de fruit vert. Ce fut même ce verbe un peu perçant qui interrompit le rêve où je me voyais en habit noir conduisant à l'autel mademoiselle du Rosay tout de blanc voilée. De l'autre côté de la muraille feuillue, furent prononcés ces mots : « Tu as raison, il est très bien et je serais sotte de laisser échap-

per une chance sérieuse de bonheur, comme dit papa. »

Étais-je éveillé ? L'idée que mon rêve continuait en se transformant, peut me servir d'excuse pour avoir écouté la suite.

— Je le crois bon, très bon, reprenait l'autre voix.

— Oui, facile à mener, je suppose, c'est du moins l'avis de maman.

— Oh ! quant à cela, j'en doute !... Il doit bien vouloir ce qu'il veut... heureusement pour lui et pour toi, chérie...

— Tu me souhaites, d'avoir un maître ?... Bien obligée. Du reste, je suis tranquille. Une femme n'a jamais de maître quand elle s'entend à plaire, et j'ai la prétention de m'y entendre. Il est fou, absolument fou de ma petite personne, ce pauvre garçon ?

— Et tu comptes abuser de sa folie !

— Dame ! c'est indiqué. Je compte en abuser : 1° pour le décider à couper en deux son nom, qui évidemment s'est écrit de Charme avant la Révolution. On lui prouvera cela entre deux tours de valse. T'es-tu aperçue de son émotion quand il valse avec moi ? Il en est à

perdre toute idée de la mesure et à se rendre presque ridicule. Mais on ne se moque jamais d'un ridicule dont on est cause, et le sien me touche plutôt.

— Voyons, Suzette ! sera-t-il bien sage de lui donner à penser que tu es vaniteuse, que tu tiens à ce petit *de ?*...

— Qui remplacera le *du* de mon nom de fille... Je prétends ne pas déroger.

— Mais ton père ne se pique pas de noblesse.

— Il s'agit bien de noblesse ! *Du*, *de*, c'est élégant et, quand il ne faut que deux malheureuses lettres pour se créer une élégance, on serait trop bête d'y renoncer. D'ailleurs, ces choses-là se font tous les jours. Ce qui sera peut-être plus difficile, ce qui prendra en tout cas beaucoup plus de temps, ce sera la transplantation à Paris.

— Enfant que tu es, tu ne vas pas gâter sa carrière pour commencer ?

— Gâter sa carrière ? Bah ! il y a des ingénieurs que leurs travaux fixent à Paris.

— Sans doute... Mais M. Decharme a dit l'autre jour, devant toi, qu'il était attaché à Saint-Oran ; il a donné la meilleure de toute

les raisons pour cela : le bien qu'il réussit à y faire. C'était si intéressant ce qu'il racontait de cette population d'ouvriers autrefois presque intraitable, des moyens qu'il a employés pour en venir à bout! J'ai bien vu alors qu'il était bon, d'une bonté ferme et active. L'ascendant qu'il exerce doit être fondé là-dessus. Et, quand il a parlé du secours qu'une femme, une vraie femme charitable et généreuse, apporterait à son œuvre, je me suis dit que tu étais privilégiée de pouvoir exercer avec lui cette espèce d'empire, le plus beau de tous, l'empire qui consiste à donner le meilleur de soi-même, en échange d'une soumission qui n'est que la soumission au devoir. Tu as entendu, Suzette, il n'y a jamais de grèves à Saint-Oran, depuis qu'il est là. Lorsqu'on a réussi une bonne fois à empêcher le mal, on ne peut plus déserter son poste. Chacun de nous a charge d'âmes.

— Peut-être, mais moi je n'ai aucun devoir envers messieurs les mineurs de Saint-Oran. Je ne me soucie pas d'aller vivre dans un trou à charbon. Je n'ai pas été élevée pour cela. Tout ce que je peux faire, c'est d'accep-

ter quelques mois d'exil : maman me recommande de ne rien brusquer, et je suis raisonnable. D'ailleurs, on prétend que les nouvelles mariées se trouvent bien partout pendant leur lune de miel. Nous verrons ça !

— Ne penses-tu pas, Suzon, qu'il faut qu'elle dure toujours la lune de miel, la bonne entente, l'attachement réciproque...

— Cela va de soi ! Pourtant tu sens bien, chère prêcheuse, qu'on a beau faire, on ne change pas le cours des astres à son bénéfice. Toutes celles de mes amies qui sont mariées, toutes sans exception, me disent qu'il faut profiter des commencements du mariage pour obtenir ce qu'on souhaite. Et moi, je désire ne pas m'éloigner de Paris, je le désire passionnément. Ainsi, j'attache une grande importance à un joli nom, eh bien, j'aimerais mieux renoncer à la première condition qu'à la seconde.

— Il n'y en a pas encore une troisième ? demanda la douce voix, devenue railleuse.

— Ma foi, non, tout le reste me convient. Il n'est pas mal de sa personne, il est très bien élevé, intelligent, orphelin de père et de mère...

— Et comme il regrette sa mère ! Comme il

devait l'aimer ! J'ai pris haute opinion de lui dès qu'il a parlé d'elle.

— Oui, oui, on dit que les bons fils font de bons maris. Mais, pour mon propre compte, je ne suis pas fâchée que la brave dame soit morte. Une belle-mère !... ma bête noire ! Tiens, qu'est-ce qui remue donc là, derrière la haie. Un lapin ?...

Je me demandai si elles allaient entrer dans la salle de verdure, me surprendre en flagrant délit d'écouter aux portes. Je préparai mes moyens de défense. Je résolus de dire : « A la guerre, tout est permis, même le rôle d'espion ! Et le mariage est une espèce de guerre, à ce que je viens d'apprendre. Embûche contre embûche ! »

Mais l'attaque n'eut pas lieu. Ces demoiselles se bornèrent à un petit frisson de peur : « Dieu ! si quelqu'un nous entendait ! » Et, se levant presque aussitôt, elles continuèrent leur promenade. Lorsque je les revis, rien ne révélait les complots tramés contre moi.

Quels risques court un pauvre diable avec ces petits anges, les filles à marier ! J'en frémis encore...

III

La baronne d'Usson ne fut nullement dupe du prétendu « Journal » de M. Decharme. Elle comprit qu'il avait imaginé ce moyen pour la mettre, sans commentaires, au courant de la situation. Que fallait-il conclure ?... Sans doute qu'il ne reviendrait jamais chercher les impertinents petits cahiers. Cependant elle ne se résigna pas si vite à perdre la partie engagée, quoique cette partie lui parût bien compromise. Taillant pour cela sa plus fine plume, elle écrivit au jeune homme qu'il avait certainement trop d'esprit pour prendre au sérieux des propos en l'air, le babillage de deux petites

folles entendu à travers le sommeil. N'avait-il pas plutôt cru l'entendre?... Elle était persuadée, pour sa part, qu'il en avait rêvé au moins la moitié.

M. Decharme répondit brièvement qu'il avait la faiblesse de croire aux songes.

Un second billet de madame d'Usson, moins gracieux que le premier, insinuait qu'on trouve volontiers des torts à autrui quand on en a soi-même : le caprice n'est pas le privilège exclusif des femmes. Pourquoi ne point en convenir ? Auprès de friandises plus délicates, le pot au feu l'avait tenté.

M. Decharme répondit cette fois qu'il estimait assez le pot au feu, en effet, n'étant qu'un homme de province ; les soufflés, les colifichets ne pouvaient suffire à son appétit ; d'ailleurs, en ce temps de cuisine épicée, travaillée, peu substantielle au fond, et empoisonnée par de fallacieux emprunts faits aux cuisines exotiques, le bon pot au feu de France devenait une rareté, quelque chose de très distingué, par conséquent.

Rejetant le voile de l'apologue, la baronne riposta : « On sait comprendre à demi-mot, et

même, au besoin, lire entre les lignes : si vous vous êtes si vite dégoûté de la blonde, c'est peut-être la faute de la brune. A mesure que vous faisiez le procès à ma filleule, ne découvriez-vous pas tous les talents et toutes les vertus chez cette petite sournoise qui n'est pas digne de dénouer les rubans de ses souliers? »

« Je vous remercie, chère madame, de m'aider à voir clair en moi-même, » écrivit M. Decharme courrier par courrier.

Il prit encore, néanmoins, le temps de la réflexion. Trois ou quatre mois s'écoulèrent avant que M. du Rosay, de retour à Paris, vît un matin entrer dans son cabinet le candidat au mariage qui s'était éclipsé, l'été précédent, d'une façon si choquante.

« Peut-être vient-il à résipiscence, » se dit-il. Et cet espoir tempéra un peu la froideur de son accueil.

— Pardonnez-moi de vous importuner, monsieur, commença M. Decharme, mais vous tenez entre vos mains, vous, madame du Rosay et mademoiselle Suzanne, votre aimable fille, le bonheur de ma vie.

« Je ne me trompais pas, » pensa M. du Rosay.

D'un geste digne, il indiqua un siège au visiteur.

— Vous êtes, je crois, monsieur, le tuteur de mademoiselle Marie d'Orsel, en même temps que son plus proche parent ?

M. du Rosay, déconcerté, fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, j'ai l'honneur de vous demander sa main.

— Hum ! vous n'ignorez pas que ma pupille n'a aucune fortune ?

— Elle possède, monsieur, tout ce qu'il me paraît nécessaire en ménage.

— Encore faut-il savoir si elle agrée votre recherche.

— J'ai tâché, je vous l'avoue, de m'en assurer moi-même et j'ai lieu de croire qu'elle consentira sans peine à devenir ma femme, pourvu que madame du Rosay, et mademoiselle Suzanne, en qui elle a confiance absolue, le lui conseillent. Voilà pourquoi je vous disais que mon bonheur était entre les mains de ces dames aussi bien que dans les vôtres.

S'il n'eût dépendu que de madame du Rosay, ce « mariage inouï » ne se serait jamais fait, mais Suzette était incapable d'envie ni de rancune. Elle s'écria tout naïvement :

— Vous concevez bien, maman, qu'un homme à qui peut plaire cette excellente Marie, n'est pas mon fait. J'aurais été avec lui très malheureuse.

Et elle dit à sa cousine :

— Prends-le sans scrupule comme je te le cède sans regret. Nous en retrouverons bien d'autres ! Ma marraine en a déjà deux sur la planche.

Cependant, il y a déjà plusieurs années que M. et madame Decharme sont parfaitement et tranquillement heureux, tandis que pour la jolie Suzanne continuent les entrevues et les présentations agrémentées de flirt. On commence à dire, en calculant qu'elle va dans le monde depuis des siècles, que mademoiselle du Rosay, si charmante qu'elle soit encore, est tout près de monter en graine.

Château de Mallins. — Septembre 1893.

PASSION

C'est une grande fille brune, dont la beauté, bien avant les approches de la trentaine, s'est effacée, vaincue par une extraordinaire maigreur ; — c'est une vieille fille, car déjà plus d'un fil blanc court dans les bandeaux lissés sur son front à l'ancienne mode; mais les yeux noirs brûlent plus ardents que jamais sous de longs cils qui balayent, comme une frange de soie, la joue décolorée; mais le sourire, qui fut toujours lent, toujours rare, a pris je ne sais quelle expression pathétique qui arrête et fait penser. J'ai connu ce sourire-là au temps où il n'était qu'un sourire d'enfant, j'ai remarqué

d'année en année tout ce que l'expérience y ajoutait de tristesse et aussi de douceur.

Armande Férou, mademoiselle Armande, comme on l'appelle dans son quartier, parle très peu d'ordinaire, sauf quand un grand courant d'émotion l'emporte, mais toutes les paroles en diraient moins sur son secret que l'aveu involontaire de ces lèvres de sensitive qui si facilement frémissent, palpitent et tremblent, trahissant malgré elle tout ce qu'elle voudrait cacher. Cette pauvre ouvrière en robes de la rue Saint-Jacques a une vie intérieure sublime et tourmentée auprès de sa vie quotidienne apparente où rien n'arrive jamais. Pour tout dire en un mot, elle a aimé, elle aime encore à la façon des mystiques que possède la folie de la croix, mais cet amour, tout de sacrifice, ne s'envola pas vers Dieu, il ne se fixa pas non plus sur un homme ; il eut chez cette vierge tous les caractères de la maternité la plus exaltée, n'attendit d'ailleurs point de récompense et n'en reçut aucune.

Histoire bien simple et trop fréquente que celle d'Armande : la misère dans un intérieur sans joie ; un père, ni bon ni méchant, habile

ouvrier à ses heures, mais qui buvait de plus en plus et qui, ayant bu, tombait au-dessous de la brute. Alors la mère se lamentait, confiant ses peines aux voisines. La petite Armande avait entendu le même refrain depuis qu'elle pouvait saisir le sens des mots : Tout allait de mal en pis. *Son* argent, à mesure qu'il en gagnait, passait en boisson, de mauvaises drogues qui l'empoisonnaient ; tout est si frelaté aujourd'hui ! Et elle, — la femme, — battue, injuriée, condamnée à mettre au monde des enfants souffreteux, qui mouraient en nourrice, on ne savait comment ! Morts aussi ceux qu'elle avait essayé d'élever elle-même. Ce n'était pas étonnant : toujours des *révolutions !* Elle ne cessait pas d'avoir *les sangs tournés !* Il n'y avait guère que la petite pour rapporter régulièrement quelques sous à la maison : une enfant courageuse. Sa maîtresse d'apprentissage tout en l'exploitant, — les patrons ne sont jamais justes, — lui donnait bien quelques gratifications, et puis les courses en ville chez les clientes valent à celle qui les fait une petite pièce par-ci par-là.

Armande, tête nue par tous les temps, trot-

tait jusqu'à s'user les pieds en attendant qu'on lui permît d'user à coudre ses petits doigts rougis d'engelures, et tous ses profits étaient remis en effet, sans qu'une obole en fût jamais distraite, à madame Férou, qui se bornait toujours au même remerciement :

— Ah ! si le père voulait !

« Oui, si le père voulait ! » se répétait l'enfant, en tombant de fatigue le soir sur son lit de sangle. — Et une sourde colère lui venait contre les vices de ce père indigne, avec un vague mépris pour la faiblesse de cette mère dolente et molle qu'elle savait défendre pourtant, car l'ivrogne n'avait peur que du regard ferme de deux grands yeux noirs braqués sur lui comme sur un chien enragé. Cette petite voix qui lui disait : « Allons ! vous finirez demain de casser les chaises, au lit, vite, et laissez-nous dormir ! » cette voix intrépide et assurée qui couvrait, si grêle qu'elle fût, ses jurons et ses bégayements, le forçait à obéir. — Que devenait à travers tout cela le respect filial ? Hélas, il n'en avait jamais été question. La loi expresse : « Tu honoreras ton père et ta mère, » est une belle loi, mais elle n'est pas toujours praticable.

Armande l'eût trouvée plus que personne d'une exécution difficile, bien qu'elle fût prête à se tuer de travail pour nourrir ceux qui méritaient si peu d'être honorés. Le travail, du reste, ne lui coûtait pas, tout au contraire. Sa besogne journalière l'enlevait à ce logement sordide où l'incurie d'une femme épuisée laissait régner le désordre et la malpropreté; respirer l'air frais en courant d'une commission à l'autre, même avec un lourd carton au bras, c'était un plaisir, surtout quand elle pouvait y faire entrer cinq minutes de flânerie sur les ponts. A son insu, Armande sentait la beauté de ces incomparables quais de la Seine dont l'aspect change aux différentes heures du jour; souvent elle s'accoudait au parapet pour regarder avec un singulier épanouissement de cœur, tantôt dans la brume grise légère la grise silhouette des tours et des clochers du vieux Paris, tantôt les rouges couchants sur lesquels se détachent à l'orientale de faux minarets qu'elle n'appelait pas ainsi, mais dont l'aspect étrange la faisait cependant voyager très loin... si loin! Ce qu'elle préférait encore à tout, c'était l'eau elle-même, l'eau avec son agitation

silencieuse et ses grands cercles de moire s'élargissant, se multipliant sous le soleil. Elle s'en confessait par la suite : « Oui, c'est l'eau qui m'a fait perdre le plus de temps ; il n'y a pas de plus mauvaise conseillère ; on s'engourdirait des heures à la voir glisser si doucement, sans que rien la presse. Il me semblait qu'elle m'entrait dans les yeux, dans la tête, qu'elle m'emportait comme un brin de paille. »

L'eau et les fleurs... Au printemps, quand les marronniers arboraient leurs aigrettes blanches, Armande faisait pour aller les saluer au Luxembourg ou aux Tuileries des détours très longs qu'elle se reprochait ensuite comme un vol commis au détriment de sa patronne, car elle avait ces scrupules de méticuleuse probité qui, à défaut peut-être d'autres délicatesses, sont beaucoup plus fréquents dans le peuple que dans le monde. Elle aimait trop les fleurs ! Le parfum des lilas invisibles respirés par-dessus un mur de jardin suffisait pour qu'elle se sentît heureuse, et les quelques sous prélevés de loin en loin sur son salaire pour une dépense personnelle n'eurent jamais qu'un emploi : le petit bouquet de violettes qui roulait

tentateur dans une voiture à bras. Elle le gardait une semaine entière, même fané, desséché, dans les plis de son corsage : il représentait pour elle le délicieux, l'inaccessible superflu.

Tout ce qu'en son langage incorrect, mais aux expressions souvent trouvées, Armande m'a dit sans le savoir de joli et de vraiment poétique sur son enfance déshéritée, paraîtrait invraisemblable à ceux qui ne savent pas combien, par l'acuité des impressions et la subtilité du goût, la petite ouvrière parisienne est souvent près d'être une artiste.

Les années d'apprentissage ne furent pas les plus mauvaises, loin de là. L'atelier mal aéré, surchauffé, avec son atmosphère lourde, ses contacts malsains, vint ensuite. Et toujours le soir il y avait ce retour abhorré aux laideurs de la vie de famille.

Quand un bruit de querelles ne parvenait pas, dès l'escalier, jusqu'à elle, Armande en concluait, avec le calme d'une habitude acceptée, que son père était ivre mort ou bien qu'il n'était pas rentré, ce qui voulait dire qu'elle aurait le lendemain à courir le réclamer au poste. Le plus souvent Férou faisait du

train et elle devait empêcher que sa mère, bien ennuyeuse, elle en convenait tout bas, assommante avec ses perpétuelles et inutiles récriminations, fût rouée de coups encore une fois. Pour cela, elle se jetait hardiment entre la victime et un poing levé, qui jamais d'ailleurs ne s'était abattu sur sa fluette personne. Les yeux noirs avaient décidément une puissance magnétique. Mais, tout en protégeant sa mère contre son père et son père contre lui-même, Armande, le cœur soulevé de dégoût, n'aimait ni l'un ni l'autre.

Elle savait pourtant ce que c'est qu'aimer. Elle avait aimé de toutes ses forces un moineau apprivoisé qui perchait sur son épaule et qui venait en sautillant chercher sur ses lèvres une miette de pain : elle l'avait aimé et pleuré, car effrayé par une colère stupide du père, le pauvret s'était un jour envolé, sans pouvoir, une fois dans la cour obscure, encadrée de bâtiments tous semblables, réussir à reconnaître la fenêtre où se balançait sa cage. Armande se rappelait encore, longtemps après, avec une intensité qui amenait de nouveau des larmes à ses paupières, le désespoir qu'elle

avait ressenti, en retrouvant cette cage vide et la navrante inutilité de cette botte de mouron rapportée comme une friandise, et les nuits d'insomnie durant lesquelles sa vive imagination s'était représenté tous les périls, toutes les tortures qui attendent un moineau apprivoisé, poursuivi par les chats, frappant du bec à toutes les vitres. Pendant des mois elle crut le reconnaître dans chaque moineau qu'elle rencontrait, et puis elle se jura qu'elle n'aurait plus d'autre compagnon; elle avait trop souffert de le perdre.

Ce moineau eut sa première tendresse; il lui semblait que seul il l'avait méritée. Ses camarades d'atelier ne lui plaisaient guère; elle n'aimait ni les confidences suspectes chuchotées à voix basse, ni les vilaines chansons, ni les vilaines histoires qui semblaient être leurs passe-temps favoris; le bien et le mal ne lui étaient que très vaguement connus, mais certains êtres ont un instinct de propreté morale. Rien n'avait développé cet instinct chez Armande, nulle instruction religieuse ou autre. Elle savait tout juste lire, écrire et compter. Pour fréquenter le catéchisme, il faut du temps

et le temps était ce qui lui avait encore le plus manqué, si dénuée de tout qu'elle pût être.

Elle entrait bien d'aventure, en faisant ses courses, dans quelque belle église pour se réchauffer, se reposer, goûter un étrange repos qu'elle ne trouvait que là, dans le silence, la solitude, les demi-ténèbres éclairées par la lueur vacillante des lampes d'or. Et, si la voix solennelle de l'orgue remplissait tout à coup le grand vaisseau, il lui arrivait de sangloter ; mais jamais elle n'eût songé à donner le nom de piété à ces impressions fugitives. Son père s'était toujours moqué des dévots devant elle ; les feuilles anticléricales qui traînaient quelquefois sur la table où il cuvait son ivresse habituelle, la tête abattue entre deux bras croisés, n'avaient pas contribué à lui apprendre qu'elle eût une âme. Sa mère allait à la messe une ou deux fois l'an, mais toujours à la condition d'avoir pour cela une robe des dimanches ; la petite fille tendait donc assez naturellement à croire que les pratiques de la religion étaient le partage exclusif des gens bien mis.

Où cette absence totale de principes l'eût-elle conduite à la longue, sans l'intervention du

grand amour qui vint tout à coup remplir sa vie? On ne sait. Quoi qu'il en fût, Armande eut jusqu'à quinze ans trop de *casse-tête*, comme elle disait, pour faire connaissance avec la tentation, sauf aux rares moments où un rayon de soleil, une fleur, un oiseau lui inspiraient des velléités vagues d'école buissonnière.

La beauté des choses, confusément sentie devant une échappée de nature, à travers une de ces impressions d'art qui se dégagent du seul spectacle des rues de Paris, l'aidait à oublier de temps en temps ce qui la faisait le plus souffrir, la honte, — le pire de tous les supplices quand on est fier, — la honte d'avoir à se dire : « Cet ivrogne qui bat les murs et que les gamins montrent au doigt, c'est mon père; cette bavarde qui livre à la première venue tous nos tristes secrets, c'est ma mère, » honte plus insupportable encore que le froid, et la faim, et la fatigue des longues veilles. L'imagination active de la silencieuse Armande brodait sans relâche sur ce thème lamentable quand elle n'était pas occupée des problèmes terre à terre qui quotidiennement s'imposaient : le terme à payer, le boulanger,

la grosse question du froid pendant la rude saison, les mois de nourrice enfin de la petite sœur tard venue, sans que personne la souhaitât, et qui végétait au loin dans un pays inconnu, livrée aux mains mercenaires qui emportent pêle-mêle, avec les misérables épaves de l'hospice, les enfants des ouvriers de Paris.

— Elle mourra sans doute comme les autres, et ce sera de l'argent perdu, pensait Armande, mais au moins elle ne mourra pas par ma faute.

Une fille-mère, qu'elle rencontrait à l'atelier, lui avait dit que les nourrissons qui payent mal sont souvent négligés jusqu'à ce que mort s'ensuive, et cette idée la hantait. L'ouvrière en question avait placé son enfant aux environs de Paris, chez de braves gens; elle parlait très volontiers de ce qui était évidemment son orgueil, le but de sa vie, et Armande ne s'ennuyait jamais à l'écouter. Cette fille lui inspirait plus de sympathie, plus de confiance que les autres; elle ne la jugeait pas, ne taxait point de faute l'*embarras* où l'avait mise l'abandon prévu d'un mauvais sujet; elle constatait simplement qu'elle n'avait *pas eu de chance*. Le fait qu'une mère se privât pour élever son

enfant lui paraissait résumer le devoir, un de ces devoirs naturels, les seuls qu'elle comprît, bien qu'elle-même dût plus tard, sans en avoir conscience, s'élever tellement au-dessus d'eux.

Un dimanche, saisie d'une curiosité singulière, elle proposa à la jeune mère de l'accompagner chez « sa petite ». Ce fut une journée mémorable dans la vie d'Armande. L'espèce de faubourg où elles se rendirent méritait tout au plus le nom modeste de banlieue, mais pour qui n'a jamais quitté sa rue Saint-Jacques c'est un voyage au long cours que de descendre la Seine en mouche, et un bouquet d'arbres au bord d'une route poudreuse a tous les enchantements d'une forêt. Armande allait pour la première fois de sa vie à la campagne ; l'ivresse du grand air, l'immensité du ciel que n'interrompaient plus la ligne des toits et le noir des cheminées, l'odeur fraîche de l'herbe fauchée, les gazouillis cachés sous la feuille, le cri-cri des insectes affolés de lumière, toutes ces choses nouvelles contribuèrent à l'impression ineffaçable qu'elle rapporta. Avoir un enfant à soigner, à embrasser, à gâter ! Quelles délices !

Combien cette fille que le monde plaignait était heureuse au contraire, plus heureuse qu'elle qui n'avait que ses parents... Et une aspiration passionnée la porta tout entière vers sa petite sœur absente. Il fallait que l'enfant revint, il le fallait ! Mais comment faire pour prendre cette nouvelle charge ? Tout pesait sur elle. Son père ne travaillait que de loin en loin, par caprice, accidentellement, et encore ! Armande avait fini par ne plus aller le réclamer au poste : — Oh ! s'il avait pu y rester toujours !

Elle exprima ce sentiment peu filial, en disant à un individu de bonne volonté qui avait ramené l'ivrogne et réclamait le prix de sa peine : « Ma foi, je vous donnerais plutôt le double pour le garder ! »

Armande commençait cependant à gagner de bonnes journées ; son autorité grandissait dans la maison entre une mère sans volonté et un père abruti. Aussi l'écouta-t-on lorsqu'elle déclara qu'elle avait résolu de faire revenir sa petite sœur.

— Pour ce qui l'attend dans la vie, c'est grand dommage qu'elle ait profité mieux que les autres ! dit philosophiquement Férou, qui

trouvait quelquefois dans le vin un certain pessimisme à son usage.

Néanmoins il alla se griser pour fêter l'accroissement de la famille.

Madame Férou jeta les hauts cris en voyant la chétive petite *revenante*. Bien sûr *elle n'avait pas la vie à deux jours!* Mais, si près de l'âge où elle-même aurait pu être mère, Armande sentit devant cet avorton mal lavé, mal vêtu, parlant à peine, sous ses guenilles, un rude patois campagnard, le tressaillement maternel qui est par excellence un tressaillement d'amour. Elle enveloppa de ses bras cette petite sauvage pleurante, effarée, l'emporta dans sa chambre avec une joie farouche d'être seule à l'apprécier, la coucha sur son lit, la caressa, la consola et, tandis qu'elle dormait, lui jura qu'elle ne connaîtrait jamais tout ce qui l'avait fait tant souffrir, elle Armande, qu'elle n'aurait jamais faim, jamais froid, qu'elle n'assisterait pas aux scènes de brutalité qui donnent aux enfants l'impression d'un meurtre, qu'elle ne courrait pas la nuit de l'atelier à la maison, sous la pluie ou la neige, abandonnée par les rues, qu'elle aurait autre

chose à faire que tirer l'aiguille dix et douze heures de suite dans un endroit étouffé, côte à côte avec des petites filles vicieuses du plus mauvais exemple. Elle lui jura qu'elle serait heureuse, et instruite, et bien mise, et bien mariée pour finir; qu'elle aurait en un mot tout ce que sa grande sœur n'avait pas eu. Et dès ce moment, il lui sembla que la figure de la grande sœur était reléguée à l'arrière-plan, qu'elle n'avait plus personnellement de vie en propre, que son lot unique était de défendre, de protéger, d'adorer *celle-ci*. Elle abdiquait de bonne heure.

Dernièrement encore, me rappelant son profil régulier, son épaisse chevelure de ce temps-là, sa sveltesse, sa démarche alerte, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Bien des gens ont dû vous trouver à leur goût, ma pauvre Armande !

Elle me répondit en haussant les épaules :

— *Pour sûr* qu'il ne manque jamais de passants tout prêts à accoster les filles.

— Je ne parle pas de ceux-là.

— Vous voulez dire du sérieux ? Bah ! est-ce qu'on a le temps d'y penser !

Comme pour la religion... Toujours faute de temps.

— Vous n'avez jamais été romanesque, Armande ?

— Il n'y a pas de romans pour nous autres. On s'en prêtait bien quelques-uns à l'atelier. Et même je ne les aurais pas laissé lire à ma petite sœur, allez ! Mais c'étaient toujours des belles dames, là dedans, des dames riches qui n'ont pas autre chose à faire que d'écouter les douceurs qu'on leur débite. Oh ! ça doit être très gentil tant que ça dure, mais au fond ça ressemble beaucoup à ce qui arrive aux pauvres filles comme nous quand elles se laissent aller. J'en ai trop vu dans ma vie de ces histoires-là pour avoir encore envie de les chercher dans les livres. Non, je n'ai jamais fait grand cas des romans. Ce que j'aurais aimé, si j'avais pu, si j'avais su, c'est la musique... la musique et les vers...

— Quels vers ? Dites-moi cela ?

— Tenez, il y en a quatre... Vous allez rire, mais je me les suis répétés, tout en cousant, jusqu'à me figurer qu'ils étaient de moi ; ils battaient avec mon cœur, ils allaient et venaient

avec ma respiration, ils me donnaient de l'air, de la fraîcheur en plein été... Je ne pouvais plus m'en passer.

Et Armande récita d'une voix rêveuse :

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer.
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air ?

— J'en ai attrapé comme ça beaucoup d'autres, dans un journal, au hasard, en oubliant le commencement et la fin ; je retenais juste ce qui m'était nécessaire,... par exemple de quoi me figurer la mer, de quoi regarder passer, comme si je les voyais, les papillons. Le bleu chemin de l'air, est-ce assez beau ?...

— Vous ne savez pas de qui ils sont ?

— Non, ça m'est égal. Je ne sais rien. On ne me l'a que trop dit !

Et un gros soupir souleva sa poitrine creuse.

— Jamais vous ne me ferez croire que vous n'ayez pas trouvé à vous marier, Armande.

Ses sourcils mobiles se contractèrent légèrement, ses lèvres s'entr'ouvrirent hésitantes :

— Oui, peut-être... une fois... je n'étais plus

toute jeune. Mais cela nous aurait séparées. Je n'ai pas voulu...

Et je compris que c'était un sacrifice de plus fait à l'idole.

Par prédestination sans doute cette idole avait nom Aimée, — une toute petite idole, la plus fragile qu'on ait jamais entourée d'offrandes et d'encens, une de ces délicates fleurettes parisiennes écloses par miracle sur un fumier. On eût dit que chez cette petite blonde malingre, au front bombé, au menton volontaire, un peu sèche d'allure et de physionomie, le cerveau se développait aux dépens du cœur ; mais la rareté même de ses témoignages d'affection les rendait plus précieux encore au gré d'Armande. Quand Aimée l'embrassait ou seulement paraissait contente d'un cadeau, elle sentait que pour cela elle accomplirait des tours de force et, de fait, elle en accomplissait sans relâche, reprenant la nuit sa tâche du jour, toujours prête lorsqu'il s'agissait de fournir des heures supplémentaires.

Ses yeux se fermaient-ils de fatigue sur son ouvrage, elle voyait un petit visage rosé, naguère si pâle, un visage d'enfant qui lui devait ses fossettes, ses jolies couleurs, rire en

criant : « Travaille, travaille quand même. C'est pour moi ! » Et l'aiguille se remettait à courir, comme court à demi fourbu un cheval généreux de la vitesse duquel dépend la victoire.

Une santé de fer la soutenait dans ses fatigues. Au temps de la naissance d'Armande, Férou n'avait pas encore détruit par l'alcool ses forces herculéennes et sa femme était jeune, quoiqu'il parût maintenant difficile de croire qu'elle l'eût jamais été.

— Il n'y en a plus que pour cette méchante gamine maintenant, grognait l'ivrogne ; tout le reste de la maison ne compte pas ; elle laisserait manquer son père de tabac pour lui donner un joujou.

En réalité Armande n'imposait de sacrifices qu'à elle-même. Sous prétexte qu'ayant à présent « une clientèle », il lui était impossible d'essayer des robes dans un taudis, elle loua au même étage de la maison une chambre indépendante, la meubla proprement et y installa sa petite sœur comme dans une tour d'ivoire où elle serait à l'abri de tout, de la misère, des mauvaises influences, des criailleries de ses parents qu'elle ne lui laissait voir

que quand ils étaient « convenables ». — Avant d'aller en classe, Aimée avait son chocolat tandis que sa sœur déjeunait à la hâte, sans que la petite y prît garde, d'un morceau de pain et de fromage. Si Aimée était mieux mise qu'aucun des enfants de l'école, Armande en revanche retournait et reprisait pour elle-même une vieille robe d'alpaga noir toute rougie et portée hiver comme été. Un instant elle avait cru aimer la toilette; pendant une courte période de frivolité elle s'était offert le luxe d'un ruban ou d'une paire de manchettes, mais dorénavant elle n'avait plus de coquetterie que pour Aimée.

Aimée était venue à l'heure décisive où sa grande sœur se sentait plus seule encore que par le passé. *Seule!* Armande ne trouva jamais d'autre mot pour exprimer le vide de son cœur affamé, les différences de nature qui la séparaient de son entourage. Et maintenant elle n'était plus seule. Que jamais Aimée ne songeât à la remercier, c'était bien naturel, puisque toutes les obligations, tous les sujets de reconnaissance étaient de son côté. Elle lui devait cette délicieuse plénitude; et la chérie avait de si

belles qualités ! Armande s'extasiait sur ses perfections.

— Comme si tous les enfants ne se ressemblaient pas ! geignait madame Férou, incrédule. Ce sont des idées que tu te fais. Elle ne tirera pas grandes ressources d'aller tant et tant à l'école ! Il vaudrait mieux l'habituer petit à petit à me remplacer, maintenant que je n'ai plus la force d'aller faire des ménages en ville.

— Des ménages ! ripostait Armande avec indignation. Ni ménages ni robes ! Elle est au-dessus de ça. Vous ne voyez donc pas qu'elle a toujours les premières places ? Ses maîtresses disent qu'elle apprend tout ce qu'elle veut, sans se donner de peine. Une enfant si sage, si posée, si studieuse ! Elle ira loin... Oui, tu iras loin, mon trésor ! disait-elle à sa petite sœur.

Celle-ci au fond y était bien décidée. Elle avait de la volonté, un caractère. Les choses tendres et folles et passionnées que lui disait Armande l'ennuyaient un peu comme des exagérations auxquelles il lui eût été impossible de répondre, mais elle n'en sentait pas moins que l'affection de sa sœur était une force qu'elle

avait intérêt à ménager, et elle se laissait flatter à la façon impatiente, un peu nerveuse, d'un petit chat qui cherche un moyen de s'échapper tout en subissant les caresses. Pour elle, ambitieuse et persévérante, les étapes de la vie se mesuraient aux succès obtenus; comme avait dit sa sœur, elle alla loin, grâce aux facilités qui sont aujourd'hui données aux filles pauvres pour s'instruire. Le jour où elle obtint son premier brevet, Férou, qui avait voulu célébrer l'événement à sa manière, eut une terrible crise suivie de beaucoup d'autres pendant lesquelles il voyait courir des rats et passait d'un délire inoffensif à des accès furieux. On dut le transporter à l'hôpital. L'orgueil beaucoup plus que la sensibilité d'Aimée en souffrit. Elle laissait Armande aller toute seule voir leur père, et lui porter mille petites douceurs; elle la laissa toute seule aussi l'ensevelir quand il mourut brûlé par l'eau-de-vie. Armande habilla de deuil toute la maison, suffit aux frais de l'enterrement, soigna sa mère qui avait pris le lit et ne se consolait pas de n'être plus battue.

Sa sœur cependant l'observait sans émotion,

avec un certain genre de pitié hautaine. Cette vie laborieuse vouée au travail manuel, lui paraissait la plus ingrate du monde ; l'horreur et le mépris qu'elle en avait ne contribuèrent pas médiocrement à stimuler ses efforts dans une autre voie.

— Il est singulier, disait-elle, qu'en t'exténuant, ma pauvre Armande, tu ne sois jamais parvenue à faire des économies !

Et Armande, par délicatesse, ne lui expliquait pas pourquoi elle n'avait pas économisé, pourquoi elle n'avait pas profité de certaines occasions qui s'étaient offertes d'améliorer sa position, car il eût fallu s'éloigner des siens.

— Ma fille Aimée veut entrer à l'École normale, disait, d'autre part, madame Férou à ses voisines. Elle sait mieux s'y prendre que sa sœur, qui n'était pas sotte non plus, mais qui n'aura été tout de même qu'une ouvrière à la journée, incapable de mettre un sou de côté.

Coiffée d'un bonnet de crêpe majestueux sous lequel continuaient à couler ses larmes, madame Férou ne se souvenait plus de ses anciennes préventions contre la science ; on lui avait dit que l'instruction rapportait. La petite avait donc

eu raison de se mettre dans l'instruction puisqu'elle était sur le point de réussir. Quant à faire remonter jusqu'à Armande le mérite de cette réussite, elle n'y songeait pas; Aimée, bien moins encore. Orgueilleuse et sûre d'elle-même, elle considérait la vie comme une partie à gagner et se trouvait très habile joueuse. En effet, c'était merveille que tant de clair bon sens et de capacité chez la fille d'un alcoolique. Aimée aurait donné un vigoureux démenti aux théories de l'atavisme si sa force physique eût égalé sa force intellectuelle. Menacée de névrose, il lui fallait des médicaments coûteux, de l'hydrothérapie, une nourriture spéciale, et l'aiguille fée d'Armande subvenait à tout cela, si bien qu'elle finit par payer de sa propre santé la santé de sa petite sœur, vieillissant avant l'âge, perdant fraîcheur, embonpoint, jusqu'à devenir laide.

— Elle se néglige trop... mais comment pourrait-elle avoir, à son âge et avec sa figure, le goût de s'habiller? pensait Aimée chaque fois qu'Armande lui essayait une robe neuve.

Elle aurait dû remarquer qu'à tout âge on

peut avoir froid, et que sa sœur se passait de manteau d'hiver.

— L'habitude! songeait Aimée, les mains dans son manchon.

Après un difficile examen, ses nerfs trop tendus, trop surexcités, se ressentirent de l'effort ; elle fut atteinte d'anémie. Le médecin conseillait les bains de mer et Armande crut devenir folle en constatant que c'était là une chose au-dessus de ses moyens. Elle eût signé un pacte avec l'enfer pour que la malade se trouvât transportée sur une plage quelconque ; elle jetait des regards de haine sur toutes les jeunes filles inconnues qui lui paraissaient assez riches pour s'offrir ce luxe ; elle avait des emportements d'anarchiste contre ceux qui possèdent. Son désespoir attendrit Aimée qui, la réconfortant à sa manière, lui disait :

— Pauvre sœur, qu'y faire, ce n'est pas ta faute si tu gagnes peu ! — D'un ton qui impliquait : « Moi, je serai capable de gagner davantage. »

Un merveilleux hasard vint à leur secours.

Armande travaillait à ses moments perdus, c'est-à-dire à l'heure où les autres dorment,

pour une ancienne employée de commerce, devenue femme de charge chez ses patrons enrichis et retirés des affaires. Tout en essayant un vaste corsage à cette plantureuse matronne, elle apprit que « la famille », sur le point de partir pour le Tréport, cherchait une personne pourvue de ses brevets qui acceptât d'entrer chez elle *au pair* pour faire étudier les enfants pendant les vacances. Armande faillit entamer avec ses ciseaux la peau de sa cliente en même temps que le col qu'elle échancrait :

— J'aurai votre affaire, balbutia-t-elle.

Et elle énuméra longuement tous les talents, tous les mérites d'une « demoiselle très bien » qu'elle connaissait. — Deux jours après, — que ces jours, que ces nuits parurent longs à Armande ! — le providentiel intermédiaire revint, porteur d'une bonne nouvelle :

— Madame pensait que « le sujet » pourrait convenir, mais elle voulait voir.

— Alors seulement Armande avoua qu'elle avait parlé de sa sœur.

— Écoutez, ma petite, lui répondit rondement la grosse femme, je serai franche avec vous; cela peut tout gâter. On craindra que

l'institutrice n'ait pas pris d'assez bonnes manières dans une famille d'ouvriers, d'autant plus que votre père... enfin, suffit. Laissez-moi arranger la chose; ne vous mettez pas en avant.

— Ah! s'écria Armande, je ferai la morte. Inventez tout ce que vous voudrez. Pourvu que ma sœur ait ce qu'il lui faut...

Elle ne soupçonna jamais avec quel plaisir Aimée avait consenti à garder le silence sur ses humbles origines, sur sa parenté avec elle par la même occasion.

Il y avait une chose que son âme droite ne pouvait concevoir, qui cependant aurait dû la frapper depuis longtemps si elle n'eût pas marché dans un rêve d'abnégation. Une barrière d'abord presque imperceptible, mais chaque jour un peu plus haute, s'élevait entre elle qui s'était dépouillée de tout et l'élue à qui elle avait tout donné. Aimée ne lui parlait plus de ses études, persuadée qu'elle ne serait pas comprise; elle souffrait de vivre avec une personne sans lecture et sans orthographe, qui faisait des fautes de français dans la conversation; elle la repoussait tout doucement, sans en avoir conscience, au rang inférieur

de pourvoyeuse et de servante; elle recherchait ses égales, des jeunes filles munies de ce demi-savoir qui crée les grandes exigences et les grandes prétentions; bref, elle attendait avec impatience que son entrée à l'École normale lui permît de se retirer une bonne fois de la famille.

Le jour où Aimée atteignit le but de ses désirs, elle répondit aux gens qui la félicitaient :

— Oui, l'avenir est à moi! C'est une grande satisfaction que de ne rien devoir qu'à soi-même! On peut bien le dire : Je me suis faite ce que je suis!

Armande pensa qu'Aimée avait raison en somme, qu'elle avait tout gagné comme à la pointe de l'épée. Tout au plus avait-on écarté d'elle quelques soucis matériels, en la dispensant de penser aux nécessités de chaque jour. C'était bien quelque chose sans doute, mais si peu, lorsque rétrospectivement on considérait l'ensemble de l'œuvre accomplie! Avait-elle été, elle, Armande, beaucoup plus que la mouche du coche?... Pourtant, elle l'avait aimée, oh! tant aimée! L'amour c'est le grand soutien en ce monde. Elle le lui avait certainement donné. Mais mademoiselle Férou,

la *normalienne*, ne pouvait s'en tenir à l'unique tendresse de sa sœur ; elle avait de nouvelles amies : des condisciples, des pareilles, des personnes à sa hauteur. Le passé était le passé.

— Elle croit que tout s'apprend dans les livres, me dit Armande, la seule fois que je surpris chez elle une certaine amertume. La réflexion compte bien aussi, et une femme qui vit de son aiguille réfléchit plus qu'on ne croit. J'ai toujours su m'intéresser à ce qu'elle faisait. Si elle avait voulu s'occuper un peu, un tout petit peu de m'élever, tenez, rien qu'en causant, la distance entre nous serait aujourd'hui moins grande. Je le lui ai demandé, mais elle a ri, elle m'a répondu : « Il y aurait trop à faire! tu es trop vieille! » Et c'est vrai que je suis vieille, reprit Armande avec découragement.

Elle languissait, séparée maintenant de son bien unique :

— Aimée, voyez-vous, m'échappe comme m'a échappé autrefois mon moineau. Il y a une différence : c'est pour son bien et je l'ai voulu !

La voyant dépérir, je la forçai de consulter un médecin. Il ordonna beaucoup de calme, un

repos complet d'esprit, et me dit derrière son dos :

— Encore une hystérique. Il aurait fallu à cette fille-là les tracas d'un ménage à elle, un mari, des enfants, une vie naturelle sans ambitions démesurées ; elle a voulu l'impossible et s'est cassé le cou !

Une hystérique, c'est bientôt dit. Le jour où il n'y aura plus que des gens bien équilibrés au monde c'en sera fait de tous les genres d'héroïsme. Cette hystérique était d'ailleurs suffisamment maîtresse d'elle-même : elle dévorait ses jalousies, ses humiliations; jamais elle n'en fit l'aveu à personne, jamais elle ne convint du coup terrible que lui avait porté le départ de sa sœur qui était en même temps son enfant. Sans l'importuner de ses visites elle continuait à s'occuper d'elle. Cette fille discrète, un peu timide, multiplia les démarches, les suppliques, pour assurer « des protections » à l'institutrice. Elle harcelait celles de ses clientes qui pouvaient connaître des gens influents; elle, qui n'eût jamais rien demandé pour son propre compte, s'exposait aux rebuffades; elle devint presque intrigante.

Et, rentrée chez elle, en face de la vieille mère aux trois quarts idiote qui, seule, lui restait, elle cherchait à ressaisir l'image évanouie de la petite Aimée revenant de nourrice si pâlotte, si faible, si dépendante de sa tendresse; elle se blottissait sur l'oreiller où avait reposé cette tête blonde, elle baisait comme autant de reliques les vieilles poupées, les premiers livres d'images.

Aimée Férou a fait une rapide carrière, tout encombré que soit l'enseignement. Sa sœur cependant ne parle que d'injustices et de passe-droits, ne la trouvant jamais assez récompensée. Elle a épousé un jeune homme de son bord, selon le langage d'Armande, un monsieur bien placé dans une banque. Il gagne moins qu'elle; en revanche il est de famille bourgeoise et ne s'est résigné à une alliance avec les Férou qu'à la condition d'éloigner sa femme d'un pareil milieu.

Aimée, influencée par lui, quoiqu'elle ait des idées très arrêtées sur les droits de la femme et l'égalité en ménage, ne trouve plus sa sœur assez bonne couturière pour lui confier ses robes habillées.

— C'est moi, tout de même, qui ai fait sa

robe de noces, raconte Armande, rayonnante de nouveau à ce souvenir, une robe de satin blanc que j'avais souvent, si souvent vue et fabriquée en rêve! Peut-être aurait-elle pu aller mieux, mais avec sa taille fine tout a bon air. Je me rappelle cependant qu'il y avait près de l'épaule un défaut que je ne parvenais pas à corriger. Elle s'est emportée un instant, un tout petit instant; elle est vive et puis, dame, il est trop naturel qu'un jour comme celui-là on tienne à être aussi bien que possible! Mais moi, énervée d'avoir tant travaillé les dernières semaines pour que tout fût prêt, j'ai eu je ne sais quelle sotte envie de pleurer. Alors l'idée m'est venue, tout à coup, que je *devais* être heureuse, que je l'étais plus que bien d'autres, plus que beaucoup de riches, qui, malgré leur argent, n'ont pas ce qu'ils veulent, car toute ma vie, moi, j'avais désiré une chose, toujours la même, et elle arrivait ce matin-là!

Avoir un idéal et le réaliser est en effet une rare faveur du sort que nous ne pouvons payer trop cher, fût-ce de tout le sang de nos veines; mais il me parut merveilleux que cette

simple créature l'eût compris. Je la regardai avec respect, sans oser lui dire combien elle s'élevait à mes yeux au-dessus des vulgaires diplômées qui la dédaignent; et elle continua de m'expliquer les choses :

— Bien entendu, ma sœur ne peut plus nous voir, maman et moi, aussi souvent qu'elle le voudrait; elle a tant à faire : son école d'abord et puis des obligations de toute sorte, des choses que nous ne sommes pas en état de comprendre, ayant toujours mené une vie si différente de la sienne! Mais je sais bien qu'elle pense à nous. Elle me le disait l'autre jour : « Si tu n'avais pas été là pour te charger de maman, mon mariage ne se serait jamais fait. » Il est bien plus facile de s'acquitter des devoirs de famille quand le monde n'a pas les yeux sur vous, quand on n'a pas un rang à garder. Oh! elle a de la raison, et de l'esprit, et un courage!... Vous verrez comme elle arrivera! Tout ce que je crains c'est qu'elle ne se fatigue trop. Et je ne peux plus l'aider. Je ne lui suis plus bonne à rien. Cela fait qu'à présent je suis si seule! si seule!

Revenant à ce mot qui avait été la plainte

douloureuse et naïve de son enfance, Armande se cacha le visage entre les deux mains. Mais presque aussitôt elle chassa du bout de son doigt bleui par les piqûres de l'aiguille, une larme qui s'obstinait à jaillir et reprit avec son sourire patient :

— Mais je bavarde ! Excusez-moi. Tout cela n'est la faute de personne... C'est la vie..

Paris, — Décembre 1895.

SUR LE MISSISSIPI

SOUVENIRS DE VOYAGE — CROQUIS EN GRISAILLE

15 février 1894. — Je m'embarque sur le Mississipi dans la saison même où Pierre Le Moyne d'Iberville, ce brave Normand du Canada, commença d'explorer « le Père des eaux », qu'après La Salle il venait de découvrir. Mon bateau, un vapeur de belles dimensions et blanc comme neige, porte au sommet de ses cinq étages orgueilleux un nom qui l'enveloppe pour moi de poésie : *Natchez*, et j'ai la bonne fortune de voyager avec miss Grace King, l'auteur d'une biographie qui devrait être chez nous populaire : celle du sieur de Bienville, ce digne frère cadet d'Iberville, grand coureur de

mer comme lui et avec lui adversaire acharné des Anglais dans ces combats de la baie d'Hudson où ils avaient à lutter non seulement contre l'ennemi, mais contre les glaces polaires.

Notre drapeau flottait une fois de plus dans la région disputée, lorsque les deux frères, étant retournés en France recevoir les ordres du roi, Iberville fut chargé de prendre possession de l'embouchure du Mississipi, déjà guettée d'un œil d'envie par l'Angleterre. Il s'agissait d'arriver premiers, malgré de grands désavantages. Les Canadiens, matelots et flibustiers, s'embarquèrent sur deux sloops médiocrement armés, avec des provisions pour un mois. Le 27 février 1699, ils partirent par un mauvais temps : pluie et brouillard.

Miss King, qui eut entre les mains le Journal d'Iberville dans sa poignante monotonie, raconte éloquemment cette héroïque équipée. Des îles, des îlots, des bancs de sable, des caps, des baies, des écueils, des amas de boue forment le labyrinthe inextricable de ce Delta où il semble toujours qu'ils vont se perdre; parfois ils abordent sur une terre si molle et si fragile qu'elle tremble lorsqu'on y laisse

tomber un poids trop lourd; à marée haute, tout cela est inondé; l'eau les entoure. Pas de bois, pas d'autre abri que des tentes de toile goudronnée où le vent s'engouffre. C'est au plus fort d'une tempête qu'Iberville, n'ayant apparemment que le choix d'être brisé contre les écueils du rivage ou bien de périr en mer pendant la nuit, profite des dernières lueurs du jour pour gouverner droit sur les Palissades, qui jusque-là semblaient barrer le chemin. Ainsi, d'un coup de désespoir, il découvre l'embouchure du Mississipi.

Le cap où il se jetait se sépara devant lui en petites collines; les rochers menaçants se trouvèrent n'être que des semblants bizarres et fantastiques, des amas d'arbres flottants dont les branches étendues étaient cimentées par la vase et les sédiments durcis, immense et séculaire naufrage de la forêt que le fleuve avait emportée et laissée là comme pour y garantir ses empiètements sur le golfe. Un énorme volume d'eaux blanchâtres faisait irruption par les interstices des Palissades, poursuivant son chemin trouble à travers d'autres eaux vertes et claires, sans s'y mêler.

Les Français y goûtèrent ; elles étaient fraîches : cela leur fut, dit le journal, un grand réconfort dans la consternation où ils étaient. Et Iberville se rappela les paroles de son précurseur La Salle, qu'il reconnaîtrait les eaux du Mississipi à leur apparence épaisse et blanche, outre qu'elles ne se mêlaient pas avec celles du golfe.

Voilà donc les deux intrépides petites embarcations engagées dans une des trois ouvertures qui s'offrent, avec le courant contre elles, la mer grondant par derrière, une épaisse poussée de roseaux marquant seule un rivage récemment formé. Enfin, la terre se dessine plus ferme ; on peut y débarquer sains et saufs. Iberville exhale un soupir de satisfaction : « C'est un mestier bien gaillard de descouvrir les costes de la mer avec des chaloupes qui ne sont ny assez grandes pour tenir la mer soubz voiles ny à l'ancre, et trop grandes pour donner à une coste plate où elles eschouent et touchent à demy-lieue au large[1] »

Le lendemain était Mardi gras. Comme ils

1. *Jean-Baptiste Le Moyne, sieur de Bienville*, par Grace King; New-York, 1893.

avaient avec eux un prêtre, ancien compagnon de La Salle, la messe fut chantée avec le *Te Deum*, et une croix s'éleva dans ce chaos de terre et d'eau luttant l'un contre l'autre.

Puis ils continuèrent l'exploration commencée en suivant leur guide bien incertain, un itinéraire de La Salle qui devait les conduire aux villages indiens des Quinipissas, des Coroas, des Natchez, des Tensas, etc.

Le fleuve était de plus en plus large, bordé d'une terre plate couverte de joncs et de saules qui, s'élevant peu à peu, aboutissait à des forêts. Longtemps ils ne rencontrèrent que des alligators auxquels ils donnaient la chasse pour ajouter à leur ration une viande qui, débarrassée de son musc, est mangeable; bouillie elle ressemble beaucoup à du porc. Le fleuve était sinueux, encombré d'épaves; on n'avançait guère qu'à force de rames. Bienville, dans son canot, servait de guide. Enfin des feux lointains et une pirogue abandonnée leur révélèrent le voisinage d'êtres humains, et en effet un matin deux Indiens leur apparurent. Ces pauvres gens s'enfuirent avec terreur; mais quelques signes d'amitié les rassurèrent

et un chant de paix répondit aux avances des visiteurs étrangers. Ceci se passait très près du lac Pontchartrain, vers l'endroit où la Nouvelle-Orléans décrit aujourd'hui son croissant majestueux.

De là, je partis moi-même pour un moins périlleux voyage que celui d'Iberville, et sur un esquif plus commode, mais d'ailleurs dans des conditions absolument semblables, car, au lendemain du Mardi gras, il pleuvait comme il ne pleut guère qu'en ces régions. On découvrait à peine la courbe énorme du Mississipi, et la couleur manquait lamentablement. Tout était d'un ton de sépia uniforme : le ciel et l'eau, — mer ou fleuve, — confondant leurs masses livides, les navires de toutes nations au repos l'un auprès de l'autre, le vaste port encombré de ballots, de charrettes et de haquets, les attelages de mules, la foule grouillante des portefaix nègres, *roustabouts*. Ils s'agitent comme autant de fourmis, s'emparant des bagages, recevant leur paye, courant de ci de là. Quelques-uns pour se désaltérer puisent l'eau pleine d'immondices et de débris dans leur chapeau sans bord.

Nous assistons du haut du pont à cette agitation d'ombres chinoises, agitation presque silencieuse et encore assourdie par une ouate de brouillard. Les paquebots stationnent devant le débarcadère du coton. Près de deux millions de balles partent d'ici chaque année ; les deux tiers de la population, ou il s'en faut de peu, sont occupés à recevoir, à emmagasiner, à vendre, à exporter cette précieuse plante ; le roi Coton règne toujours comme au vieux temps, quoiqu'il partage maintenant son empire avec la Canne. De toutes les plantations voisines, il arrive à la Nouvelle-Orléans, dans ces presses où de formidables machines, haletant un *han* formidable et ininterrompu, le réduisent au plus petit volume possible ; cent balles à l'heure ! La presse du Kentucky, au coin des rues Tchoupitoulas et Terpsichore, rivalise d'activité avec *the Classers Press* dont la vaste enceinte est bornée par les rues Rempart, Euphrosine, Liberty et Calliope. Voilà qui repose de la division si peu pittoresque, si peu sugestive des quartiers de New-York, en chiffres tout secs comme ceux d'un tableau géométrique. La Nouvelle-Orléans, française,

espagnole, créole autant pour le moins qu'américaine, n'a rien à faire avec la géométrie ; elle est l'imprévu et la fantaisie même : Tchoupitoulas, Carondelet, Calliope et Liberté, ne prouvent-ils pas des goûts éclectiques, ne composent-ils pas la plus jolie mosaïque de souvenirs ? Mais il faudrait du soleil sur tant de caprice et de mythologie.

Je cherche à reconnaître derrière le rideau qui s'épaissit toujours les dix étages de la raffinerie, la Bourse du sucre, la cathédrale, la Monnaie, les casernes : la pluie qui s'est remise à tomber embrouille tout. Une sonnerie de cloche, le gémissement lugubre de la sirène, nous sommes en marche. Malgré l'humidité, je reste sur le pont, retenue par le désir de voir. Ces lourdes eaux, roulantes vers le golfe du Mexique où elles n'arriveront que par des passes perdues dans les marais ; la silhouette de cette grande ville en demi-cercle, que le fleuve plus haut qu'elle, semble prêt à engloutir, cette grisaille colossale aux contours de rêve me retient, me fascine. Nous tournons la pointe d'Algiers, la fumée qui s'élève des cheminées d'une espèce de faubourg industriel

ajoutant encore du noir à ce panorama en deuil que tant d'autres ont vu briller d'un éclat quasi tropical. Il est censé apparaître dans toute sa beauté lorsqu'on atteint Carrollton ; j'attendrai jusque-là pour descendre, découragée, dans le salon où les passagers se réchauffent, réunis autour d'un grand poêle.

Des deux côtés de ce salon meublé de divans et de *rocking-chairs*, ouvrent les cabines, dont chacune a une autre porte sur le pont, une porte vitrée faisant l'office de fenêtre. Ce sont de vraies chambres très commodes ; la plus belle, un appartement de luxe, est intitulée la chambre nuptiale, parce que le trajet de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, quelquefois jusqu'à Saint-Paul aller et retour, est le voyage de noces traditionnel ; mais ce genre de départ pour Cythère ne s'effectue guère qu'en été. Il n'y a pas de couple amoureux parmi nous.

Les domestiques nègres nous servent un assez bon dîner, qui commence par l'inévitable soupe aux huîtres, et la femme du capitaine s'occupe obligeamment de notre confort. Elle vit depuis quatorze ans sur le *Natchez* où elle

s'est fait une installation très complète. A ceux qui trouvent monotone ce genre d'existence, elle répond en riant que personne n'a de société si souvent renouvelée que la sienne, — des hôtes intéressants parfois, — et de tous les pays du monde. D'ailleurs, ses devoirs de maîtresse de maison ne lui laissent pas le temps de s'ennuyer : c'est une très grande maison qu'un navire. Quant au paysage, il est peut-être un peu uniforme dans la partie inférieure du Mississipi : il faudrait le voir plus haut, entre Saint-Louis et Saint-Paul où ses bords sont escarpés ; il faudrait le voir avant que le Missouri ait troublé, en se mêlant à lui, sa pureté de cristal ; il faudrait voir les rapides au-dessus de Rock-Island ! Malheureusement la hauteur des eaux ne permet de remonter en cette saison que jusqu'à Vicksburg : nous connaîtrons seulement la région des cannes, celle du coton, et encore elles se montreront toutes nues, avant que le coton soit semé, avant que les cannes aient verdi. C'est un mauvais moment. Mais la jeune femme du capitaine admire son fleuve même aux mauvais moments. Elle nous donne l'exemple rare d'une

personne parfaitement contente du lot qui lui appartient et elle n'admet pas qu'on la félicite de sa philosophie. Voilà le grand mérite de l'Américaine : cette façon de s'accommoder de tout et de tirer vaillamment parti des choses, — fût-ce d'un ménage flottant. Peut-être dans des sphères plus brillantes l'excès des richesses gâte-t-il quelquefois chez elles ces heureuses dispositions ; mais qu'est-ce que l'argent ne réussit pas à gâter sous quelque latitude que ce puisse être ?

Le soir je cause longuement avec un passager occupé d'affaires sucrières. Je l'interroge sur ces plantations de cannes que nous côtoierons toute la nuit sans les voir : Redchurch, — c'est le point où le Mississipi a sa plus grande profondeur ; — Bonnet-Carré, où se produisent des crevasses formidables, le fleuve ayant franchi d'un bond, en rugissant aussi fort que le Niagara, sept milles jusqu'au lac Pontchartrain ; — Fruit-Plantation, Convent, où se trouvent un collège de Mariste et le couvent du Sacré-Cœur : on cultive aux environs un tabac noir du nom de « périque » qui se prépare en carottes. J'apprends que la richesse ou la ruine

de la Louisiane dépend de l'adoption ou du rejet par le Sénat de ce bill Wilson qu'on est en train de discuter à Washington : s'il est adopté sous sa forme actuelle, ce sera un grand coup porté à une industrie qui représente un capital de plus de cent millions de dollars investis, qui fait vivre soixante mille habitants, rapporte chaque année de trente à trente-cinq millions de dollars et assure d'énormes bénéfices aux autres États de l'Union. La culture du sucre entraîne en effet un achat annuel de charbon, de mules, de chevaux, de grains, de fourrages, de viande, dont profitent le Kentucky, le Texas, le Kansas, que sais-je ? Mon planteur me fournit des chiffres à l'appui. C'est selon lui, une question d'intérêt général. Plus tard j'entendrai traiter différemment cette même question par des adversaires du système protectionniste[1]. Tout ce que je retiens c'est que la Louisiane occupe maintenant le troisième rang parmi les pays producteurs de sucre. Elle n'est dépassée que par Cuba et Java.

1. Ceux-ci ont triomphé depuis. La prime *(bounty)* accordée jusque-là aux planteurs du Sud a été retirée, et il s'ensuit un mécontentement profond dans ce pays qui, ruiné par la guerre, croit avoir droit à de certaines indemnités.

Pendant que je m'instruis en ces matières industrielles et agricoles, une jeune fille s'est mise au piano : les valses se succèdent, un bal improvisé s'organise. Ceux qui ne dansent pas vont essayer de dormir ; vain espoir ! C'est à bord un vacarme presque incessant : les stations sont très rapprochées les unes des autres et chaque fois retentit un appel de cloche désordonné, suivi de sifflets stridents, de mugissements rauques ; puis la roue se remet à battre l'écume avec fracas, la chaudière souffle, respiration haletante de géant reprenant sa course. On s'habitue après une nuit ou deux à l'entendre gronder et faire craquer ses jointures ; mais de ma vie je n'ai eu froid comme dans cette chambre nuptiale si élégante et si mal close.

16 février. — Béni soit le vent qui a nettoyé le ciel ! L'aube se lève claire et rose sur un spectacle qui me rappelle que Chateaubriand a comparé le Mississipi au Nil. Nous glissons entre des bancs de boue ravagés le long desquels semble couler lentement une boue plus liquide où les premiers rayons du soleil

mettent des lueurs d'opale. On pense aux écailles moirées de quelque serpent fabuleux qui ne se tordrait pas en replis plus compliqués. Où sont les alligators? Je prends pour eux à la légère des troncs d'arbre en dérive, dont quelques-uns se sont embarrassés dans les broussailles et les roseaux de la levée. Ces levées du Mississipi ont fort à faire pour tenir le torrent en bon ordre. De temps à autre il arrive qu'elles se rompent avec un bruit de tonnerre et que les eaux, pénétrant par la brèche, emportent les plantations: alors on bâtit des digues à travers la crevasse pour ralentir le courant et forcer le sédiment de la rivière à se précipiter, formant ainsi le fond d'une nouvelle levée qui est complétée ensuite par des travaux d'ingénieurs. D'autres fois on prévient le mal en consolidant la *batture*, la terre nouvelle, par un matelas de pierres.

Chaque pierre, me dit le pilote, auprès duquel nous sommes allés nous abriter (car le pont ne serait pas tenable par cette forte brise), chaque pierre coûte près de deux dollars au gouvernement, tant il faut l'apporter de loin.

Des millions de dollars ont été absorbés

ainsi dans une tentative dont dépend la sûreté des riches cultures qui s'échelonnent sur la rive. Enfin on semble toucher au succès, car la grande inondation de 1890 n'a produit que fort peu de dégâts sur un espace très limité, tandis que celle de 1882, moins considérable, avait produit deux cent quatre-vingt-quatre crevasses. Les levées opposées à l'action destructive du fleuve et les jetées, à l'embouchure du Mississipi, qui ont mis fin à l'arrêt des navires fréquemment retenus par les bancs de sable devant la Nouvelle-Orléans, sont de superbes ouvrages, dont l'exécution a dû contribuer pour beaucoup à réconcilier le Sud avec le gouvernement national.

Tandis que nous voguons, une armée de terrassiers travaille sans relâche sous nos yeux; leurs camps, des tentes dépenaillées, sortent du limon çà et là, comme un groupe de champignons jaunes. De l'autre côté de la levée protectrice ce sont, à droite et à gauche, d'interminables plantations de cannes à sucre, toutes d'un aspect à peu près analogue: une agglomération de cases et de bâtiments d'usine. La seule différence est dans le plus ou moins

d'importance de la sucrerie, construite en bois ou en brique. Elles portent des noms qui conviendraient aussi bien à telle ou telle bastide du midi de la France : Monrepos, Monplaisir, quelques-unes ont un nom de femme : on me parle de *Mamzelle*, de *Belle-Alliance* qui rappelle quelque riche mariage réunissant deux grandes terres en une seule.

La maison du maître, située un peu à l'écart et peinte en blanc ou en couleur claire, n'offre généralement rien de somptueux. Il est entendu que ces propriétés ont été ruinées par les Yankees pendant la guerre; certains noms l'attestent : Cannes-Brûlées, par exemple, qui sort d'ailleurs de ses cendres sous forme de petite ville à laquelle il ne manque rien, pas même un magasin de liqueurs ni un cimetière. Mais j'imagine que les plus belles habitations de planteurs durent toujours être construites à peu près sur le même modèle : une douzaine de marches en bois montant à la véranda, au-dessus de laquelle, sur toute la largeur du premier étage, un balcon, soutenu par quatre colonnes de stuc, projette son ombre. Le balcon, lui aussi, s'abrite sous un toit avancé,

recouvert de lames de bois peint qui jouent la tuile ou l'ardoise ; alentour, des massifs de magnolias et quelques beaux arbres isolés : chênes blancs, pacaniers ou cyprès. De vastes pièces bien ouvertes, des galeries extérieures rafraîchies par un perpétuel courant d'air, voilà ce qu'exige le climat. A une certaine distance, le quartier nègre est représenté par une file de cabanes en bois flanquées chacune d'une cheminée extérieure plus haute qu'elle, brique ou torchis, et posées sur quatre pieds qui les élèvent au-dessus du sol humide, leur prêtant l'attitude gauche d'une personne qui craint de se mouiller les pieds. Sans doute, lorsque les panaches serrés de la canne ondoient comme une mer de verdure aux reflets métalliques, l'aspect est moins triste qu'aujourd'hui, où l'on ne voit pas encore trace de végétation dans les champs. Des nègres, coiffés de feutres sordides, frileusement vêtus de longs paletots qui les rendent ridicules, poussent à coups de fouet les attelages de mules. Hommes, animaux, engins à râcler qui nettoient la route embourbée, charrettes, charrues, tout cela semble également pétri dans la boue même du fleuve.

De loin en loin un drapeau nous indique que les riverains ont quelque chose à embarquer, — ou bien le bateau doit déposer des marchandises. Nous touchons terre alors avec une précision qui fait grand honneur aux manœuvres du pilote. Sur une planche négligemment jetée les « roustabouts » que nous avons emmenés au nombre d'une vingtaine s'élancent, chargés de barils, de ballots de toute sorte, que reçoit une autre troupe de nègres accourus au bruit de la cloche. Rien de plus pittoresque que ces débarquements devant le *store*, le magasin de la plantation. Sous l'auvent surgissent des négresses curieuses, en mouchoirs jaunes, en jupes rouges, portant un enfant sur le bras, des gamins qui se culbutent, des conducteurs de mules, un cavalier ou deux, parfois une dame à cheval, un élégant en guêtres de cuir fauve, venus de la plantation voisine. C'est, l'espace de cinq minutes, une agitation générale ; puis les roustabouts, qui ont accompli en se jouant des travaux herculéens, remontent à bord, avec une agilité de singes ; la planche est relevée si vite, qu'on se demande comment il n'en reste pas quelques-uns en arrière ou dans

l'eau ! Mais non, ils sont toujours au complet. Nous repartons.

Plaquemine ! un nom de fruit. L'auteur des *Natchez* ne parle-t-il pas de melons d'eau, de plaquemines et de pommes de mai posées sur des feuilles de vigne vierge et qu'accompagne un nœud de bambou servant de coupe pour boire le vin d'érable ? Des avenues plantées d'arbres conduisent à un groupe de maisonnettes peintes et vernies, église comprise, comme des joujoux neufs. On se représente l'accueil jadis fait à Iberville par les Ouachas ou les Bayougoulas à cette même place, les pirogues chargées de guerriers qui chantent en brandissant leurs calumets ornés de plumes. Miss King en donne, grâce à sa brillante imagination de romancier, une peinture aussi vive que si elle eût été témoin de cet échange de bons procédés entre les Indiens et les aventuriers français, ceux-ci déposant aux pieds de leurs nouveaux amis les merveilles de la civilisation, des couvertures, des miroirs, des couteaux, des étoffes, présents auxquels les sauvages éblouis répondirent par des offrandes de maïs et de peaux de bêtes.

Bayou Manchac ! — Iberville crut un instant rencontrer ici cette fourche du Mississipi qu'avait signalée La Salle et par laquelle il comptait retourner vers le golfe. Lorsqu'il s'y engagea, les alligators étaient si nombreux que le bayou en semblait pavé ; la pirogue n'avançait qu'avec peine : il fallait les écarter à mesure. On est sur tout ce parcours ramené à l'épopée commencée sous Louis XIV et continuée sous son insouciant successeur par d'humbles héros qui recueillaient pour prix de leurs peines la maladie, la mort, la disgrâce ou la pauvreté, tout en assurant à la France une possession splendide, que Louis XV devait livrer à l'Espagne et que Napoléon ne ressaisit par une manœuvre hardie que pour la revendre aussitôt aux États-Unis.

A vol d'oiseau, la distance entre deux plantations est souvent très petite, mais les courbes que décrit le fleuve sont si amples et si nombreuses qu'on met une heure et davantage pour atteindre une usine dont la cheminée semble proche. Toujours des plantations de sucre et, dans les parties les plus basses, du riz ; en fait d'arbres, beaucoup de *cotton wood*,

ainsi nommé parce que sa graine est enveloppée dans une sorte de ouate qui s'éparpille et s'envole. Çà et là une cabane de pêcheur accroupie dans la vase.

La chambre du pilote est un bon abri contre le vent, qui ne promet pas de s'apaiser de sitôt, les mouettes continuant à passer : la présence de cet oiseau de mer est un signe auquel les navigateurs ne se trompent guère. Mais que nous importe ? Nous sommes là-haut, perchées comme dans une lanterne que chauffe un bon poêle. De notre position élevée nous dominons à souhait le paysage des deux rives, tout en regardant la manœuvre de la roue et en causant avec le pilote, toujours debout en tête à tête avec elle.

C'est une race forte et honnête, très généralement estimée, que celle des pilotes du Mississipi. Chaque bateau en compte deux qui se relayent. Celui-ci fait son métier depuis vingt-trois ans, et dans les cinq dernières années n'a pris qu'une semaine de congé. Il a été jadis camarade de Mark Twain l'humoriste, qui, avant de devenir un auteur célèbre, fut pilote et consigna ses souvenirs dans un livre connu,

A Pilot's Adventures on the Mississipi. Notre ami pourrait, lui aussi, raconter bien des choses : histoires terribles d'explosions, de bateaux incendiés, les sinistres de l'*Assomption* et de la *Corona*, par exemple. Il nous cite à propos d'une de ces catastrophes un fait curieux, qui prouve jusqu'où peut aller l'instinct machinal de la conservation. Un des hommes tombe du haut du spardeck et se fracasse la tête. On le croit mort, et on le jette à l'eau sans trop d'examen. Le prétendu cadavre, malgré son crâne brisé, nage inconsciemment jusqu'au rivage, il n'a jamais su comment et ne s'en est jamais souvenu.

Si les histoires du pilote m'amusent, le paysage me laisse sous une impression de désappointement. J'ai déjà fait connaissance avec plusieurs de ces grands fleuves d'Amérique qui nous pénètrent au premier aspect d'une humiliante conviction : celle d'avoir jusque-là donné à de simples ruisseaux un nom que seuls ils méritent. Involontairement je fais des comparaisons, et elles ne sont pas à l'avantage du Mississipi. Combien plus belles que ses rives limoneuses les rives de l'Hudson,

— cette gigantesque muraille basaltique qui s'élève verticalement au-dessus des eaux rapides, assez semblables à celles du Rhin, sauf que le Rhin est trois ou quatre fois moins large et que tous ses châteaux réunis ne valent pas les Palissades. Il est vrai que les hauteurs de l'Hudson me sont apparues dans leur éclat automnal, flamboyant de ces feuillages féeriques plutôt que pittoresques, — car nul n'a jamais réussi à les peindre, — où se heurtent toutes les teintes variées du rouge dans un tapage inconnu partout ailleurs qu'en Amérique, tandis que les saulaies du Mississipi n'ont pas même commencé à verdir. Mais en toute saison ces bords mobiles et ravagés doivent garder je ne sais quel caractère indécis, provisoire, qui ne fixe pas l'admiration. La prodigieuse étendue des eaux n'est qu'un dédommagement médiocre ; l'œil s'y fait, et bientôt ne trouve plus rien qui le séduise dans l'énormité pure et simple.

Enfin, une butte se dessine tout à coup pour la première fois, rompant l'absorbante monotonie des terres alluviales. En même temps une tache de couleur vive brille au premier

plan presque gaie, sur tout ce gris ; des tas de briques, des détritus de scierie. Bâton-Rouge se dresse dans son importance de capitale, sur la colline même où les Indiens faisaient des offrandes de poisson et de gibier à un grand épi de maïs écarlate. Bâton-Rouge a pris le rang qui appartint d'abord à la Nouvelle-Orléans, par la raison qui veut que Harrisburg soit capitale de la Pensylvanie plutôt que Philadelphie. Le corps législatif s'assemble volontiers ainsi de préférence dans une cité secondaire, à l'écart des agitations politiques. Un très prétentieux capitole, de style pseudo-gothique, avec tours carrées et créneaux en brique brune entourée de pierre blanche, fait penser de loin à quelque ouvrage de pâtisserie, sucre et chocolat ; il est censé donner l'air imposant à cette petite ville d'un peu plus de dix mille âmes. Les autres bâtiments, d'apparence officielle, qui se groupent alentour, sont : l'asile pour les aveugles, l'Université, le pénitencier. Les condamnés vaquent aux travaux de la levée. On me dit que l'Arsenal fut construit sur l'emplacement du dernier fort que conservèrent les Espagnols ; attaqué en 1810 par les

habitants du district, il se rendit après une belle défense de la petite garnison, le colonel de dix-huit ans qui commandait la place, Carlos de Grandpré, étant tombé le sabre au poing.

Après Bâton-Rouge, le rivage s'élève un peu et les arbres, en plus grand nombre, se rapprochent du bord. Ce sont de vrais bois trempant dans l'eau et présentant des scènes d'inondation singulières. Il y a des troncs renversés, entrecroisés dans un fouillis inextricable; quelques-uns, aux trois quarts noyés, se tordent comme de gros serpents noirs et le courant leur prête une apparence de vie; d'autres, encore debout, semblent essayer de lever la tête au-dessus du limon qui les engloutit. Je vois donc enfin les *sawyers*, inséparables dans ma pensée des alligators. Ces animaux devraient être l'un des traits principaux du paysage ; mais l'heure n'est pas venue où ils sortent de leurs cachettes au plus profond de la vase et ils s'éveillent d'abord dans les *bayous* écartés qui aboutissent au fleuve. Ensuite on les aperçoit, vers le mois de juin, guettant parmi les roseaux leur

proie favorite, les cochons du voisinage qui se hasardent à barboter sur ces rives dangereuses.

Avant l'été les nègres font la capture facile des alligators, en les surprenant dans leurs retraites ; ils reconnaissent la forme circulaire du trou et tirent à la lumière le monstre, trop endormi pour se défendre. Sa torpeur hivernale le rend inoffensif.

Bien entendu le pilote, mis sur ce chapitre, a des histoires d'alligators à conter ; il nous fait frissonner par le récit d'une rencontre imprévue avec l'un d'eux près de la rivière Rouge. Monté sur un tronc d'arbre abattu, pour atteindre une plante qu'il voulait cueillir, il remarqua des écailles qui se confondaient presque avec l'écorce. Une déroute en bon ordre s'ensuivit de sa part. Mais une autre fois il eut plus de présence d'esprit et, du bateau même, tua un ours qui était en train de se désaltérer. Il nous montra l'endroit. Notons qu'on doit se méfier des histoires de pilotes autant pour le moins que des récits de chasseurs. Ces braves gens ont rarement l'occasion de causer, et, une fois partis, ils ne

résistent pas au plaisir d'émerveiller un crédule auditoire de dames.

Dans ses intervalles de silence, le héros de tant d'aventures, plus ou moins embellies, écoute avidement à son tour, tout en fumant une pipe, les récits historiques de miss King, qui retrouve en ces parages la tribu des Houmas et lui apprend ce qu'il n'avait jamais su, l'origine de la Pointe-Coupée. Iberville profita de l'avis d'un chef indien qui lui avait dit que, si ses bateaux pouvaient passer un certain ruisseau, tributaire du fleuve, il s'épargnerait une journée de voyage. Aussitôt l'intrépide explorateur fait élargir et creuser le ruisseau par ses Canadiens, et le Mississipi, après lui, finit par adopter à son tour ce chemin de traverse, abandonnant pour cela son lit que d'ailleurs il ne cesse de faire et de défaire. Sans relâche, il déchire les marges sinueuses et mouvantes qui s'efforcent en vain de le contenir. Par un travail incessant il reporte à gauche ce qu'il détruit à droite, ajoutant d'un côté aux sédiments accumulés, dévorant de l'autre des champs et des bois, parfois, du même coup, des maisons, des villages, des villes même.

Un écrivain de talent, George Cable, a dramatisé cette action dévastatrice dans son émouvante *Plantation des Belles-Demoiselles*, où l'on voit, au milieu d'une fête, s'abîmer avec un grand cri la maison éblouissante de feux, retentissante de musique. Il est probable que l'événement ne se produisit jamais ainsi tout à coup : la crevasse se creuse avec lenteur et donne aux gens qui la surveillent le temps de s'échapper. Quand disparut la ville de Napoléon, située un peu avant Memphis, sa population s'était mise à l'abri ; cependant elle eût mérité le sort des habitants de Gomorrhe.

Napoléon était un repaire de joueurs de la pire espèce : on ne sortait que dépouillé des tripots qu'il renfermait, trop heureux quand l'étranger ne recevait pas un coup de fusil en pleine rue. Les *gamblers* de Napoléon avaient pour principale industrie de monter et de descendre le fleuve pendant toute la belle saison sur les bateaux à vapeur qui étaient dans ce temps-là pour les riches planteurs riverains le seul moyen de transport du Sud au Nord. On y vivait avec beaucoup plus de luxe qu'aujourd'hui ; la table était meilleure que dans aucun

hôtel. Aux viandes de Saint-Louis, aux légumes de la Louisiane s'ajoutait le gibier tué le long du chemin, ces fameux canards que nous voyons si souvent passer à la file, et d'autres oiseaux délicats. Ils aimaient tous plus ou moins les cartes, ces élégants et riches planteurs du Sud, et ne refusaient guère une partie proposée par des *gentlemen* de bonne mine dont rien ne trahissait le vilain métier. Que ceux qui ont lu Bret Harte se rappellent la rare séduction des Hamlin et des Oakhurst. J'ai vu dans les trains de chemin de fer, pendant certains trajets du côté de l'Ouest, des parties acharnées s'engager ainsi ; heureusement la fin en était moins tragique. Il y eut non seulement des fortunes perdues, mais des revanches sanglantes, toute sorte de drames terribles, sur les bateaux du Mississipi. Et malgré la chasse faite aux *gamblers* d'aujourd'hui par la police, il arrive bien encore qu'il en surgisse. La semaine même de mon voyage, une négresse, arrêtée à la suite de quelque rixe, fut convaincue d'appartenir à cette corporation peu recommandable : elle prenait les bateaux, aller et retour, et visitait un à un les camps de terrassiers échelonnés

le long de la levée. Là elle tentait avec adresse les plus aventureux des travailleurs et les débarrassait de leur argent.

Quels sont ces radeaux débouchant des creeks et des bayous dans le Mississipi? Nous faisons connaissance avec une population très curieuse, les *swampers* du bayou Sara, des bûcherons d'espèce particulière qui vivent sur le fleuve et harponnent au passage les arbres que le courant entraîne.

Des chargements de houille, de coton, de douves,[1] nous effleurent, donnant l'idée du commerce énorme qui se poursuit sur cette route liquide, longue de six cent soixante-douze myriamètres, la plus grande qui soit au monde, et à laquelle deux cents affluents apportent les produits de tous les États. Sur les deux rives on se livre activement à l'élevage des chevaux, que nous voyons courir en liberté dans les enclos.

Une belle demeure : la maison du général Harris, spécimen achevé d'architecture mexicaine, avec ses toits rouges, ses arcades, ses balcons, ses galeries moresques, le tout d'un effet charmant parmi les arbres. Il y a aussi de jolies fermes sur la rive droite, qui s'élève

de plus en plus, jusqu'à devenir tout à fait abrupte, tandis que la rive gauche reste basse, couverte de saules nains qui donnent l'idée d'une chevelure blonde hérissée, *towhead* : c'est la première végétation que fournissent les terres alluviales. La fumée d'un champ dont on brûle les herbes monte lente et légère vers le ciel d'un bleu très doux. Toujours les mêmes courbes amples et molles dans une ceinture boisée, derrière un banc de limon. Nous passons les tourbillons, *eddies*, souvent funestes aux petits bateaux; le fleuve devient accidenté avec ses tournants brusques, ses promontoires, les îles qui séparent en deux sur de grandes longueurs cette nappe laiteuse démesurément large dans laquelle on pourrait tailler plusieurs rivières de bonnes dimensions. Un soleil étincelant sème des diamants dans la boue, tantôt rosée, tantôt bleuie où passent et disparaissent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Voici un point historique, Port-Hudson, l'objet d'une défense acharnée pendant la guerre de Sécession. La lutte fut des plus violentes : on jouait une partie décisive. Il s'agissait pour les Fédéraux de compléter la conquête du Missis-

sipi, de couper absolument les chemins par lequel les armées du Sud recevaient leurs renforts et leurs munitions. La capitulation de Port-Hudson, suivant la prise de Vicksburg, fut comme un glas mortuaire pour la cause des Confédérés. Il est facile de se représenter ici l'acte le plus émouvant de la tragédie.

Nous évoquons la flotte de Farragut, les légendaires prouesses de la torpille confédérée l'*Arkansas* défiant seule toutes les forces ennemies, les tentatives désespérées du général Dick Taylor. Quand le Mississipi fut au pouvoir du Nord, la guerre continua plus d'une année, car le grand général en chef, Robert Lee, résistait toujours ; mais la cause du Sud était dès lors perdue. Et tandis que nous causons de ces terribles choses qui restent, après trente ans, dans toutes les mémoires, un belliqueux coucher de soleil nous entoure de ses flammes.

Rien ne peut rendre la beauté du ciel graduellement empourpré derrière ces arbres encore sans feuilles, mais touchés déjà par le printemps qui leur prête des teintes délicates violettes, lilas et roses, ou bien d'un jaune très

doux, dans les saulaies de la rive à peine solide, crevassée çà et là. De petits lacs, formés par l'eau qui se glisse dans ces fentes et y demeure prisonnière, luisent stagnants et vermeils comme des coupes de sang. On voit serpenter de l'autre côté des plantations cette *False river* nommée ainsi, la Fausse, parce quelle n'aboutit à rien et se perd sournoisement dans les marécages. L'incendie allumé derrière les rameaux qui tout à l'heure se détachaient sur lui, en un fin relief de dentelle noire, s'est éteint peu à peu.

Le fleuve assombri frissonne sous le vent qui, apaisé vers la fin du jour, s'est levé de nouveau. Une fumée légère monte au-dessus de toutes les cheminées des cases. Mon amie me parle de cette heure joyeuse du soir où, avant la guerre, dans le quartier nègre de la plantation de son père, l'odeur du *fried pork* se mêlait aux rires des esclaves réunis en famille après la journée de travail. Jamais le lard ne manquait dans ce temps-là ! Maintenant les esclaves sont des ouvriers qui doivent pourvoir à leurs propres besoins et font probablement beaucoup plus maigre chair, ne pouvant compter de la même

façon sur la prodigalité du maître. Tout est gris, d'un gris d'acier très froid ; puis la nuit tombe rapidement. Nous ne verrons pas l'embouchure de la Red-River, l'endroit où le plus fameux des explorateurs espagnols de la Floride, Hernando de Soto, un compagnon de Pizarre, se laissa tomber à la fin, vaincu par la fièvre, et mourut devant le Mississipi que, le premier, il venait de rencontrer. Ses lieutenants, craignant pour le cadavre les outrages des Indiens, le couchèrent dans un tronc d'arbre creusé qui fut livré au courant.

Vers minuit, à l'heure même de ces étranges funérailles, nous atteignons le point où la tradition veut que les Espagnols aient noyé le corps de leur chef. Le clair de lune est magnifique : aucun détail ne nous échappe ; on voit la rivière Rouge se précipiter en tourbillons avec un chargement d'épaves. De grandes ombres passent comme des voiles de deuil sur le flot d'argent bruni. Ce n'est qu'un peu de fumée, mais il ne tient qu'à nous de reconnaître les fantômes de tant de braves dévorés par le monstre qu'on appelait alors el Rio Grande de la Florida...

A six heures, réveillée en sursaut, comme la veille, par des coups bruyants frappés à ma porte. J'ai cependant interdit ce témoignage de zèle à la femme de chambre du bord, une mulâtresse superbe de désinvolture, robuste comme une cariatide et de l'effet le plus décoratif. Quoiqu'elle soit préposée au service des dames, ses grands yeux de nacre et de jais se tournent languissamment de préférence vers les messieurs. Pendant toute la durée du voyage elle me fera comprendre les mauvais côtés du service nègre qui s'était manifesté à moi très doux et très empressé dans les meilleures maisons de Washington et de la Nouvelle-Orléans ; mais sur ce chapitre comme sur beaucoup d'autres on aurait tort en Amérique de tirer trop vite des conclusions.

— Vous oubliez mes ordres d'hier ? lui dis-je fort en colère.

— Je fais mon devoir. Le déjeuner est à sept heures ; il faut une heure aux dames pour s'habiller.

— Eh bien ! je vous ferai enseigner votre devoir par le capitaine.

Elle me jeta un mauvais regard chargé

de promesses de vengeance et ces promesses furent tenues le soir même de la façon la plus comique. En rentrant dans ma cabine pour me coucher, le premier objet que j'aperçus fut une grosse souris blottie sur le plancher. L'immobilité qu'elle garda au bruit que je fis indiquait assez qu'elle était morte. Je sonnai. La belle mulâtresse arriva, de son pas traînant et déhanché.

— Il me semble que vous avez très mal rangé ma chambre : vous avez laissé une souris.

Elle regarda longuement en clignant des paupières, parut réfléchir, le menton sur son poing, le coude dans sa main ; puis, avec une expression de malice à demi enfantine, animale à demi, très curieuse chez cette grande créature :

— Je connais la souris, je l'ai vue hier ici : elle était vivante. Je l'ai moi-même chassée sur le pont.

— Eh bien! lui dis-je en tâchant de me pénétrer de l'humour américain, elle sera revenue morte : ayez l'obligeance de m'en débarrasser.

Ce qu'elle fit, évidemment consternée de dé-

couvrir que les dames françaises n'avaient pas peur des souris. Mais elle trouva d'autres moyens de me prouver sa rancune, par exemple en laissant sournoisement la nuit les fenêtres entr'ouvertes pour livrer passage à la malaria.

17 février. — Ce serait en été un changement de décor complet. Plus de plantations de cannes : nous avons dépassé le point où la canne peut croître ; le coton pousse partout à sa place. Mais nous ne nous apercevons guère de la différence, puisque rien ne paraît sortir encore de cette terre humide et molle où la charrue se promène ; nous voyons seulement, au lever du soleil, que les moulins à coton ont remplacé les usines à sucre.

On ne sème le coton que vers la fin de mars : très peu de jours après, la plante sort de terre ; elle atteint une hauteur de quatre pieds environ ; puis au mois de juin toutes les fleurs sont épanouies. Leurs pétales, en s'effeuillant, laissent une sorte de boule qui éclate et répand de petites graines auxquelles le coton est attaché. La récolte commence en septembre. Du champ même le coton est porté au moulin, *gin*,

où une machine composée de scies circulaires, enfermées dans une espèce de boîte, l'épluche en le séparant de sa graine. Jadis cette opération se faisait à la main. Elie Whitney inventa le *gin*, mis en mouvement quelquefois par la vapeur ; économie de temps considérable.

Le coton, rassemblé en balles d'un poids déterminé, est chargé sur les bateaux qui le transportent au marché. C'est alors qu'une activité fiévreuse règne sur la levée que je vois relativement calme en hiver ; c'est alors que les roustabouts ont à s'évertuer. La graine cependant va au moulin dans des sacs et passe par une nouvelle série d'épluchage qui débarrasse de sa cosse une petite amande ; celle-ci broyée avec soin donne de l'huile. Avec le résidu on fait un gâteau jaune très dur ou une farine qui nourrit le bétail. Il reste les cosses *(hulls)* qui alimentent les fourneaux de la fabrique ; la cendre est employée comme engrais. Rien n'est donc perdu de cette plante précieuse, que l'on peut appeler justement la richesse du pays.

Mêmes arrêts que la veille, même mouvement aux divers débarcadères, mêmes rencontres de

bateaux; mêmes forêts flottantes, les arbres, arrachés avec toutes leurs racines, glissant en dérive; mêmes établissements de pêche, une cabane sur un *flat-boat;* mêmes vols de canards qui font soupirer notre ami le pilote, tenté de laisser là sa roue pour saisir un fusil; même ceinture de saules, mêmes camps échelonnés le long de la levée. Mais les rives sont un peu moins basses, quoique toujours inondées périodiquement deux mois de suite, ce qui les fertilise et tue les insectes; parfois cependant l'inondation s'attarde trop et l'on reste deux ou trois ans sans récolte. Les îles se multiplient, quelques-unes d'un sable blanc éblouissant sous le soleil, d'autres couvertes de saules, plusieurs très grandes.

Autour d'elles, le fleuve se divise en vastes branches qui trompèrent les premiers navigateurs; il se répand dans des canaux naturels prolongés à perte de vue parmi les roseaux, il creuse des baies profondes. On dirait souvent un grand lac que les bois, enveloppés d'une buée bleuâtre, semblent fermer aux deux extrémités. Des travaux de défrichement se poursuivent : on abat les cotonniers, les

cyprès, pour donner plus de place à la culture; mais le fleuve fait autrement de besogne que toutes les cognées des bûcherons réunies : il a emporté, renversé, emmêlé dans un désordre effroyable une futaie tout entière en face d'Ellis Cliffs, falaise du sommet de laquelle d'autres bois semblent défier le courant dévastateur. C'est la partie la plus pittoresque du parcours.

A Morville, où le débarquement est d'un entrain tout particulier, nègres et négresses étant accourus, très nombreux, pour recevoir un gros approvisionnement de fourrage, une impression pénible m'attend : le réveil de la réclame américaine. La veille encore j'avais pu croire que ce pays béni échappait par exception rare a ce qui est pour moi la tare la plus insupportable des États-Unis, l'*advertisement* enluminé ou non. Et tout à coup, hélas, à l'improviste, les horribles annonces d'apothicaires reparaissent à Morville sur la barrière du *store*, en humbles caractères, il est vrai, tracés à la main, et dans une orthographe qui me désarme : — *Preston hedache cure! Chickasaw oil cure all pains.*

Indomptables Chickasaws, vous qui, pressés des deux côtés, entre les possessions anglaise et française, ne vous laissâtes jamais prendre aux promesses des hommes blancs ; vous qui, fortifiés dans vos tanières presque souterraines, teniez en échec l'artillerie de Bienville lasse de se faire décimer par un ennemi invisible ; féroces Chickasaws dont les femmes brûlaient vifs nos soldats prisonniers, perfides Chickasaws qui, même vaincus, trouviez encore moyen d'éluder les traités, voilà donc à quoi vous êtes réduits : à prêter votre nom redoutable au remède d'un certain Preston contre le *malle de taite (sic) :* « L'huile Chickasaw guérit tous les maux ! »

Des Chickasaws nous passons aux Natchez, qui nous sont tout autrement sympathiques, ayant joué un rôle dans notre littérature. Après le grand moulin à huile du Fort Scott, après Vidalia ainsi désignée en mémoire du général espagnol Vidal, voici, à deux cents pieds au-dessus du fleuve, sur notre droite, une jolie ville qui rappelle la plus noble et la plus intéressante des tribus indiennes.

Natchez, perché sur le *bluff* d'un jaune

d'ocre, s'étend également au-dessous de lui, et ce bas Natchez eut longtemps une exécrable réputation par ses tripots et ses débits de boissons; ils tendent à disparaître depuis que dans les écoles publiques on apprend aux enfants les effets du whisky sur la constitution physique, depuis que des mesures autoritaires ont réduit le nombre des *bar rooms*. Cependant nous distinguons de loin sur bien des portes le mot dégénéré de *Saloons*, qui n'indique pas précisément le séjour de la conversation et des bonnes manières.

Mais Natchez d'en haut est au contraire fort aristocratique. Les riches planteurs de coton du voisinage eurent et ont encore dans ses faubourgs de belles résidences cachées derrière les arbres. Certaines familles, parmi les mieux posées, portent des noms de France, et les traces du vieux fort français sont visibles. Iberville escalada cette pente rapide en 1700 : elle était alors couverte de forêts, et d'en haut il contempla un paysage de plaines et de prairies entrecoupées de bois, des routes croisées conduisant de village en village, qui le firent, dit-il, penser à la France.

Grace King a, d'après des documents précis, représenté ces villages indiens, avec leurs wigwams arrondis faits de branches que retenait un mortier de glaise et de mousse, leurs toits coniques couverts de cannes fendues et liées ensemble de façon à laisser dans le centre un trou en guise de cheminée, leur temple orné dessus et à l'entrée de rudes peintures d'animaux et qu'entourait une palissade sur laquelle on plantait les tête des victimes sacrifiées au dieu Soleil. Le village des Natchez ne différait des autres que parce qu'il était plus considérable et mieux bâti. La cabane du chef se dressait sur un monticule de dix pieds de haut; en face était le temple; tout autour un large cercle de cabanes. Là nos aïeux entrèrent en rapport avec le grand Soleil et des petits Soleils qu'ils traitèrent parfois assez cruellement au cours de leurs rapports amicaux. Je ne sais pourquoi le village indien et ses wigwams me paraît plus réel que la jolie ville d'aujourd'hui, ville de dix mille âmes qui, au temps où la Nouvelle-Orléans n'était elle-même qu'un village, faillit devenir à sa place capitale de la Louisiane.

Avant d'être venue chez eux, je n'étais pas très au courant des lois de nos amis les Natchez. On m'apprend que leur gouvernement se fondait sur un despotisme absolu. Le grand Soleil était maître du travail, des propriétés et de la vie de ses sujets; il ne travaillait jamais pour sa part. Avait-il besoin de victuailles, il distribuait des invitations à un grand festin, et les invités devaient apporter non seulement de quoi suffire au repas, mais assez pour nourrir ensuite la famille royale. Ses serviteurs étaient choisis parmi les notables et tous se trouvaient très honorés d'être étranglés lorsqu'il mourait, afin de pouvoir l'accompagner dans l'autre monde. Quand naissait un héritier, tous les enfants du même âge étaient présentés au petit Soleil, et un certain nombre d'entre eux choisis pour le servir, avec certitude de participer à la faveur de l'étranglement s'il venait à décéder.

Le titre héréditaire de chef ne se transmettait pas de père en fils : c'était le fils de la plus proche parente du grand Soleil qui lui succédait. Les princesses royales ne devaient pas se marier dans leur famille, mais prendre un

époux parmi les rangs du peuple. Lorsqu'on y réfléchit, quelques-uns de ces détails sont autant de signes de la politique habile de l'esprit d'organisation très curieux que les Indiens montrèrent en toute circonstance et qui leur permit de résister si longtemps aux armes des nations civilisées.

Les plantations de coton continuent à se dérouler jusqu'à Vicksburg, et les arbres à flotter en dérive, et les saules à franger d'une chevelure blonde les rives encore molles, tandis que derrière eux, sur un sol plus solide, poussent les cotonniers. A chaque station j'admire des buissons de *Cherokee roses*, espèce d'églantier dont les hautes masses touffues abritent les magasins et les cases. Bientôt ils se couvriront de fleurs au cœur d'or, à corolle très large d'un blanc de cire comme les pétales de gardénia, plus blanches encore sur le feuillage vert foncé, presque noir.

La plate monotonie du rivage n'est rompue qu'à de longs intervalles par une de ces buttes que dans des âges lointains forma le vieux Mississipi, quand il eut à se frayer un nouveau chemin vers la mer après le grand soulèvement

qui fit monter la vallée de son nom à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau primitif. Dans sa course fougueuse il rejeta de droite et de gauche les amas de terre qui portent Bâton-Rouge, Natchez et Vicksburg.

Nous atteignons Vicksburg le matin du quatrième jour et j'y descends, ou plutôt j'y grimpe. Cette petite ville, tout en escarpements, a l'air de monter à l'assaut des Walnut Hills. Les Confédérés la considéraient comme la clef même du Mississipi et avaient logé derrière ses fortifications une garnison nombreuse dont la défense est restée célèbre. Pendant ce siège de plusieurs mois les habitants durent chercher refuge au fond des caves, tant le bombardement marchait avec fureur. Le général Grant donna un nouveau cours au Mississipi en creusant un canal pour isoler Vicksburg ; par la suite, le fleuve fit irruption à cette place et changea de lit avec sa facilité ordinaire, laissant la ville sur un bras qui, d'année en année, devient moins profond. L'endroit est bien tranquille aujourd'hui, quoiqu'il ait quelque importance industrielle et commerciale, étant,

avec ses treize ou quatorze mille habitants, dont près d'une moitié appartient à la race noire, la plus grande ville de l'État du Mississipi. En bas sont groupés les entrepôts de toute sorte ; puis, par une rampe presque à pic, on atteint la rue des hôtels, des magasins, des marchés, à laquelle aboutissent d'autres rues, ou plutôt des routes transversales, bordées d'arbres et conduisant à de jolies habitations particulières qui ressemblent à des maisons de campagne, toujours en bois, bien entendu. Il y a cependant deux constructions de brique : la poste, quasi monumentale, et l'église catholique, plus modeste, mais ornée à l'intérieur avec profusion. J'y remarque des vitraux d'une certaine originalité : l'un d'eux, donné par une mère en souvenir de son fils, a pour sujet la figure de ce jeune homme représenté à mi-corps, de grandeur naturelle et en habit du soir irréprochable. Comme accessoires, les fleurs et les oiseaux du Mississipi.

L'extraordinaire animation de Vicksburg m'étonne tout d'abord : ce sont des cavaliers nègres descendant au galop sur leurs étriers de bois les côtes rapides ; de petites voitures

bizarres attelées de mules et portant des gens assis côte à côte, dos à dos, quand ils ne sont pas debout; des marchands de volailles vivantes conduisant un genre de véhicule très particulier, qui n'est qu'une grande cage remplie de poules; que sais-je encore? Les gamins se poussent et se bousculent comme un troupeau de moutons noirs. La grande rue commerçante où l'on trouve de tout, depuis des peaux d'alligators et d'opossums en train de sécher sur des cordes au soleil jusqu'aux magasins à l'instar de New-York, la grande rue, gardée par un policeman affairé, son bâton à la main, grouille de monde.

Ceci m'est expliqué bientôt: c'est le samedi soir; les loisirs du dimanche commencent déjà; beaucoup de nègres affluent des plantations voisines. Ils sont groupés à la porte des *bars*, des *saloons*, des *eating rooms* de bas étage dont l'apparence devient plus que suspecte vers l'extrémité de la rue qui rejoint le Mississipi. Ces nègres appartiennent en masse à la catégorie d'individus dépenaillés, d'une laideur animale aggravée par des vêtements couleur de fange, que j'ai vus se presser sur le

passage du bateau tout le long du fleuve; mais il y a aussi de très beaux type, des statues de bronze vivantes aux traits réguliers qui rappellent tout le soin qu'ont pris jadis les maîtres pour améliorer le type des esclaves en leur passant un peu de leur sang. Je suis frappée surtout de la belle tournure, de la physionomie expressive, mélancolique et farouche de certaines quarteronnes en petits chapeaux ronds assez coquets. Les vieilles et les laides restent sagement fidèles au *sun bonnet*, chapeau de soleil formant corridor.

Sur le seuil d'une brasserie allemande le flirt nègre se poursuit très vif et très bruyant; ailleurs s'ébauchent certaines idylles plus tendres et plus silencieuses. Au milieu de tout cela je remarque des passants à l'air parfaitement respectable et civilisé encore qu'un peu provincial, de vieilles dames correctes, de pimpantes jeunes filles se promenant sans aucun chaperon comme elles font partout en Amérique : les nègres pas plus que les blancs ne les effrayent.

La vie des habitants de Vicksburg m'a paru être sans mystère. Les portes de toutes les

boutiques restent grandes ouvertes. Un cordonnier, dont l'enseigne peinte représente une grosse botte posée sur des fleurs, travaille au seuil de son échoppe. La moitié des denrées est dehors; les bouchers accrochent leurs viandes comme à un gibet aux poteaux qui soutiennent les galeries supérieures des maisons, formant une espèce d'arcade des deux côtés de la rue; les fruits de toute sorte, bananes, pommes, pacanes, oranges, débordent sur le trottoir et tentent les flâneurs, qui mangent tout en cheminant. Rien de plus hétérogène que le rassemblement de certaines marchandises : confiserie, cigares, bijoux, etc.; rien de plus pompeux que les annonces : ici l'on vous promet « les meilleurs ciseaux qui soient au monde »; plus loin une maison délabrée, avec des vitres en papier, porte: « Logements de première classe, à toute heure. »

La loquacité des nègres, leur besoin de sociabilité fait mon admiration. J'ai vu, au cours de mes allées et venues, deux personnages en guenilles dont l'un tenait sous son bras une poule qu'il caressait tout en causant, rester

plantés à la porte d'une fruiterie une heure entière sans se lasser d'échanger leurs idées dont je n'entendis rien, sauf le mot *sah, Monsieur*, échangé à intervalles rapprochés par ces gentlemen qui se traitaient l'un l'autre avec une extrême politesse. Pas de mendiants; quelques infirmes, une besace au dos, acceptent gaîment, sans demander.

Les cochers se disputent le plaisir de me conduire au cimetière, qui paraît être l'unique but de promenade. C'est un parc admirablement situé sur la hauteur et rempli de monuments entretenus avec soin; il renferme seize mille six cents tombes; le général Grant ne perdit pas moins de neuf mille hommes dans cette meurtrière campagne et, avant de se rendre à lui, Vicksburg avait résisté aux généraux Farragut et Sherman.

— Trop de nègres! Voici la plainte que vous trouvez dans la bouche de tous les blancs de Vicksburg. Trop de nègres, et insolents, envahissants : *Sassy niggers!* Les vieux, d'anciens esclaves, se tiennent encore à leur place; mais il faut voir les airs qu'affecte la jeunesse!

Il est certain que l'aplomb de quelques affreux *dandies* mulâtres qui, la canne à la main, se pavanent en lorgnant les demoiselles, prête à rire. Pour le voyageur qui ne souffrira pas trop longtemps de ce contact, l'aspect de la foule noire, brune et jaune dans la grande rue, un samedi soir, est plutôt amusant. Aucun tapage du reste : à mesure que s'allument les becs de gaz on entrevoit derrière la toile grillée appliquée aux vitres par crainte des mouches (fléau du pays en été) la silhouette sombre de quelques joueurs de billard. Le beau monde s'en va écouter Clara Morris, une étoile dramatique errante, dans la traduction d'une pièce de d'Ennery si bien *adaptée* qu'elle est incompréhensible au grand nombre. On n'en applaudit pas moins. Il s'agit d'une fille qui se sacrifie pour sa mère.

— Nous avons déjà eu l'année dernière, me dit-on, une autre très belle pièce sur le même sujet. Oh ! elle est grande, Clara Morris, elle l'est !

Voilà tous les renseignements que je recueille à mon hôtel, un des principaux édifices du pays : son propriétaire, un Italien aventureux,

a eu l'idée bizarre de le faire construire dans des proportions assez vastes pour y loger à l'aise toute la population flottante de quelque ville d'eaux en renom. Or, comme rien n'attire personne à Vicksburg qui est rempli d'hôtels également délaissés, on ne peut imaginer de spectacle plus lugubre que l'abandon de ce bâtiment énorme, décoré avec un luxe barbare, pourvu d'ascenseurs, de pianos, et dont la salle à manger pourrait servir de salle de bal ou de spectacle. Les garçons y sont beaucoup plus nombreux que les convives : la seule table bien entourée est celle qu'occupe l'hôte et sa florissante famille. Dans quel fol espoir cet Italien a-t-il fondé à Vicksburg « un établissement de premier ordre » où, comme le proclame un prospectus emphatique, « il n'y a ni mouches ni moustiques » ? Je n'ai pas réussi à le lui faire dire. Seul chez lui le barbier réussit dans ses affaires : le samedi soir tout le monde se fait raser. Une multitude de têtes barbouillées de savon sous la lumière du gaz, voici la dernière impression que j'aie emportée de Vicksburg avant de filer sur Memphis par un clair de lune radieux qui éclairait l'immensité du

Mississipi et donnait aux voyageurs de notre train, lancé tout de bon comme l'arche au milieu des eaux, l'impression du déluge.

Nous ne cessons jusqu'au lendemain de traverser, sur pilotis, des plaines liquides : la Vieille Rivière, la rivière des Daims, le Bayou des Castors, en laissant d'un côté le lac du Cygne, de l'autre le lac de la Lune, des noms délicieux revêtant de poésie une humidité pénétrante qui distille la fièvre.

Memphis! — Comment les Américains qui ont le sentiment si vif de l'*humour* peuvent-ils aborder sans rire les localités à leur aurore qu'ils ont nommées des noms les plus ambitieux de l'histoire : Corinthe, Utique, Carthage, Sparte, etc.

J'ai compté quatre Athènes dans les États-Unis, j'ai salué en passant le grand hôtel de Babylone, j'ai goûté les fromages qui se fabriquent à Rome, j'ai traversé plus d'une fois cette grosse ville industrielle de Syracuse, la rue populeuse où, parmi des gens pressés qui courent à leurs affaires, les trains de l'Ouest à New-York et *vice versa* passent, comme feraient de simples fiacres, sans qu'aucune barrière les

sépare du trottoir ou de la chaussée couverte de piétons et de voitures. Nulle part, je ne sais pourquoi, le contraste ne m'a paru choquant comme à Memphis. D'un Londres ou d'un Paris village je prends aisément mon parti : ils pourront croître; Bethléem ne me déplaît pas dans les montagnes d'un pays à qui la Bible est sans cesse présente; mais qu'ont-ils à faire de Memphis ces gens du Nouveau-Monde? Memphis, perché sur les buttes des Chickasaws, me semble une monstrueuse anomalie, même en admettant que le Mississipi soit cousin germain du Nil.

Nom à part cependant, Memphis est une ville importante dont la population a presque doublé en dix ans, depuis qu'on a réussi à en chasser la fièvre jaune. Elle est bien située, bien bâtie, animée comme peut l'être le centre d'un marché de coton considérable et ses habitants ne s'occupent pas seulement d'industrie et de commerce : il y a une société cultivée à Memphis, un club de femmes dont les membres s'adonnent avec zèle à la littérature et aux sciences, tout en s'efforçant d'élever le plus possible le niveau de la vie domestique. C'est

un échange intéressant de pensées écrites et discutées qui très souvent se rapportent à la France. Car elle a conservé tout son prestige à l'est et à l'ouest des États-Unis, la France d'Iberville et de Bienville, ces deux frères qui ajoutèrent de si héroïques épisodes au roman d'aventure charrié par les eaux lourdes du Mississipi; la France de La Salle, le grand colonisateur normand du Canada; la France de Marquette, le missionnaire explorateur dont le nom fut inscrit sur la première église de Chicago.

Je déclare même que jamais je n'ai entendu ici rendre justice à ces braves gens et à leurs obscurs mais vaillants satellites, comme on le fait en Amérique, comme miss Grace King l'a fait entre tous, dans son *Histoire de la Louisiane*, adoptée par les écoles. On ne se souvient plus assez chez nous que des Français dont le sort fut digne de pitié autant que d'admiration accomplirent au loin pour la gloire de la patrie de très grandes choses, trop souvent défaites à Paris. Les commissaires royaux, indiscrets et brouillons, chargés de transformer les affaires coloniales en affaires financières, décidaient à la

légère d'un blâme sans fondement, d'un rappel inique. Finalement les combinaisons de la politique européenne jetèrent la Louisiane, filleule de Louis XIV, dans la balance d'un traité, malgré sa résistance et ses prières. Il y aurait beaucoup à dire sur l'inaptitude prétendue des Français dans le rôle de colonisateurs. C'est l'indifférence de la métropole à l'égard de ses colonies, plus qu'aucune autre raison, qui dut éteindre la belle flamme dont brûlaient nos coureurs des eaux et nos coureurs des bois.

Mais je reviens au club des dames de Memphis. Dans quelle ville de province française des femmes du monde, occupées comme il convient de leur intérieur, trouveraient-elles le temps de s'instruire ainsi, par des recherches et des lectures faites en commun, sur ce qui se passe à l'étranger? Voilà les bons résultats de l'association. Et quelle manière charmante d'accueillir une voyageuse que de l'inviter à une séance du cercle où elle rencontrera aussitôt l'élite féminine de la ville, où elle entendra parler de son pays avec intelligence et sympathie, où elle pourra oublier qu'elle est loin,

isolée à l'autre bout du monde? Je voudrais que Memphis portât, au lieu de ce nom suggestif d'une trop grandiose architecture et d'une trop antique origine, quelque nom indien qui voulût dire tout en voyelles harmonieuses : Hospitalité.

Clover Bend, Arkansas. — Mars 1894.

FIN

TABLE

UNE DOUBLE ÉPREUVE 1

LE TAUREAU 105

UN MARIAGE INOUÏ ! 205

PASSION. 253

SUR LE MISSISSIPI (SOUVENIRS DE VOYAGE). . . . 289

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3688-3-96. (Encre Lorilleux).

PQ
2197
B6D6

Blanc, Marie Thérèse (de Solms)
Une double épreuve

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY